

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1896

THÈSE

N°

232

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mercredi 15 avril 1896, à 1 heure

PAR

Raoul LEROY

Né le 2 Octobre 1868 à Auxerre

ANCIEN INTERNE DES ASILES DE LA SEINE (CONCOURS DE 1892)

ANCIEN EXTERNE DES HOPITAUX DE PARIS

MÉDAILLE DE BRONZE DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE

LES

PERSÉCUTÉS-PERSÉCUTEURS

Président : M. JOFFROY, professeur.

Juges : MM. { POUCHET, professeur.
NETTER ET GILLES DE LA TOURETTE, agrégés.

PARIS

G. STEINHEIL, ÉDITEUR

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1896

232

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1896

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mercredi 15 avril 1896, à 1 heure

PAR

Raoul LEROY

Né le 2 Octobre 1868 à Auxerre

ANCIEN INTERNE DES ASILES DE LA SEINE (CONCOURS DE 1892)

ANCIEN EXTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS

MÉDAILLE DE BRONZE DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE

LES

PERSÉCUTÉS-PERSÉCUTEURS

Président : M. JOFFROY, professeur.

*Juges : MM. { POUCHET, professeur.
NETTER ET GILLES DE LA TOURETTE, agrégés.*

PARIS

G. STEINHEIL, ÉDITEUR

2, RUE CASIMIR-DELAUVIGNE, 2

1896

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen.	M. BROUARDEL
Professeurs.	MM.
Anatomie.	FARABEUF.
Physiologie.	CH. RICHEL.
Physique médicale.	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.	N.
Pathologie et thérapeutique générales.	BOUCHARD.
Pathologie médicale	{ DIEULAFOY.
	{ DEBOVE.
Pathologie chirurgicale.	LANNELONGUE.
Anatomie pathologique.	CORNIL.
Histologie	MATHIAS DUVAL.
Opérations et appareils.	TERRIER.
Pharmacologie	POUCHET.
Thérapeutique et matière médicale	LANDOUZY.
Hygiène	PROUST.
Médecine légale	BROUARDEL.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	LABOULBENE.
Pathologie comparée et expérimentale.	STRAUS.
	{ G. SEE.
Clinique médicale	{ POTAIN.
	{ JACCOUD.
	{ HAYEM.
Clinique des maladies des enfants.	GRANCHER.
Clinique des maladies syphilitiques.	FOURNIER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.	JEFFROY.
Clinique des maladies nerveuses.	RAYMOND.
	{ BERGER.
Clinique chirurgicale.	{ DUPLAY.
	{ LE DENTU.
	{ TILLAUX.
Clinique ophtalmologique.	PANAS.
Clinique des voies urinaires.	GUYON.
Clinique d'accouchements.	{ TARNIER.
	{ PINARD.

Professeurs honoraires.

MM. SAPPEY et PAJOT

Agrégés en exercice.

MM.	MM.	MM.	MM.
ACHARD.	GAUCHER.	MARFAN.	ROGER.
ALBARRAN.	GILBERT.	MARIE.	SEBILEAU.
ANDRE.	GILLES DE LA	MENETRIER.	THIERY.
BAR.	TOURETTE.	NELATON	THOINOT.
BONNAIRE.	GLEY.	NETTER.	TUFFIER.
BROCA.	HARTMANN.	POIRIER, chef des	VARNIER.
CHANTEMESSE	HEIM.	travaux anatomiques.	WALTHER.
CHARRIN.	LEJARS.	RETTERER.	WEISS.
CHASSEVANT.	LETULLE.	RICARD.	WIDAL.
DELBET.			WURTZ.

Secrétaire de la Faculté: M. Ch. PUPIN.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans ses dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AVANT-PROPOS

Les malades que nous nous proposons d'étudier dans notre thèse, forment le groupe actuellement désigné sous le nom de persécutés-persécuteurs.

Nous ne voulons pas comprendre sous ce nom les aliénés persécutés qui, harcelés par des hallucinations de toutes sortes, systématisent leur délire et arrivent à devenir dangereux ; tels sont les délirants chroniques, tels sont encore les dégénérés à délires systématisés de persécution.

Les persécutés-persécuteurs forment une classe spéciale qui doit être rattachée à la grande famille des dégénérés.

Issus de parents tarés au point de vue cérébral, ils présentent tous les attributs de la dégénérescence mentale et leur délire n'est que l'exagération pathologique de leurs dispositions cérébrales défectueuses.

Cependant leur physionomie est assez caractéristique pour qu'on puisse les isoler d'une manière bien nette et en former un groupe clinique avec sa symptomatologie propre. Chez ces malades les actes offrent un caractère maladif, les hallucinations sont absentes ou secondaires. L'élément essentiel de leur délire est une activité fébrile les poussant à accuser et à attaquer.

Esclaves d'une idée de vengeance devenue pour eux une obsession, ils passent leur existence à poursuivre avec un acharnement incroyable ceux dont ils se croient les victimes. On peut dire qu'ils sont plus persécuteurs que persécutés. Ce sont avant tout des aliénés lucides, capables de faire quelquefois bonne figure dans le monde qui les considère comme des originaux plutôt que comme des malades. Inspirant des sentiments de curiosité bien plus que de défiance, ils ne sont l'objet d'aucune surveillance et n'en sont que plus dangereux car leurs réactions malades les poussent à commettre les actes les plus regrettables. Les persécutés-persécuteurs attirent le plus souvent

l'attention de la justice avant d'être soumis à l'examen du médecin aliéniste.

Leurs actes ont été l'occasion de débats retentissants et ont à diverses reprises passionné le public qui les tient pour des êtres bizarres, jusqu'au moment où un meurtre commis avec éclat fait regarder avec épouvante ces meurtriers irresponsables.

L'étude des persécutés-persécuteurs a été faite à différentes reprises, mais en raison de l'intérêt qui s'attache à ces malades, nous croyons qu'il n'est pas inutile d'en présenter de nouveau un tableau clinique. Nous rapportons à cette occasion douze observations dont 9 personnelles que nous avons recueillies pendant notre internat dans le riche service de notre maître, M. le Docteur Magnan à l'asile Sainte-Anne.

Mais avant de commencer l'exposé de notre sujet, nous sommes heureux d'adresser ici tous nos remerciements aux maîtres qui ont bien voulu nous guider dans le cours de nos études médicales.

Nous n'oublierons jamais les excellentes leçons reçues pendant nos années d'externat dans le service de MM. Labbé, Michaux, chirurgiens des hôpitaux, Gombault, Gouguenheim, Fernet, médecins des hôpitaux. C'est avec émotion que nous nous rappelons l'époque où, gravement atteint par une fièvre typhoïde, nous fûmes soigné à l'hôpital Beaujon avec une sollicitude de tous les instants par M. le docteur Fernet pour lequel nous conservons les sentiments de la plus respectueuse sympathie.

Nous remercions M. le docteur Blin de la bonne année passée avec lui à la colonie de Vaucluse. Monsieur le Docteur Kéraval a été pour nous un maître éclairé, nous sommes heureux de lui témoigner ici toute notre reconnaissance.

Que M. le docteur Magnan, membre de l'Académie de médecine, veuille bien accepter l'hommage de notre gratitude pour les précieuses leçons que nous avons puisées dans son enseignement et la bienveillance qu'il nous a témoignée.

Monsieur le docteur Vallon, médecin en chef de l'asile Villejuif nous a toujours accueilli avec une amitié que nous ne saurions oublier. Monsieur le docteur Roubinowitch, chef de clinique à la faculté de médecine, a bien voulu mettre à notre disposition pour l'historique de notre thèse les leçons inédites

faites par lui à l'asile Sainte-Anne, nous lui exprimons toute notre gratitude.

Nous avons eu le bonheur de trouver en M. le docteur Thoinot, médecin des hôpitaux, agrégé de la Faculté, un maître qui a été pour nous un ami et un guide assuré, nous lui adressons l'expression de la profonde reconnaissance que nous lui avons vouée.

Que M. le professeur Joffroy veuille bien agréer tous nos remerciements pour l'honneur qu'il nous a fait en acceptant la présidence de notre thèse.

CHAPITRE PREMIER

Historique

Le terme de persécuté-persécuteur est relativement récent, il fut employé par Lasègue à la suite des faits célèbres de Sandon, Verger, Teulat, pour désigner certains malades qui personnaifient leur délire de persécution sur un individu déterminé, concentrent sur lui leurs sentiments de vengeance, et le poursuivent incessamment de leurs récriminations et de leurs menaces. Dans ce cas, les aliénés persécutés deviennent persécuteurs, d'où la légitimité du nom donné par Lasègue.

Jusqu'à lui, ces malades avaient attiré l'attention des aliénistes par leur lucidité d'esprit et par des actes dont la nature malade était évidente. Mais ils n'avaient pas été séparés dans un groupe spécial et étaient classés dans la manie raisonnante (Pinel) ou dans la folie morale (Pritchard). Esquirol (1838) rapporte, d'après Pritchard, des observations de malades persécutés-persécuteurs familiaux où, seules, les notions affectives sont lésées, et classe ces cas dans la monomanie affective : « Tantôt les monomaniaques ne déraisonnent pas, mais leurs affections, leur caractère sont pervertis ; par des motifs plausibles, par des explications très bien raisonnées, ils justifient l'état actuel de leurs sentiments et excusent la bizarrerie, l'inconvenance de leur conduite ; c'est la manie raisonnante des auteurs. »

Calmeil, en 1839, dans le dictionnaire de médecine, sépare les malades qui nous occupent, des maniaques d'Esquirol et de la manie sans délire de Pinel.

« Il existe un certain nombre d'aliénés que l'on qualifie de maniaques et que le mode de dérangement de leurs facultés mentales ou affectives ne permet pas de rapporter aux classifications classiques.

Ces aliénés possèdent des idées nombreuses qu'ils expriment avec une rare facilité. Doués d'une activité intellectuelle incroyable, d'une perspicacité d'esprit qui ne se dément dans aucune occasion, ils opposent, sans se déconcerter, des raisonnements subtils aux observations des médecins ou des juges.

L'on peut, si l'on veut, appeler ces malades des maniaques sans délire ; mais on ne peut oublier qu'à part les surexcitations générales des organes de l'innervation, ces nouveaux maniaques ne ressemblent point aux maniaques ordinaires. »

La même année, West, Ollivier et Jacquemin eurent l'occasion d'examiner un persécuté-persécuteur hypochondriaque dont nous résumons l'observation dans notre thèse, et classèrent ce cas-type parmi les monomanies, ainsi qu'en témoignent les conclusions ci-jointes de leur rapport.

« Bourgeois est atteint de cette espèce d'aliénation mentale qu'on appelle hypochondrie avec manie homicide et n'agit qu'en obéissant à l'impulsion d'un véritable délire partiel.

« Cette aliénation n'exclut pas la faculté d'associer des idées. »

Marc, (*De la folie considérée dans ses rapports avec les questions médico-judiciaires*, 1840), rattache la manie raisonnante à la monomanie, mais il en distingue deux variétés « la première porte le monomane par l'effet de sa volonté primitivement malade, à des actes instinctifs automatiques, qu'aucun raisonnement ne précède ; la seconde détermine des actes qui sont la conséquence d'une association d'idées. » Il cite l'observation du persécuté-persécuteur Alexis Bourgeois dans cette seconde variété.

En 1843, Tardieu examine l'état mental de Buchoz-Hilton, qu'il appelle aliéné persécuteur et conclut à un internement dans un asile d'après les conclusions suivantes : « prédisposition native, probablement héréditaire ; conduite déréglée dès le principe, existence entièrement livrée au désordre depuis plus de trente ans ; excentricités, violences de tous les instants, erreur constante touchant ses intérêts ; complots et poursuites chimériques, écrits pleins d'extravagances, absence d'hallucinations. »

La question des persécutés-persécuteurs fait un grand pas avec Morel (1852). Il insiste en effet sur ce point important que les malades chez lesquels la conservation de l'intelligence s'accom-

pagne de la malfaisance des actes (persécutés-persécuteurs) sont le plus souvent des héréditaires.

« Dans le cours de leur existence, dit-il, la folie se signale bien plus chez eux par le délire des actes que par le délire des paroles. Ils se distinguent par leurs excentricités, par l'incohérence, l'irrégularité et souvent même par la profonde immoralité de leurs actions. Certaines qualités remarquables ne rachètent pas, chez eux, l'impossibilité de diriger simultanément leurs facultés vers un but sage et utile. Leurs créations sont rares, et le plus ordinairement ils ne parviennent pas à féconder leurs inventions. Ce sont des génies partiels, et malgré certaines manifestations brillantes, ils sont frappés de stérilité intellectuelle et parfois même de stérilité physique. »

« Dans cette classe sont relégués une foule d'individus à projets chimériques, de réformateurs de l'espèce humaine, d'utopistes en tout genre, d'inventeurs dont les découvertes sont impossibles à appliquer, ou qui poursuivent la vérification de problèmes insolubles (monomanies de certains auteurs). »

Trélat, (*Sur la folie lucide*), range les maniaques raisonnants et par conséquent les persécutés-persécuteurs, parmi les fous lucides. Les fous lucides, et il insiste sur ce point, sont les aliénés les plus contestés par les gens du monde, et partant les plus malfaisants.

« Ces gens là ne paraissent point fous en ce qu'ils répondent exactement aux questions qu'on leur fait, s'expriment avec clarté, causent agréablement, racontent avec une réelle précision. D'aucuns raisonnent bien, écrivent avec correction, manient le pinceau, d'autres surprennent par la grâce de leur imagination, la noblesse de leurs sentiments, l'étendue de leur savoir... Mais ces dons de la nature et de l'esprit sont absolument stériles, l'activité intellectuelle et physique des monomaniaques se mettant au service de leurs conceptions délirantes.

On redoute leur présence dans les asiles par leur esprit de contradiction et de révolte ; ils se plaisent, par leurs mauvais exemples, à semer la discorde et le désordre parmi les autres malades. On peut les regarder comme la pire espèce des aliénés. »

Marcé, (*Traité pratique des maladies mentales*, 1862) consi-

dère la manie raisonnante comme l'exaltation maniaque, la suractivité des facultés intellectuelles :

« C'est un état congénital dont on retrouve les traces dès la première enfance et qui peut être rattaché à des états anormaux de l'intelligence. »

En 1863, Tardieu examine un persécuté-persécuteur, Allard (Michel) et fait le certificat suivant : « Manie raisonnante, avec idées prédominantes de persécutions exercées contre lui par la police russe — Excitation, loquacité, menaces contre la police française qui aide la Russie : Ferme résolution de faire valoir ses droits par tous les moyens — Idées peu suivies ; assez de lucidité en dehors des conceptions prédominantes. »

Dans la séance de la Société médico-psychologique de février 1866 est discutée la question de folie raisonnante, folie morale, folie des actes. Auguste Voisin rapporte à cette occasion l'observation — avec autopsie — du persécuté-persécuteur Paganel résumée ainsi : « Monomanie raisonnante, délire de persécution datant de quinze ans, survenu chez un individu original depuis sa jeunesse — généralisation progressive de ces idées délirantes — Conservation jusqu'à la mort d'une grande facilité de paroles, d'un vif esprit de controverse et de beaucoup de verve dans la discussion. Intégrité de l'intelligence en dehors du délire. »

Ces exemples montrent que les médecins aliénisés rangeaient les persécutés-persécuteurs parmi les maniaques raisonnants ou les faux moraux.

Lasègue, en constituant le délire de persécutions, a l'immense mérite de séparer des monomaniaques un groupe de malades, d'aspect clinique bien caractérisé. Mais cette entité morbide, basée exclusivement sur un symptôme : l'idée de persécution, englobe un grand nombre de maladies, qui, s'ils se rapprochent par le fait commun d'être tous des persécutés, n'en sont pas moins très disparates par l'évolution du délire. Les uns sont hallucinés, les autres ne le sont pas, les uns arrivent d'emblée à la systématisation, les autres n'y aboutissent qu'après une longue période de préparation. Dans ce groupe sont naturellement classés les persécutés-persécuteurs.

Vers la fin de sa vie, Lasègue ayant eu l'occasion d'examiner au point de vue médico-légal plusieurs individus convaincus de

meurtre, — individus à la physionomie toute spéciale et non hallucinés — sépare du délire des persécutions un groupe distinct, comprenant les maladies qui nous occupent. C'est surtout les cas de Sandon, de Verger, Teulat, qui l'amènent à cette conclusion. Dans son rapport concernant ce dernier, amoureux d'une princesse, Lasègue fait part, ainsi, de ses nouvelles idées concernant les persécutés-persécuteurs.

« J'étais au moment de mon examen médico-légal dans cette disposition d'élection spéciale à l'égard d'une catégorie jusqu'ici mal décrite des maladies mentales ; j'étais en face du délire persécuteur, si fréquent cependant. Je l'avais beaucoup étudié, j'attendais une occasion nouvelle de l'étudier encore, et ce fut à la fois, avec un sincère appétit de la science, et dans le but également d'accomplir un devoir, que j'abordais l'état mental de T. »

Lasègue donne à ces aliénés le nom de persécutés-persécuteurs sans lequel ils sont désignés actuellement.

En 1876 dans les annales médico-psychologiques, Taguet fait paraître un mémoire intitulé : « les aliénés persécuteurs, » comprenant plusieurs observations de malades, où le délire s'établit d'emblée sans hallucination.

« Ils vivent en liberté jusqu'au jour où leurs excentricités et leurs bizarreries font songer qu'on a affaire à des malades. Ne doutant de rien, ils acceptent et embrassent tout d'un cœur léger, sans se demander si leur intelligence ne succombera pas à la peine. Leurs raisonnements n'ont rien d'absurde, et ils s'appuient le plus souvent sur un principe vrai mais ils exagèrent et dénaturent tout au profit de leurs désirs.

Lorsqu'ils ont embrassé une idée, ils la poursuivent dans toutes ses conséquences, rien ne les retient, rien ne les arrête ; ils ont une telle confiance dans leur propre valeur qu'ils considèrent comme des ennemis ceux qui essayent de les arrêter dans leur course furibonde.

Ils assiègent les grandes administrations, les ministères, les tribunaux, se plaignant de mille persécutions. »

Les observations rapportées par Taguet sont fort instructives, mais loin de faire de cette affection une classe spéciale, cet auteur la considère comme un symptôme de plusieurs maladies mentales entre autres de la mégalomanie et de la paralysie générale.

La question des persécutés-persécuteurs est définitivement résolue avec Falret qui, à la séance de la Société médico-psychologique du 25 février 1878, distingue nettement cette maladie du délire des persécutions et en indique les principaux caractères.

« Il faut étudier, dit-il, deux variétés bien distinctes du délire des persécutions.

1^o Le délire de persécution classique avec ses phases successives, ses périodes, ses caractères multiples, (hallucination de l'ouïe et de la sensibilité générale) et ses périodes plus ou moins classiques.

2^o Le délire de persécution chez les aliénés raisonnants, qui a des caractères particuliers, s'accompagne de symptômes physiques, ne se systématise pas et qui souvent n'a pas d'hallucination.

Ils sont héréditaires.

Ils ont des signes physiques de dégénérescence et des congestions.

Ils écrivent plus mal qu'ils ne parlent et font des mémoires.

Ils personnifient la persécution dans une seule personne, qu'ils poursuivent de leurs obsessions.

Ils n'ont pas d'hallucinations de l'ouïe ni de la sensibilité générale et n'aboutissent pas aux périodes chroniques ultérieures.

Ils sont malades toute leur vie avec des paroxysmes, mais restent toujours les mêmes à un âge avancé, et n'aboutissent pas à la démence. Ils meurent, comme les raisonnants et les héréditaires, par des congestions ou des accidents cérébraux subits, comme ils en ont éprouvé ordinairement pendant leur vie.

Ils ont un orgueil incomparable, sont des inventeurs stériles, des déclassés, ont des facultés remarquables d'immenses lacunes dans l'intelligence, ils manquent de sens moral. »

Dès lors les persécutés-persécuteurs sont nettement rattachés au groupe des dégénérés héréditaires, Falret en indique les symptômes cardinaux — l'absence d'hallucinations, les lacunes morales et intellectuelles.

Tardieu, (*Etude médico-légale sur la folie*, 1880), insiste sur la difficulté du diagnostic chez les fous lucides.

« C'est dans les faits seuls, dit-il, c'est dans une série d'observations prises sur nature qu'il convient de montrer ces individus dégénérés cent fois pires que les véritables aliénés qui ne sont pas intellectuellement des imbéciles, mais qui dans l'ensemble de leur vie, dans les défaillances de leur nature morale, viennent cependant très légitimement prendre place dans les cadres de la folie.

Fils ou descendants de fous, d'épileptiques, d'imbéciles, ils ne sont pas eux-mêmes dépourvus d'intelligence; parfois même ils semblent, sur quelques points, doués de facultés supérieures.

De bonne heure, ils sont des originaux. Ils feront tout au rebours des gens sensés, n'apportant dans leurs desseins ni consistance ni décisions sérieuses.

Ce sont les fous lucides, c'est pour eux qu'on a créé les noms de manie sans délire, de manie raisonnante, de folie des actes.... telle la persécution obstinée dirigée par eux contre telle personne qui aura eu le malheur d'être en rapport avec eux. M. Lasègue les a désignés de l'expression heureuse d'aliénés persécuteurs. Ils ne se bornent pas à obséder de leurs plaintes et de leurs réclamations ceux à qui ils s'attachent comme une proie. Ils en viennent aux insultes, aux menaces, aux voies de fait.

Ces êtres malfaisants, ces persécuteurs acharnés, dépensent en efforts stériles, pour arriver à un but chimérique, cent fois plus d'intelligence, qu'il n'en faudrait pour suivre la vie commune. »

Tardieu cite dans son livre les observations de Buchoz-Hilton et de Sandon.

Reprenant les idées de Falret, Pottier dans son excellente thèse (*Les aliénés persécuteurs*, 1886) différencie nettement deux catégories d'aliénés persécuteurs. « Les uns hallucinés et suivant l'évolution morbide du délire de persécution essentiel; les autres, se rattachant aux folies raisonnantes, non hallucinés et présentant la plupart des caractères des aliénés héréditaires. »

Dans ses beaux travaux sur la dégénérescence mentale, Magnan montre que les persécutés-persécuteurs doivent être rattachés à la grande classe des dégénérés.

Ce qui caractérise la dégénérescence, c'est la déséquilibration mentale du sujet. « Tare constitutionnelle qui l'accompagnera

du berceau à la tombe, et qui doit peser sur sa personnalité tout entière comme elle doit faire sentir son influence à toutes les époques de la vie.

Or, le persécuté-persécuteur est avant tout un irrégulier, un asymétrique dont l'instabilité mentale apparaît dans les actes de l'existence.

« On sait, que les états de dégénérescence qui reconnaissent le plus souvent pour cause les tares psychopathiques ou les intoxications des ascendants sont caractérisés par des anomalies du développement tant physique que psychique. Le persécuteur, habituellement issu d'une famille tarée au point de vue cérébral, est fréquemment porteur des stigmates physiques de la dégénérescence (malformation crânienne, asymétrie faciale, anomalie des organes génitaux). Il présente en outre l'état mental propre du dégénéré : C'est dire que chez lui, la déséquilibration des diverses facultés est la règle. Grâce à ses lacunes morales et intellectuelles, peuvent se montrer des idées obsédantes, des impulsions, des préoccupations hypochondriaques, des troubles émotifs, des idées de suicide, des manifestations anormales de l'instinct sexuel, des accès maniaques... Les anomalies du développement psychique de ces aliénés, n'excluent pas d'ailleurs chez quelques-uns la prédominance de certaines aptitudes (dégénérés supérieurs (1). »

Après avoir nettement donné aux persécutés-persécuteurs la place qui leur convient dans le cadre nosologique, Magnan dans une série de leçons faites à l'église Sainte-Anne, les différencie des délirants chroniques et des dégénérés à délire systématisé.

En Allemagne, la plupart des auteurs classent les persécutés-persécuteurs parmi la Paranoïa, affection mentale caractérisée par un délire systématisé primitif. Dans la classification de Krafft-Ebing, la paranoïa se manifeste chez des individus à cerveau invalide, présentant tous les signes d'un état psychopathique particulier. Elle est donc toujours, d'après lui, une affection dégénérative. La prédisposition pouvant être héréditaire ou acquise, la marche en est essentiellement chronique et le pronostic très mauvais.

(1) MAGNAN et SÉRIEUX. — Sur les aliénés persécuteurs. — *Revue générale des sciences*. — Décembre 1894.

La Paranoïa, comprenant tous les délires systématisés, quels qu'ils soient, décrits dans la pathologie mentale française a été subdivisée, par les aliénistes allemands, chacun à sa manière.

Krafft-Ebing la divise, d'après l'époque de son apparition, en deux formes : Paranoïa originaire et paranoïa tardive. C'est dans cette dernière catégorie qu'il range les persécutés-persécutés.

A l'appui de cette manière de voir, nous pouvons signaler une observation classée, par Krafft-Ebing, dans la paranoïa chronique et qui serait pour les aliénistes français un type de persécutée-persécutrice. « Il s'agit d'une femme de quarante-trois ans, divorcée, fille d'un aliéné, atteinte elle-même depuis son enfance d'une incontinence nocturne d'urine. Cette malade aimant à se mêler des affaires des autres, se crut, à la mort de ses parents, frustrée d'une grande partie de son héritage. Toutes ces plaintes n'ayant abouti qu'à la faire condamner aux frais des procès, elle se mit à adresser chaque jour, des injures personnelles à certains membres de la magistrature, jusqu'au moment où elle fut internée à l'asile. Elle se mêlait de tous les démêlés de ses compagnes, en se constituant leur avocat contre les infirmières et les médecins (1).

Krafft-Ebing a attaché son nom à une forme particulière de paranoïa. — La paranoïa quérulens — décrite déjà par Kasper (Lehr, biol Thl. 1858) et qu'il considère comme une variété clinique distincte. Pour lui, la folie processive se distingue de la forme fondamentale de la Verrücktheit en ce que « des intérêts juridiques et non vitaux sont en jeu dans l'esprit du malade. Dans toutes mes observations, dit-il, j'ai trouvé des facteurs héréditaires ou consanguins, d'accord en cela avec Beer, qui, en 1869, parlait de la tare originelle de ces processifs ; les anomalies du crâne sont fréquentes, mais plus importantes sont les anomalies et les défauts psychiques qui sont constants chez ces processifs prédestinés.

Estimant très haut leur personnalité, ils trouvent partout de l'injustice et entrent souvent en conflit avec la société. Ils ne sont heureux que dans les controverses, s'ils n'en ont pas, ils

(1) Tiré d'un ouvrage de M. le Dr Roubinowicht non encore publié.

en créent. Ils se font passer pour des avocats ; j'ai vu dans un asile un gardien suscitant des intrigues pour amener des procès, il était fils d'un père alcoolique et d'une mère aliénée, il avait essayé toutes les professions et n'avait réussi nulle part, parce qu'il s'était rendu insupportable par ses intrigues et ses dénonciations, c'était un processif né (1). »

Kræpelin admet également que la folie des persécutés-persécuteurs se développe sur un terrain prédisposé, et il en décrit les principaux symptômes avec une grande précision. Pour lui, le fondement du tableau morbide est constitué par l'injustice dont le malade se croit victime et par l'impulsion fanatique à revendiquer ses droits jusqu'à toute extrémité. Un sentiment personnel, pathologiquement développé, empêche chez le persécuté-persécuteur toute espèce de compréhension pour les intérêts d'autrui. L'aliéné considère les moyens les plus immoraux comme permis, s'ils peuvent lui servir contre son adversaire, alors que la moindre contrainte employée contre lui, lui semble une monstrueuse iniquité. Ménage, commerce, fortune, tout est sacrifié à cette impulsion malade qui pousse le malade à saisir avec plaisir toutes les occasions pour lancer des protestations et des pamphlets.

Dans un mémoire récent, Wernicke a émis l'opinion qu'il existe un grand nombre de maladies mentales, partielles qu'on pourrait envisager comme « des auto-psychoses circonscrites » et qui sont caractérisées par l'apparition d'idées fixes ou exagérées, sur une conscience intacte. La folie des persécutés-persécuteurs serait l'exemple le plus connu de ce groupe.

Enfin tout dernièrement Hitzig passe en revue les opinions des divers auteurs, s'élève contre la tendance de Westphall, Krafft-Ebing qui veulent établir une liaison entre la folie processive et la folie des obsessions, et fait entrer les persécutés-persécuteurs dans le paranoïa.

L'Ecole italienne partage sur ce sujet l'opinion de l'école allemande.

(1) *Allg. Zeitschrift für Psychiatrie* 1878.

CHAPITRE II

Etude clinique

Etat mental et symptomatologie.

Les persécutés-persécuteurs sont une catégorie de dégénérés chez lesquels les anomalies du caractère et de la conduite sont prépondérantes. Le délire de ces malades n'est autre chose que l'exagération pathologique des dispositions cérébrales défectueuses qui constituent le fond même de leur état mental.

Comme la grande majorité des dégénérés, ils sont le plus souvent redevables à la tare héréditaire de leur déséquilibre. Il est fréquent de trouver parmi leurs ascendants, des aliénés, des alcooliques, des hystériques, etc...

La dégénérescence est la règle chez tous les persécutés-persécuteurs et s'accompagne des stigmates qui l'affirment objectivement, tels que l'asymétrie faciale, l'insertion vicieuse des dents, la voûte palatine rétrécie ou ogivale, des vices de développement du pavillon de l'oreille, les troubles congénitaux du langage articulé, blésité, bégaiement, les anomalies des organes génitaux, etc...

Les stigmates psychiques sont de beaucoup les plus nombreux et les plus importants. Ils se manifestent dans tous les modes de l'activité cérébrale. Il n'y a pas chez le persécuté-persécuteur cette harmonie des divers centres qui préside chez l'homme normal au fonctionnement du cerveau.

Dans la sphère intellectuelle, ce qu'on observe de plus remarquable c'est le développement inégal des facultés. Le plus souvent l'imagination est brillante, l'élocution facile, la mémoire étendue.

Il faut avoir vécu avec les persécutés-persécuteurs pour savoir combien leurs facultés peuvent être développées ; ils parlent, écrivent avec aisance, quelquefois même avec esprit et sont capables de faire bonne figure dans la société : Paganel, Cotton, pour ne citer que ces exemples, étaient doués d'une mémoire prodigieuse et dialecticiens consommés, écrasaient leurs contradicteurs sous le nombre et le choix de leurs citations.

Mais à côté de ces facultés brillantes, se manifeste un manque absolu de jugement. Toute la vie des malades se ressent de ce défaut capital ; ils se lancent inconsidérément dans mille entreprises où ils se ruinent, accumulent sottises sur sottises et, loin de reconnaître leurs erreurs et de s'avouer impuissants, se disent les victimes de la fortune ou de la perfidie.

Il ne faudrait pas croire cependant que les persécutés-persécuteurs soient toujours doués d'une intelligence supérieure.

En dehors de leur ordre d'idées délirantes, ces malades trahissent souvent une intelligence au-dessous de la moyenne.

Les persécutés-persécuteurs présentent des anomalies constantes de l'émotivité et de la volonté. Ce sont presque toujours des émotifs réagissant avec une grande énergie en face de toutes les causes qui mettent en œuvre le côté émotionnel de leur individualité.

En présence du moindre écueil, ils sont poussés par leur instabilité malade à de violents emportements, irraisonnés et impulsifs. Il est indéniable que cet état d'émotivité perpétuel joue un grand rôle dans la genèse des conceptions délirantes. Le malade est impuissant à se maîtriser, car le raisonnement et la volonté n'ont guère d'influence sur ses actes. Les perceptions sont ressenties avec une telle intensité que leur volonté peut se trouver paralysée. Le dégénéré destiné à devenir persécuté-persécuteur subit-il un léger échec dans son amour-propre, la sensation de l'injure s'imprime dans son cerveau avec une telle force qu'elle se répercute et arrive en peu de temps à revêtir la forme de l'idée obsédante, qui se développe dès lors, avec son caractère d'irrésistibilité, envahissant le champ de la conscience et mettant au second plan toutes les autres préoccupations.

Plus importantes sont les anomalies du sens moral et du caractère. Les perversions des sentiments et des tendances font

de ces malades des êtres bizarres, incorrects, nuisibles, incapables de s'adopter au milieu familial ou social.

Dès l'enfance ils se montrent jaloux, vaniteux, vindicatifs, ils calomnient déjà et souvent ils se plaignent. Incapables de se plier à la discipline ils sont la plaie des écoles et des collèges, mentant effrontément, suscitant des querelles, montrant déjà un esprit de controverse très développé. Dans le domaine affectif, même instabilité, ils ont des affections ardentes se changeant bientôt en animosités inexplicables.

Mais c'est surtout à l'âge adulte que se montre dans son complet développement cette déséquilibration. « Menteurs et de mauvais foi dit Krafft-Ebing, ils ont une aptitude particulière à travestir la vérité.

Souvent on constate chez eux comme trouble fondamental de l'intelligence, une absence complète de fidélité dans la reproduction des idées, qui entraîne comme conséquence la défiguration de tous les faits. »

Ils inventent à plaisir des histoires fantastiques qui tiennent du roman, simulent des maladies, des tentatives de suicide dans le seul but de se faire plaindre et d'attirer sur eux l'attention.

Dénués de toute notion du bien et du mal, les persécutés-persécuteurs ont constamment à la bouche les mots d'honneur, de justice, ce qui ne les empêche pas de mentir avec effronterie.

Ils ont pour ceux qui les entourent des méfiances injurieuses et injustifiées, et les accusent volontiers d'indélicatesses et d'abus de confiance dont ils sont souvent coutumiers. C'est parmi eux que se recrutent presque toujours les faux témoins ou les délateurs qui mentent cyniquement avec un tel accent de vérité que leur serment est rarement mis en doute.

Rien n'égale la mobilité de leur humeur, la moindre contradiction soulève chez eux de violentes colères et les conduit parfois à des actes regrettables.

Leur jalousie, leur susceptibilité, les rendent chicaniers et insupportables. Ils se figurent voir partout des ennemis et, ombrageux et agressifs, sont redoutés dans le monde pour « leur mauvais caractère » et leurs tendances à la controverse.

Cette déséquilibration morale, indice de l'organisation défectueuse du système nerveux, rend ces malades incapables d'un travail suivi. Irrésolus dans leurs déterminations, ils mènent

une existence bizarre, changent à chaque instant de profession pour éviter des déboires qui les accompagneront partout. Leur vie est agitée, stérile. Ils se font prêtres, soldats, voyageurs, se marient, divorcent, tombent dans une vie de débauches qu'ils quittent brusquement pour étonner le monde par la régularité de leur conduite.

Le point le plus saillant de l'état mental des persécutés-persécuteurs est sans contredit leur orgueil démesuré.

« D'une vanité sans bornes, ils se croient appelés aux destinées les plus hautes. L'un parle de son esprit étincelant, de son âme divine, l'autre de son cerveau qui pourrait compter comme une des lumières du siècle.

Partout où ils passent, ils laissent des traces ineffaçables ; ils excitent l'étonnement. « On venait, disait Mariotti, me voir travailler comme une chose curieuse ». Tout ce qu'ils pensent, tout ce qu'ils font est frappé au coin du plus rare mérite. « Mes meilleures poésies, mes admirables Noëls » écrivait Cotton. Et notez qu'il ne peuvent se fixer nulle part, que leur inquiète instabilité, ne leur permet ni ordre, ni persévérance dans le travail. Ils laissent entendre cependant que leur talent est bien près du génie (1). »

Cette exagération vaniteuse de la personnalité, se retrouve au plus haut degré chez tous les persécutés-persécuteurs, elle se manifeste dès l'enfance et ne fait que croître avec l'âge. C'est elle qui domine toute leur existence et devient la cause la plus active de leurs idées délirantes.

Leur amour-propre exagéré, les pousse, en effet, à se considérer comme des intelligences incomprises, comme des victimes. Au lieu d'imputer à leurs dispositions morales défectueuses les déboires de l'existence, ils entrent en rébellion contre la société, incapables de trouver dans les relations sociales, les satisfactions qu'ils convoient.

Cette hypertrophie du moi, les pousse à tout rapporter à leur personnalité. Ils sont seuls capables de penser, de juger, d'écrire, rien n'existe au dehors d'eux.

Une de nos malades, Berthe Y. se croyant de grands talents de sculpteur fait des plâtres qu'elle signe orgueilleusement :

(1) MAGNAN. Clinique des maladies mentales (*Progrès médical*, 1894).

Berthe Y..., élève d'elle-même. Une autre persécutée-persécutrice célèbre, arrêtée pour être entrée à cheval dans la cour de l'Elysée avait rédigé la proclamation suivante qu'on a pu lire sur les murs de Paris :

APPEL AU PEUPLE

Marie C., l'émule des plus célèbres tragédiennes connues jusqu'à ce jour passe pour folle depuis l'âge de treize ans.

L'an 1880, le vice-amiral sénateur De la Roncière le Noury, protecteur de la famille C. demande à Ambroise Thomas directeur du Conservatoire, d'admettre Marie C. fille d'un de ses serviteurs. Ambroise Thomas reconnaissant que Marie C., n'a plus rien à apprendre, renvoie son admission à l'année 1881, motivant son jeune âge.

Le vice-amiral de la Roncière meurt le 14 mai 1881. Alors Ambroise Thomas n'ayant plus à écouter que la haine que lui inspire sa jalousie, chasse Marie C., la disant incapable et use de sa situation pour l'anéantir.

Il paie la police pour surveiller Marie C. et par elle fait circuler l'ignominieuse calomnie appelée à faire la ruine de Marie C. Marie C. passe pour folle.

Pas un directeur de théâtre, de concert, de cirque ne veut engager Marie C., disant qu'on dit qu'elle est folle.

Toute création présentée par Marie C. est, par de fausses promesses, espionnée puis ensuite refusée.

Entre autres :

1° Le genre Yvette Guilbert, présentée par Marie C. en 1884, reproduit depuis par cette dernière.

2° L'attraction hippique, l'écuyère fin de siècle, présentée par Marie C. l'an 1889 et qu'on n'a pu encore faire reproduire.

Dans quelque carrière que veut se jeter Marie C., elle est de partout ignominieusement chassée à cause de la calomnie que fait circuler la police payée par Ambroise Thomas.

La justice rend inutile les plaintes que depuis un an. Marie C. ne cesse de lui adresser. Marie C. est condamnée à la mort civile depuis l'âge de treize ans sans avoir commis aucun crime que celui de montrer à Ambroise Thomas une incomparable valeur.

O ! peuple ne laissez pas tuer l'innocent, ne laissez pas anéantir le génie, venez tous en aide à Marie C., réclamez Marie C.

Les persécutés-persécuteurs sont bien des dégénérés dans la plus large acception du terme, car à côté des anomalies du sens

moral et du caractère dont nous avons parlé, anomalies prédominantes chez ces malades, bien d'autres stigmates de dégénérescence peuvent se rencontrer :

Impulsions, préoccupations hypochondriaques, idées de suicide, accès délirants se manifestant à l'occasion de la puberté, de l'accouchement, de la ménopause etc.

Les excès de toutes sortes, et en particulier les excès alcooliques peuvent provoquer aussi très facilement la rupture de l'équilibre cérébral.

Il n'est pas rare également de rencontrer chez ces malades des anomalies du sens génital amenant des habitudes d'onanisme, des perversions sexuelles.

Une des malades dont nous rapportons l'observation est un exemple remarquable d'inversion sexuelle. Toute jeune, elle se fit renvoyer de sept écoles différentes pour la dépravation de ses mœurs.

Fière de son vice et se considérant comme « une prêtresse de Lesbos. » Elle ne comprend pas qu'une femme puisse aimer un homme « Quant à ma religion, écrit-elle, personne n'est trop pauvre fille pour l'aimer et la pratiquer. Pour le monde, pour la vie sur terre, je suis supérieure à beaucoup sans doute étant fille et arrière-petite fille de rois et de reines, mais devant la déesse toutes les lesbiennes sont égales..... Il ne faut pas se fier aux femmes qui ne parlent que des hommes, c'est pour mieux cacher leur jeu. »

Ainsi donc l'état mental du persécuté-persécuteur est caractérisé par la profonde déséquilibration du sujet amenant des anomalies diverses dans tous les modes de l'activité cérébrale. Ces malades ne peuvent penser ni agir comme les autres hommes.

Nous citerons à l'appui de cette assertion deux observations qui nous paraissent caractéristiques.

La première concerne le cas d'un persécuté-persécuteur qui fut condamné cinq fois pour violences et interné huit fois pour menaces contre ses ennemis imaginaires. Son existence aventureuse se passa en France, en Algérie et en Amérique, sans qu'il pût trouver jamais la stabilité.

OBSERVATION I (personnelle).

Homme de 43 ans. Dégénérescence mentale héréditaire. Stigmates physiques et psychiques. De tout temps anomalies du sens moral et du caractère. Cinq condamnations pour sévices graves. Huit entrées dans les asiles. Tendance extensive et caractère obsédant des conceptions délirantes. Réclamations et scandales publics. Absence d'hallucination. Appoint alcoolique par intervalles.

Jean F... est âgé de 43 ans. Son père était alcoolique invétéré, emporté, violent, inégal dans sa conduite, mort subitement d'une attaque d'apoplexie à 58 ans ; sa mère âgée de 78 ans, jouit encore d'une bonne santé.

Il eut 5 frères et 2 sœurs, tous morts dans leur jeune âge de débilité congénitale ou de convulsions. Tout jeune, le malade se fit remarquer par ses tendances à la chicane, ses disputes continuelles avec ses camarades, son amour-propre exagéré. Il était considéré comme un enfant insociable, querelleur, « ne cherchant que plaies et bosses ».

Son irritabilité était telle qu'il entraînait pour la moindre cause dans de violentes colères et se livrait facilement à des actes de violence. Ne voulant observer aucune règle, il était à l'école le cauchemar de ses maîtres qui ne purent jamais plier à la discipline son caractère indomptable.

En 1871, Jean F..., âgé de 19 ans se mêla avec passion aux affaires de la Commune. Craignant d'être arrêté à la fin de l'insurrection, il s'engagea comme chauffeur dans la marine et partit en Cochinchine où il contracta les fièvres paludéennes. Son caractère querelleur et indépendant ne put s'accommoder longtemps de la discipline militaire, après un an de service, Jean F. . se portait à des voies de fait sur un maître mécanicien, était condamné par le conseil de guerre à 5 ans de travaux publics, et envoyé en Algérie.

Gracié d'une année, le malade revint en France en 1876 et prit le métier de fontainier. Sa santé fortement compromise par son séjour aux colonies ne fut rétablie qu'au bout d'une année après plusieurs accès de fièvres paludéennes. Le malade se montra en France ce qu'il avait toujours été, querelleur, vindicatif, changeant fréquemment d'occupations ; incapable de vivre en bons termes avec sa famille et ne gardant aucune limite dans ses emportements : il fut

condamné à 3 mois de prison en 1878 pour avoir frappé son oncle.

Cette même année Jean F..., grièvement blessé par l'explosion d'une chaudière, eut une fracture de la cuisse gauche et du bras droit et plusieurs graves contusions de la tête dont les cicatrices sont visibles sur le front et les arcades sourcillières. Cet accident lui occasionna un écoulement de l'oreille gauche qui survient encore par intervalles, accompagné de violents maux de tête.

En 1880, le malade forcé par sa fracture d'abandonner ses occupations de fontainier vint habiter chez sa mère aux environs de Paris. Peu de temps après son installation, il ne larda pas à entrer en lutte avec l'administration municipale dont les opinions politiques ne s'accordaient pas avec les siennes. Pendant quatre années, Jean F... entreprit, contre ses ennemis politiques, une campagne acharnée, insultant le maire, les adjoints, mettant plusieurs fois le garde-champêtre à la porte de son domicile, suscitant partout des querelles et se livrant à des voies de fait contre ceux qui ne pensaient pas comme lui.

La nomenclature de ses condamnations montre à quels excès il se laissait entraîner ; en 1881, condamnation à 3 mois de prison pour « avoir cassé un manche à balai sur le dos du chef de gare ».

En janvier 1886, condamnation à 3 mois de prison par le Tribunal correctionnel de Corbeil pour avoir insulté l'adjoint.

En avril 1886, condamnation à 6 mois de prison pour les mêmes faits.

En juillet 1887, condamnation à 1 mois de prison pour avoir jeté à la porte de son domicile le garde-champêtre,

Dans l'intervalle de ses condamnations en 1885, son dérangement d'esprit avait paru si évident qu'il avait été interné pendant 2 mois à l'Asile de Clermont pour avoir frappé sa mère.

Les mois passée en prison ne firent qu'envenimer sa haine contre le maire et l'adjoint de sa commune. Le malade accusait les juges de l'avoir condamné sans l'entendre, de s'être associé à ses ennemis, d'avoir fait servir la justice à des vengeances personnelles. Dès sa libération il alla voir M. V..., député, le priant de prendre en main sa défense et demandant une réparation éclatante. Trouvant bientôt que celui-ci ne soutenait pas à son gré ses intérêts, Jean F... se mit à écrire de violents placards contre les juges et le maire de sa commune.

Il traitait les magistrats de « gredins » dénonçait le déni de justice dont il avait été l'objet et prétendant que « son affaire bouleverserait la société comme celle de M. Wilson », en appelait à la vindicte publique ».

Pendant 3 mois, le malade n'eut qu'un but : la vengeance. Dès qu'il avait économisé une petite somme d'argent sur le produit de son travail, il achetait du papier et allait lui-même coller des affiches manuscrites sur les murs des édifices publics. Ses infractions à la loi sur l'affichage, lui occasionnèrent 43 contraventions, mais, loin de se décourager, Jean F... continua avec une nouvelle ardeur la campagne entreprise par lui contre ses ennemis imaginaires jusqu'au moment où il fut arrêté par les agents après avoir posé une affiche sur les murs du Palais-Bourbon. Conduit au dépôt il fut envoyé à l'Asile Sainte-Anne avec le certificat :

« Dégénérescence mentale avec stigmates physiques, malformation cranio-faciale, excès alcooliques, idées de persécution, excitabilité, emporté, violent et dangereux lorsqu'il se trouve sous l'influence alcoolique. Exagération de sa personnalité. Activité intellectuelle avec déséquilibre morale profonde. Prétend être victime des autorités administratives et judiciaires. Affichage de placards manuscrits sur les monuments. Persécuté-persécuteur ».

A son entrée dans le service de l'Admission en novembre 1887, le malade accuse des idées systématiques de persécution ; la municipalité de B..., et les juges se sont ligués contre lui, il est victime de leur ressentiment ; dans son incomparable vanité, il demande « qu'on lance son affaire destinée à faire autant de bruit que le scandale de l'Elysée » et assure que le peuple prendra sa défense et le fera réhabiliter.

Transféré à l'asile de Ville-Evrard, au bout de six mois, en mai 1888, Jean F. est mis en liberté. Son caractère aventureux et instable le pousse à aller chercher du travail en Algérie, mais son séjour ne dure qu'un mois.

Dès son retour en France, Jean F. recommence ses poursuites acharnées contre le maire de sa commune, mais aussi vaniteux que vindicatif, il pousse l'audace, à la suite d'un pari, jusqu'à se rendre au domicile de son ennemi supposé pour lui serrer la main, par bravade. Convaincu de plus en plus de la légitimité de ses revendications, le malade affiche des placards signés de son nom sur les murs du Crédit Foncier. Ces placards étaient si injurieux pour le maire que celui-ci l'assigne devant le tribunal correctionnel.

En décembre de la même année, Jean F. se querelle sur la place du parvis Notre-Dame avec des gardiens de la paix traités par lui d'agents provocateurs et est conduit devant le commissaire de police. On trouve sur lui un revolver chargé qu'il prétend porter pour sa sécurité personnelle. Son exaltation, son ton agressif le font envoyer au Dépôt où il passe la nuit dans un grand état d'agitation, criant, chantant, et menaçant de frapper les gardiens.

Interné pour la seconde fois à Sainte-Anne, en 1888, le malade présente les mêmes idées de persécution et la même exagération vaniteuse de sa personnalité. Il est tellement convaincu d'être une victime qu'il s'imagine que le maire de sa commune a fait remettre à sa mère comme indemnité, une somme de 5,800 francs, et il est impossible de lui faire comprendre que cette somme provient de l'héritage paternel.

Envoyé à Bicêtre dans le service de M. le docteur Charpentier, Jean F. accuse le médecin de s'être ligué contre lui avec ses ennemis, il l'injurie et, passant de la menace aux voies de fait, le bouscule violemment. Cet acte de violence le fait placer au quartier de la sûreté où, trompant la surveillante, il envoie des lettres aux journaux qui font une campagne en sa faveur, dénonçant son internement comme arbitraire.

Le calme étant revenu dans son esprit, il obtient sa sortie en mai 1890. Son séjour à Bicêtre ne le ramène pas à des sentiments plus raisonnables, voyant partout des ennemis, se figurant être victime des persécutions de tout genre et englobant même sa mère dans son délire, il quitte la France, et part pour le Brésil. Mais toujours instable dans ses occupations et aussi incapable d'un travail suivi à Buenos-Ayres qu'à Paris, le malade revient en France au bout de quatre mois, à la fin de septembre 1890, n'ayant rien abandonné de ses prétentions et réclamant bien haut sa réhabilitation « pour avoir été condamné sans preuves et sans témoins. »

Dès son retour, le malade rend la vie insupportable à sa mère, croyant voir en elle la complice de ses ennemis. A la moindre tentative faite par elle pour le ramener à des idées plus raisonnables, il l'insulte et la menace, voyant dans les conseils de sa mère une démarche de ses persécuteurs.

Ses emportements sont tels que la police l'arrête et le conduit à la prison de Corbeil, où, suivant son expression « il démolit deux cellules et le gardien-chef par dessus le marché. » Un examen médico-légal le fait interner, à la suite de ces faits, pour la deuxième fois à l'asile de Clermont, du mois de mars au mois de juillet 1891.

En juin 1892, Jean F. est atteint d'un accès de fièvre paludéenne, retour de l'infection contractée aux colonies, la maladie s'accompagne d'un état maniaque très violent pendant lequel il s'agite, se sauve en chemise dans la rue en prononçant des paroles incohérentes. Cet accès d'excitation le fait enfermer à Charenton d'où il sort après un mois de traitement.

Ce fut pendant l'année 1892 que Jean F. fut pris pour la première fois d'accès de somnambulisme avec automatisme ambulatorio. Un jour il fut fort surpris de se trouver devant la porte d'un de ses

amis sans savoir comment il était arrivé à cet endroit. Ces accès se renouvelèrent 5 à 6 fois de 1892 à 1895, il sortait la nuit de son domicile et se retrouvait au bout de quelques heures loin de son habitation, ignorant totalement ce qui s'était passé pendant son sommeil ; c'est ainsi que deux fois il se réveilla couché dans une hutte de bûcheron où il avait coutume d'aller travailler.

En 1893, à la suite de quelques excès de boisson, Jean F. édifie un véritable délire de persécutions, se disant frustré d'un héritage imaginaire dont il se croit dépouillé depuis 32 ans ; il écrit lettres sur lettres aux magistrats et, ne recevant aucune réponse, placarde une affiche adressée à M. le Président de la Chambre des députés afin d'obtenir l'assistance judiciaire. Il fait tant par ses menaces que la police l'arrête une nouvelle fois et l'envoie du Dépôt à l'asile Sainte-Anne.

À son entrée le malade est très exalté, les nuits se passent dans une violente agitation avec des hallucinations terrifiantes de la vue. Jean F. voit se dresser devant ses yeux des bêtes menaçantes, il pousse des cris, essayant de fuir l'épouvantable vision. Les mains sont le siège d'un tremblement très accentué. Au bout de quelques jours d'internement à Sainte-Anne, les hallucinations disparaissent et le malade conservant les mêmes idées délirantes est envoyé à Bicêtre où il reste plusieurs mois en traitement.

Sorti grâce à l'intervention de sa mère, Jean F. incapable de tout travail suivi, et de plus en plus persuadé que la pauvre femme l'a dépouillé de son avoir, la poursuit chaque jour de ses réclamations.

Obstiné dans ses jugements faux, incapable d'apprécier sainement les choses, le malade passe son temps dans des discussions continuelles. L'idée du vol dont il se croit victime occupe seul son esprit et lui fait négliger tout le reste. Les lettres succèdent aux lettres, les menaces aux menaces ; un fait que nous allons relater, montre à quelle inconséquence ses idées délirantes sont capables de le conduire.

À commencement de 1894, à la suite d'une dispute avec sa mère toujours à propos de la question des rentes, Jean F. au paroxysme de l'exaltation, part le soir à pied pour Paris. Il arrive à minuit à une Société d'assurances où est placé son avoir et sans s'inquiéter de l'heure avancée de la nuit, réveille le concierge, demandant à parler au directeur. Nulle considération n'est capable de l'arrêter, il gesticule, veut défoncer la porte et se livre à mille excentricités, criant qu'on lui a volé 20,000 francs et menaçant de faire sauter l'immeuble. Les agents attirés par le bruit, doivent entamer une véritable lutte avec ce forcené pour le faire taire et le conduire au

Dépôt. Interné pour la cinquième fois à Sainte-Anne le 8 août 1894, le malade de plus en plus convaincu de la légitimité de ses réclamations, ne veut pas reconnaître la bizarrerie de l'acte commis.

Englobant le directeur de la banque dans son délire, il prétend que celui-ci s'est associé à sa mère pour le voler et ne démord pas de son dire.

Remis en liberté quelques mois après, le malade reste 4 mois sans faire parler de lui, lorsque le 1^{er} avril 1895, il se présente de nouveau à la Compagnie d'assurances, réclamant une somme de 20,000 francs. Son exaltation est telle qu'on est forcé d'aller chercher la police. Conduit au Dépôt, le malade est placé pour la sixième fois à Sainte-Anne.

Dès sa sortie, Jean F. change de métier, se fait déménageur et se livre à de nombreux excès de boisson. Sous l'influence de cette mauvaise hygiène, il ne tarde pas à perdre le sommeil et à avoir des hallucinations de la vue. Son caractère vindicatif devient agressif, il frappe sa mère et la jette à la porte de son domicile et se livre à de tels emportements qu'il entre pour la septième fois à Sainte-Anne, d'où il est transféré à l'asile de Villejuif.

Dès sa sortie, le malade recommence une série de démarches pour obtenir sa réhabilitation, nullement découragé par ses nombreux échecs antérieurs, il s'adresse d'abord au procureur de la République, puis voyant sa supplique repoussée, se présente à l'Elysée pour mettre le Président au courant des nombreux dénis de justice dont il a été l'objet et réclamer son état civil qui, dit-il, lui a été volé.

Ce dernier acte le fait de nouveau interner à Sainte-Anne, puis à Villejuif. Jean F. se fait remarquer dans le service par son incomparable vanité, il prétend savoir travailler, alors qu'en réalité il n'est bon à rien. Par moment il s'excite et menace ses compagnons qui le considèrent : « comme un mauvais coucheur. » Sa mémoire nullement affaiblie, lui permet de raconter avec force détails son existence aventureuse : « s'il fallait tout dire, avoue-t-il, on dirait que j'ai menti, c'est un véritable roman. » Le malade revient avec complaisance sur ses multiples condamnations, il cite exactement la date, le nom des juges, et ne cesse de répéter qu'il a été odieusement calomnié, que la justice a commis une monstruosité à son égard. Il attend donc avec impatience le moment de sa sortie pour confondre ses ennemis, et exiger une réparation éclatante.

Jean F., en plus de son instabilité mentale, présente de nombreux stigmates physiques de dégénérescence, entre autres une légère blésité et une asymétrie crânio-faciale manifeste.

La seconde observation concerne le cas d'une femme renvoyée par tous ses propriétaires pour ses tendances à la chicane, attribuant ses déboires à une voisine et se livrant sur elle à des voies de fait.

OBSERVATION II (personnelle).

Femme 36 ans, Dégénérescence mentale héréditaire. — Tendances à la chicane la faisant renvoyer par tous ses propriétaires. — Irritabilité malade suscitant de nombreux scandales. — Exagération de la personnalité. — Idées de persécution concernant une ancienne voisine. — Interprétations délirantes multiples. — Absence d'hallucinations. — Tendance extensive du délire. — Voies de fait contre un ennemi supposé.

Camille E..., âgée de 36 ans est enfant naturel. Son père était un alcoolique, violent, emporté, mort d'une maladie de foie, « c'était, dit-elle, le meilleur homme du monde, mais coléreux. » — Un oncle paternel est débile et atteint de bégaiement.

Sa mère vit encore et jouit d'une bonne santé.

Elle a un frère et une sœur avec lesquels elle vit en mauvaise intelligence et qu'elle ne fréquente pas depuis 20 ans.

La malade fut atteinte dans son enfance de chorée et a présenté de tout temps des tics de la face. Elle eut la variole à 10 ans, et fut réglée à 14 ans très régulièrement. D'un caractère insupportable, orgueilleuse, chicanière, elle ne put rester en bons termes avec sa famille qu'elle abandonna, dès l'âge de 15 ans, pour vivre avec un amant.

Cette instabilité mentale se retrouve dans tous ses actes. Incapable d'un travail suivi, elle mena une existence aventureuse et irrégulière, trouvant dans des protecteurs opulents ses moyens d'existence.

Son humeur inégale, ses tendances à la chicane et à la discussion, jointes à une irritabilité extraordinaire la firent renvoyer de la plupart des maisons où elle habita.

En 1883, son propriétaire fut obligé de lui donner congé à cause des disputes continuelles qu'elle avait avec ses voisins.

En 1885, Camille E... a des difficultés avec son nouveau propriétaire, prétendant qu'il lui avait loué dans la seule intention de lui

faire réparer son appartement et de l'expulser ensuite, qu'il avait organisé contre elle un complot, qu'il lui réclamait à tort de l'argent. La malade poursuit son ennemi imaginaire de mille calomnies, allant répéter dans le quartier qu'il favorise la prostitution, exploite les femmes qui refusent d'être ses maîtresses « les faisant saillir comme des juments ».

Le concierge lui ayant fait des observations, Camille E..., l'englobe dans son délire et l'accuse d'écouter à sa porte, de la brutaliser et de lui mettre le poing sous la gorge.

Ce fut dans cette maison que la malade se trouve en relations avec une dame T..., avec laquelle elle ne tarde pas à avoir de nombreux démêlés, pour les motifs les plus futiles. « J'ai été pendant plus « d'une année, écrit-elle plus tard, la voisine de cette femme, et j'ai « été, de sa part, victime d'une série de mauvais procédés inquali-
« fiables. Je ne vous dirai rien qui ne soit rigoureusement exact.
« J'étais constamment insultée, bousculée dans l'escalier, quelques
« soins que je prisse pour éviter de la rencontrer. Les bonnes de
« l'appartement disaient qu'elles étaient dérangées plus de dix fois
« par jour par des hommes qui venaient chez moi. Elles déposaient
« leurs boîtes à ordures sous ma sonnette, sans qu'aucune nécessité
« put les y engager. Je crois même que cela devait les déranger. Il
« y avait donc là une vexation voulue. Je me plaignais au con-
« cierge en disant que j'en référerais au juge de paix.

« Un jour, je me suis plainte du bouillon qui était jeté sur mon
« palier, M. T... est monté chez moi me dire qu'il ne s'occupait pas
« de moi et que j'en fasse autant pour eux. J'ai répondu que l'on té-
« nait des discours outrageants sur mon compte, en m'accusant de
« recevoir la nuit des hommes, et que pourtant j'étais aussi libre de
« le faire que sa belle-maman... Je ne continuerai pas l'énumération
« des cent tracasseries que j'endurais tous les jours. Il faut les subir
« pour comprendre ce qu'on peut en souffrir. Je vous dirai seule-
« ment que je finis par m'exaspérer. »

Ces paroles de la malade montrent à quel point elle était intolérante et persécutée, elle se vengeait de ces persécutions imaginaires par des insultes incessantes contre Mme T..., lui écrivant des lettres d'injures. La situation devint telle, que la malade fut expulsée de son appartement par une ordonnance ainsi libellée. « Attendu que la présence de Mlle Camille E..., dans la maison, est une cause de scandales perpétuels et de troubles constants dans la jouissance des autres locataires, ordonnons l'expulsion,.. »

Cette condamnation porta l'exaspération de la malade à son comble, et, convaincue d'avoir été victime d'une injustice, elle ne cessa, pendant plusieurs années, de faire des réclamations incessantes

contre son expulsion, cherchant le scandale pour attirer l'attention, déposant des plaintes au procureur de la République, ressassant toujours les mêmes faits et les mêmes accusations contre Mme T...

Le caractère de Camille E..., était si insupportable, qu'elle ne fut pas plus heureuse dans ses autres voisinages.

En 5 ans elle déménagea cinq fois, se plaignant toujours d'insultes et de tracasseries. Incapable de vivre en bonne intelligence avec qui que soit, la malade se croyait toujours en but à des molestations imaginaires « les domestiques se précipitaient derrière elle pour rire et la bousculer. Les concierges la traitaient comme la dernière des filles publiques et lui faisaient des affronts sans nombre. »

Un fait qu'elle nous a raconté montre quelle était son exagération et ses tendances agressives.

S'étant trouvée, un jour, froissée dans son amour-propre pour avoir été renvoyée d'une salle de mairie, où elle troublait par ses propos la célébration d'un mariage, Camille E... furieuse résolut de se venger. Elle se mit à la recherche du cortège qu'elle finit par rencontrer après avoir visité en vain trois églises, elle essaya de frapper le père de la mariée avec son parapluie et causa tant de scandale qu'elle fut conduite au poste.

La malade avait dit à son concierge, avant son départ de la maison. « Si je ne rentre pas, vous trouverez sur ma table 200 francs pour mon inhumation et pour vous. Je m'attends à être sabrée, peu m'importe, je veux me venger publiquement d'une insulte publique. »

Camille E..., attribuait à la dame T..., la plupart des ennuis qui lui arrivaient, elle se figurait que celle-ci allait la calomnier auprès de ses voisines, la faisant chasser des lieux publics où elle se rendait et postait des hommes sur son passage pour la narguer, l'insulter et lui faire des propositions obscènes. Dans son désir de vengeance, elle avait toujours avec elle, caché sous son manteau et attaché à sa ceinture, un gros bâton coupé un jour dans le bois de Meudon.

La malade n'attendait que l'occasion favorable de frapper sa victime épiant ses moindres faits et gestes.

Le 29 novembre 1895, elle se trouvait dans les magasins du bon Marché : « J'examinais, dit-elle, des coupons au comptoir de la soierie, où se trouvait une dame que je ne voyais que de dos, lorsque tournant de l'autre côté de l'étalage, je reconnus Mme T.

Celle-ci plissa dédaigneusement les lèvres en me regardant et me toisa des pieds à la tête, d'un air infiniment dédaigneux, et il me sembla entendre : sale femme. Je me sentis bondir, et je crois que bon nombre de femmes, même parmi celles douées d'une cer-

taine philosophie, eussent éprouvé la même sensation. Je me contins cependant, ne voulant pas faire du scandale dans le magasin, mais je suivis cette dame, et dès qu'elle fut dehors je lui donnai un coup de mon bâton. Le diable aurait été là qu'on ne m'aurait pas empêché d'agir ainsi. »

Arrêtée aussitôt, la malade profère de violentes imprécations contre son ennemie, elle insulte le commissaire voulant « le rosser » aussi. Son exaltation est telle qu'elle est conduite au Dépôt et de là à l'Asile Sainte-Anne.

A son entrée, dans le service de l'admission, Camille E... est très excitée; elle réclame énergiquement sa sortie pour tirer une vengeance éclatante de l'injustice dont elle est victime. « Tout le monde est fou dans le service, chacun a son grain, moi seule suis absolument saine d'esprit. »

Elle parle avec tant de vivacité que parfois la parole s'arrête sur ses lèvres, et que le tic de la face, dont elle est atteinte, s'exagère considérablement.

Elle a la plus haute idée de sa personne. La malade se plaît à étaler ses connaissances littéraires, se fait gloire de son origine, de sa distinction, de son honnêteté ce qui contraste singulièrement avec son genre de vie, cite Molière veut lire des livres de philosophie, et demande si Sénèque et Hérodote ne se trouvent pas à la bibliothèque.

Camille E... raconte son histoire avec volubilité, ne tarissant pas sur ses grandes qualités et sur toutes les persécutions qu'elle prétend avoir endurées, s'exprimant avec lucidité et à-propos. Son émotivité est telle qu'elle pleure et rit tour à tour. Elle accuse de nombreuses préoccupations hypochondriaques, se plaignant du cœur, de la gorge, de l'estomac et demandant à être auscultée soigneusement.

Pendant les quelques semaines passées dans le service, la malade se montre insupportable avec tout le monde, se refusant à tout travail tout en déclarant vouloir vivre « dans une douceur et une soumission de couvent. » Elle écrit de nombreux mémoires avec cette suscription : « Donnez-moi trois lignes de l'écriture d'un homme, et je vous dirai ce qu'il vaut. » Tous témoignent de l'exagération de sa vanité et de ses idées incessantes de persécution.

L'étude que nous avons faite de l'état mental du persécuté-persécuteur, nous permettra de comprendre la genèse des conceptions délirantes. Etant donné, en effet, la vanité du malade, ses tendances à la chicane, ses lacunes morales, il est facile de

voir que ce dégénéré n'a qu'un pas à faire pour arriver à l'exaltation délirante. Il existe un antagonisme fatal entre lui et la société ; les petits heurts de la vie courante qui passent inaperçus pour des cerveaux normaux, prennent chez ce déséquilibré une intensité extraordinaire, en raison de son émotivité malade. Le persécuté-persécuteur vit isolé du monde, aveuglé par son égoïsme, injuste envers les autres, entêté dans ses jugements faux, ignorant ses défauts qui sont innés et par conséquent inconscients, la lutte pour la vie, est douloureuse pour lui à quelque milieu qu'il appartienne.

Qu'un incident survienne, procès perdu, amour déçu, échec à l'amour propre, l'équilibre cérébral, si instable, est aussitôt détruit, la maladie mentale surgit. L'époque d'apparition des conceptions délirantes est du reste fort variable. Régis vient de publier dans les « Annales médico-psychologiques » l'observation d'une dame, dégénérée héréditaire, faisant un délire de persécuté-persécuteur à l'âge de 63 ans.

Ces cas sont exceptionnels ; c'est en général pendant l'âge adulte, période la plus active de la vie, que le délire éclate. C'est à ce moment, en effet, que le persécuté-persécuteur, échappant aux tutelles qui l'ont maintenu jusque là dans les limites d'un équilibre raisonnable, se trouve mêlé à l'existence commune, et se voit aux prises avec ces multiples incidents de la lutte pour la vie, qui sont, pour son état mental défectueux, des causes puissantes d'événements pathologiques.

Survienne une circonstance qui l'impressionne plus vivement, une punition, un procès perdu, un échec dans une entreprise, le dégénéré persécuté-persécuteur se pose d'emblée en victime. Son incroyable vanité ne lui permet pas de supporter le moindre déboire ; le déni de justice supposé apparaît à ses yeux comme une monstrueuse iniquité. Mais au lieu de souffrir en silence, comme d'autres aliénés persécutés, le malade, poussé par son activité malade, passe rapidement de l'idée à l'action. « Le « ressentiment des échecs que le sujet a subis et qui ne sont « imputables qu'à ses imperfections psychiques, se transforme « ainsi en une véritable idée obsédante, qui est seule désormais « à diriger son activité dévoyée. Accumulant les interprétations « fausses, stimulé par les succès, qui sont pour lui autant de « dénis de justice, le déséquilibré poursuit avec un acharne-

« ment aveugle ses prétendus ennemis, et se transforme ainsi « en persécuteur. » (1)

Le malade n'obéit pas seulement, en effet, à une réaction facilement expliquée par son état émotif primordial ; il est l'esclave d'une obsession qui ne fera que prendre de plus en plus une place importante dans son esprit, et sera capable de le pousser plus tard aux actes les plus criminels.

Sans cesse occupé par l'idée du dommage dont il se croit atteint, le malade n'a d'autre but dans la vie que celui d'obtenir réparation ; le souci de la vie matérielle, les devoirs publics ou privés ne comptent plus pour lui. Famille, fortune, rien n'existe à ses yeux ; son activité désordonnée et stérile n'est dirigée que vers la vengeance. La réaction est en effet le fait capital du délire, le malade passe promptement de l'idée à l'acte, et de persécuté se transforme aussitôt en persécuteur : dès le début, il lutte et veut se venger. Cette haine de l'ennemi supposé domine la scène morbide ; ce n'est pas un état passionnel, c'est une obsession pathologique avec un caractère d'irrésistibilité ne laissant aucun répit au malade tant qu'il n'a pas assouvi sa soif de vengeance.

Lamartine, cité par Magnan et Sérieux, faisant le portrait de Louvel, l'assassin du duc de Berry, montre un de ces fanatiques « roulant dans une tête étroite une pensée mal comprise, et « souffrant jusqu'à ce que sa main fatale l'ait déchargé par un « crime du poids et du martyre de son idée. »

Une persécutée-persécutrice dont nous rapportons l'histoire, poursuivait depuis cinq années son ennemi imaginaire avec une ténacité incroyable, se plaignant constamment de persécutions de toute nature. Lorsque ses amies lui faisaient remarquer qu'elle n'avait qu'à s'éloigner de Paris pour trouver le repos, sa réponse invariable était : « je ne puis partir ; cela m'est impossible » .

Lorsque dans le paroxysme de l'exaltation, cette malade étendit son ennemi à ses pieds d'un coup de revolver, le sentiment qu'elle ressentit fut celui d'un grand soulagement. « Lorsque je vis l'abbé à terre, dit-elle, je fus surprise de mon sang-froid ; un grand calme se fit en moi. »

(1) MAGNAN et SÉRIEUX. — Sur les aliénés persécuteurs. *loc. cit.*

Satisfaite de sa vengeance, elle retrouva après son crime la tranquillité d'esprit qui lui manquait depuis de longues années.

Il résulte donc, d'après ces faits, que l'acharnement du persécuté-persécuteur contre sa victime n'est que l'expression d'une obsession de jour en jour plus tyrannique ; le malade est le prisonnier d'une idée qui, s'emparant de sa conscience déséquilibrée, inspire toutes ses pensées et commande à tous ses actes.

Le délire est précoce et se systématise d'emblée. Le malade désigne de bonne heure ses persécuteurs et les poursuit bientôt de ses incessantes revendications.

« C'est surtout par les actes que se caractérise cette variété de maladie mentale, et c'est là le point principal à étudier...

« Au lieu de se contenter de ruminer en eux-mêmes, pendant des mois et des années, comme les autres persécutés, les mêmes préoccupations pénibles, ces persécuteurs, très actifs de corps et d'esprit, n'ayant aucun des caractères des mélancoliques, ont un besoin incessant de mouvement et sont toujours disposés à passer de l'idée à l'action.

« Ils font des procès devant les tribunaux, demandent des dommages et intérêts, poursuivent de leurs obsessions et de leurs menaces incessantes les personnes qu'ils accusent de tous ces méfaits, cherchent à faire des actions d'éclat ou du scandale, produisent leurs réclamations par voie d'affiches, afin d'attirer l'attention publique sur leur personne et sur ce qui les intéresse, et arriver ainsi à se faire rendre justice ; enfin, ils en viennent aux actes violents et aux voies de faits contre les personnes qu'ils incriminent et qui, leur refusant satisfaction, doivent devenir victimes de leur vengeance. Il faut avoir suivi, pendant plusieurs années, dans leur conduite de chaque jour, les malades de cette espèce, pour pouvoir se faire une idée exacte de leur mode d'existence et du supplice incessant qu'ils infligent à ceux qui sont devenus l'objet de cette persécution sans relâche. Quand on a le malheur d'être en butte aux poursuites d'un de ces malades, l'existence entière s'en ressent, car il devient bien difficile de se soustraire à cette tyrannie de tous les instants, qui revêt les formes les plus diverses pour atteindre sa victime. L'aliéné se plaint

« incessamment de celui qu'il considère comme son ennemi
« acharné et c'est de lui, persécuteur, que vient tout l'acharne-
« ment à poursuivre sans répit cet ennemi imaginaire. Celui-ci
« le retrouve à chaque instant sur son passage et est sans cesse
« inquiété et menacé par lui. Il reçoit lettres sur lettres, plus
« injurieuses, plus comminatoires les unes que les autres, et
« cette correspondance se continue fastidieuse, ressassant tou-
« jours les mêmes faits et les mêmes accusations. Aux lettres
« succèdent les visites; en vain on ferme sa porte, le persécu-
« teur trouve moyen d'arriver jusqu'à celui que son délire
« lui a désigné. Il l'attend pendant des heures entières, le
« guette, le recherche partout où il va, le suit, s'attache à ses
« pas, et lui apparaît dans les moments où il s'y attend le
« moins ».

« [Je suis attaché à la porte de votre ministère, comme le
« hibou à la porte d'une écurie, écrivait Sandon à M. Billaut.]
« Il le saisit au passage, dans les lieux publics, pour l'injurier,
« le menacer et lui répéter verbalement toutes les plaintes et
« les accusations dont il l'a poursuivi dans les lettres et ses
« requisiatoires écrits. Enfin, après avoir épuisé tous ces moyens
« de contrainte morale, le persécuteur arrive souvent jusqu'à
« la violence, se précipite sur son ennemi pour le frapper, ou
« l'épie, le revolver à la main, pour l'atteindre au passa-
« ge (1). »

Le persécuté-persécuteur met au service de ses revendications ses facultés intellectuelles souvent si développées. Argumentateur infatigable, il rédige protestation sur protestation, encombrant de ses plaintes les ministères et les cabinets des juges. Menaces, affiches injurieuses, tentatives de chantage, sont les actes auxquels il a recours pour poursuivre sa vengeance. Les longs mémoires rédigés par le malade contre ses ennemis présentent certains caractères communs, qui sont le plus souvent pour le médecin un précieux élément de diagnostic. Le persécuté-persécuteur fait le récit de ses mille persécutions imaginaires, répétant toujours les mêmes faits et les mêmes accusations. Ses écrits, demesurément longs et diffus, abondent en détails extraordinaires : noms, dates, adresses, rien n'est oublié pour

(1) PAUL POTTIER. — *Les aliénés persécuteurs*. Thèse de Paris (1886).

leur donner la plus grande apparence de vérité. Certains mots sont écrits en caractères particuliers, d'autres, plusieurs fois soulignés, dans le but de frapper l'esprit du lecteur.

C'est dans ces mémoires que le persécuté-persécuteur étale son incroyable vanité ; il fait le long récit de son désintéressement, de sa charité, de son dévouement à la chose publique, opposant ces grandes qualités aux souffrances endurées et aux affronts subis. Les faits sont complètement défigurés ; on a mal interprété les lois, on a acheté les médecins pour le faire interner, et s'appuyant sur des erreurs, le malade trouve toujours une explication plausible à ses actes malhonnêtes et criminels.

Ces réclamations incessantes ne tardent pas à attirer l'attention des autorités, et le persécuté-persécuteur finit tôt ou tard par avoir maille à partir avec la justice qui le déboute de ses plaintes et le condamne pour ses calomnies. Chaque insuccès aigrit encore son caractère et, loin de le faire réfléchir aux aberrations de sa conduite, augmente ses ressentiments et ses attaques. S'il est condamné à la prison, le malade passe son temps à écrire des volumes de plaintes, portant toutes sur le même point. Persuadé de l'excellence de sa cause, il accuse les magistrats de ne pas avoir compris l'affaire ou de s'être laissé corrompre ; il achète des livres de procédure et de jurisprudence, étudie le droit pour confondre ses juges. Puis, faisant de son cas particulier un événement qui intéresse le pays entier, il s'adresse aux ministres pour dénoncer les infamies de la justice.

La marche du délire est caractérisée par l'absence d'évolution méthodique. Ce n'est pas à dire pour cela que le délire demeure à jamais stéréotypé ; il s'étend, rayonne autour du malade, englobant peu à peu tous ceux qui de près ou de loin mettent obstacle à ses injustes revendications ; mais il n'arrive jamais à se transformer. Les réclamations cessent bientôt de porter sur un fait personnel ; elles s'étendent à de nouveaux ennemis et à de nouveaux sujets de plaintes. Il arrive même à la longue que le persécuté-persécuteur oubliant le point de départ de ses réactions malades, prétend, en soutenant ses droits, soutenir ceux de l'humanité entière. C'est alors que la vanité primordiale du malade prend toute son extension ; il s'adresse directement au peuple, se posant en champion de la vérité et de la justice. « Il

« faut, dit C., que ceux qui souillent notre administration civile
« et judiciaire en soient à jamais exclus. Cette épuration est
« nécessaire, je serai heureux si, par ma constance et ma per-
« sévérançe dans mes réclamations, je pouvais contribuer à
« cette épuration. Je suis persuadé que le nouveau ministre
« de la justice, lorsqu'il connaîtra les faits dont je suis victime,
« n'hésitera pas à poursuivre les magistrats indignes de leur
« emploi ; en les révoquant, il extirpera les germes de la gan-
« grène qui ronge la magistrature. Si le Garde des sceaux ne
« poursuit pas présidents de chambre et juges qui commettent
« des crimes pareils envers un citoyen qui demande justice, c'est
« le cas de répéter qu'il n'y a plus de justice en France, et il est
« bien inutile qu'il y ait un ministre, puisqu'il laisse propager
« l'anarchie dans la magistrature, puisqu'il laisse faire les ma-
« gistrats qui non-seulement ne connaissent pas la loi mais
« emploient leur autorité à protéger les délits et les crimes, au
« lieu de les punir. »

Comme on le voit par ce passage, les idées d'orgueil du persécuté-persécuteur peuvent atteindre un degré extrême ; mais elles n'arrivent jamais à la véritable mégalomanie.

Le persécuté-persécuteur reste toute sa vie ce qu'il a été ; orgueilleux, vindicatif, agressif. Il conserve jusqu'à la fin de son existence le même esprit de chicane et de controverse. Sans doute, avec le temps, les facultés mentales s'affaiblissent, les réactions deviennent moins vives, mais la maladie conserve toujours les mêmes caractères primitifs.

Le délire des persécutés-persécuteurs présente encore un autre caractère négatif, l'absence fréquente de troubles hallucinatoires. Le malade est le jouet d'illusions et d'interprétations délirantes sans nombre qui entretiennent ses idées erronées. Les hallucinations sont rares, si rares même qu'elles ont été niées par Falret, Pottier et beaucoup d'autres aliénistes.

Nous croyons cependant que cette affirmation est trop absolue. Il est possible de rencontrer exceptionnellement des hallucinations chez le persécuté-persécuteur. Quand elles apparaissent elles présentent des caractères particuliers qui permettent d'en reconnaître toujours la nature dégénérative, à moins qu'elles n'aient leur origine dans une complication toxique. Ces hallucinations surviennent d'emblée, sont passagères, se produisent

par bouffées et coïncident avec des paroxysmes obsédants et des réactions très-actives. Au lieu de conduire le délire comme cela arrive chez les délirants chroniques et chez les dégénérés atteints de délire des persécutions systématisé, les hallucinations du persécuté-persécutateur n'ont qu'une importance secondaire et doivent être considérées comme un phénomène indiquant une surexcitation passagère des centres nerveux.

Leur apparition accidentelle n'a rien qui doive surprendre, car il ne faut pas oublier que les persécutés-persécutateurs sont toujours des dégénérés, c'est-à-dire des malades qui présentent des aptitudes délirantes au premier chef. Nous avons eu l'occasion d'examiner une persécutée-persécutrice qui a présenté à différentes reprises des hallucinations de l'ouïe survenant par bouffées. Ces hallucinations étaient passagères et n'ont fait qu'activer le délire qui existait tout créé en dehors d'elles.

OBSERVATION III (personnelle).

Dégénérescence mentale héréditaire. — Inversion génitale datant de l'enfance. — Absence complète de sens moral. — Interprétations délirantes multiples, s'accompagnant d'hallucinations passagères de l'ouïe. — Idées ambitieuses et de persécution. — Préoccupations hypochondriaques. — Plaintes et menaces de mort contre une ennemie imaginaire qu'elle accuse de la faire injurier. — Nombreuses réclamations aux autorités.

Berthe Y., âgée de 27 ans, est fille d'une mère aliénée traitée en même temps qu'elle à l'asile, pour avoir partagé ses idées délirantes. Dès son enfance, se manifesta chez la malade cette déséquilibration profonde qui est le fond même de son état mental.

Elle fut renvoyée successivement de sept écoles différentes pour son indiscipline et son inconduite. Toute jeune elle faisait des propositions obscènes à ses compagnes, et cette perversion sexuelle ne fit que se développer avec l'âge. La raison que donne Berthe Y. de ces renvois successifs montre que les conceptions délirantes se développent de bonne heure dans son esprit, et que les idées de persécution remontent à son enfance. La malade prétend, en effet, que le Directeur de l'Enseignement primaire de la ville de Paris s'était acharné à sa perte ; qu'il avait amassé contre elle un dossier formé

de calomnies et qu'il la faisait certainement filer par un individu dont elle donne le signalement. Ce fonctionnaire aurait abusé de son influence auprès des directrices d'école pour la faire chasser, et celles-ci auraient été forcées d'agir contre leur conscience, sous peine de perdre leur situation,

De bonne heure également, se manifesta chez Berthe Y., un sentiment exagéré de la personnalité. Elle assure que dès l'âge de 13 ans, ses maîtresses lui avaient trouvé des facultés de diction tellement remarquables qu'elles l'engagèrent à se présenter au Conservatoire.

Son existence et celle de sa mère dénotent un état mental tout particulier et des idées incessantes de persécution. Elles changeaient à chaque instant de domicile, se faisant renvoyer de partout à cause de luttes continuelles avec les voisins. Elles interprétaient ces changements successifs par une suite ininterrompue de persécutions imaginaires. On excitait les locataires contre elles ; on menaçait les propriétaires dans leurs intérêts s'ils persistaient à les garder ; on répandait des bruits injurieux sur leur compte ; les concierges les invectivaient ; les voisins attentaient à leur vie. « Je n'en finirais pas, » écrit la malade, s'il fallait citer toutes les tentatives d'assassinats, « toutes les agressions dont moi et ma mère avons failli être victimes ».

Berthe Y., déposa des plaintes nombreuses aux commissariats, au parquet du procureur de la République, prétendant toujours être filée par le même individu dont les rapports l'avaient fait renvoyer de toutes les écoles. Les idées de persécution ne faisaient que se développer avec le temps. La malade cessa de se faire adresser ses lettres à domicile, tant sa défiance était grande. Se croyant partout surveillée par la police, elle reçut ses lettres chez une amie ; puis s'imaginant qu'on avait découvert son stratagème, et voyant partout des espions, eut recours exclusivement à la poste restante.

On comprend facilement qu'avec de telles idées de persécution, Berthe Y. n'ait pu trouver une occupation sérieuse. Elle essaya d'entrer dans un magasin de nouveautés, d'où on la renvoya au bout de 24 heures ; elle vit dans ce fait une nouvelle persécution, et pour vivre fut obligée de se faire modèle.

Ce fut en 1889, que la malade se trouva pour la première fois en présence d'une actrice célèbre, S. B., qui devait jouer, à partir de cette époque, un rôle prépondérant dans son délire. Elle raconte ainsi cette rencontre : « En novembre 1889, je me rendis à l'inauguration de la statue du peintre, Alphonse de Neuville. En arrivant j'aperçois une espèce d'excentrique qu'on me dit être Mme S.B., je la regardais avec curiosité, lorsque cette femme que je ne connaissais

que par ouï-dire, m'appela trois fois par mon nom, à ma profonde stupéfaction comme vous le pensez ».

Cette phrase de la malade est caractéristique ; elle indique nettement des hallucinations de l'ouïe, hallucinations qui devaient se montrer aussi accentuées plus tard.

La malade ne s'occupait plus de Mme S. B., et continuait à mener une vie excentrique et originale, lorsque deux ans plus tard, en 1891, elle se figura qu'une demoiselle S., nièce de Mme S. B., venait chercher ses lettres adressées poste restante, et que l'actrice voulait lui voler la propriété d'un drame écrit par elle « œuvre remarquable, dont elle espérait tirer de grands profits pécuniaires ».

Berthe Y., se demanda alors pourquoi l'actrice s'occupait ainsi d'elle, et au bout de quelque temps se mit à édifier un véritable délire et à se croire la fille de Mme S. B. et du prince de Galles. Ces convictions délirantes semblent avoir pris naissance rapidement dans son esprit à la suite d'hallucinations, ainsi que le prouvent les paroles suivantes : « Comment j'ai été mise au courant de tout cela, « mon Dieu ! c'est facile à comprendre. Quand je n'avais rien d'autre à faire, comme nous habitions tantôt les Ternes, tantôt Passy, « j'emportais quelque ouvrage de couture, et je m'installais sur « l'avenue du Bois de Boulogne ou à l'allée des Acacias, fréquentées « par l'aristocratie, le monde des arts, le demi-monde, etc. J'entendais dire des personnes que je connaissais pour les voir s'y promener, que j'étais la fille du prince de Galles et de S. B., j'étais le « sujet de toutes les conversations ; je gênais, paraît-il, mon « père, pour un motif que j'ignore, et S. B. était l'instrument principal de celui-ci ».

Ces idées ne quittèrent plus dès lors son esprit, et il est curieux de voir comment elle arriva à regarder sa mère comme une étrangère. Elle raconte que dès sa naissance, le Consistoire protestant de Neuilly essaya de l'enlever ; plus tard, on voulut la séparer de sa mère, sous le prétexte que celle-ci la martyrisait et la brûlait au fer rouge. Elle voit là des preuves certaines du mystère qui entoure sa haute origine.

Imbue de ces idées, Berthe Y... ne cessa dès lors de poursuivre l'actrice de ses réclamations, allant se poster devant sa maison pour l'apostropher et entamant de véritables luttes avec les domestiques. Elle l'accusait de la faire diffamer, de payer des filles publiques pour l'insulter, de monter une cabale contre elle, de la faire insulter par les cochers de l'« Urbaine ». Elle se plaçait sur son passage pour l'invectiver, la rendait responsable de toutes les persécutions dont elle se croyait victime, et allait même jusqu'à proférer contre l'actrice des menaces de mort.

Arrêtée avec sa mère, à laquelle elle avait fait partager ses idées délirantes, et conduite au dépôt, on lui mit sous les yeux un grand nombre de lettres d'amour adressées à Mme S. B..., lettres que la malade se défend d'avoir écrites, répétant qu'on a imité son écriture.

Berthe Y... a nié longtemps avoir eu des rapports personnels de quelque nature que ce soit avec son ennemie imaginaire et avoir mis les pieds chez elle. Mais pendant son séjour à l'asile, elle revint sur son dire, ainsi que nous le verrons plus tard.

Conduite au dépôt et de là à l'asile Sainte-Anne comme irresponsable de ses actions, Berthe Y... proteste énergiquement contre sa séquestration en excusant sa conduite par un cas de légitime défense : « J'ai menacé en effet, Mme S. B..., dit-elle, mais si on veut « bien faire une enquête sérieuse, il sera prouvé que ce n'est pas « sans cause ». Elle raconte au bout de quelques jours que Mme S. B., l'hypnotisait et l'attirait dans son appartement par suggestion. Une fois le seuil de la porte franchi, elle ne se souvenait plus de ce qui se passait. Chaque fois, elle se retrouvait dans la rue, les cheveux en désordre, et laisse à entendre qu'elle était victime de manœuvres lesbiennes.

Pendant la première semaine de son internement, Y... se montre excitée, violente, et refuse pendant trois jours la nourriture qu'on lui présente, voulant, dit-elle, mourir de faim. Cette tentative de suicide n'est qu'une comédie, car la malade mange pendant la nuit du pain dérobé dans le service. Les convictions délirantes s'affirment de plus en plus, car elle écrit à l'ambassadeur d'Angleterre d'avertir le prince son père. Rien ne peut lui enlever ses idées malades, qu'elle justifie par des raisonnements qu'elle regarde comme irréfragables. Une malade l'ayant traitée de « prussienne » elle voit là une preuve certaine de sa haute origine ainsi que le montre la lettre ci-après :

« Docteur, il paraîtrait que vous en savez plus long que moi sur « mon origine, puisque les malades, ou soi-disant telles, m'ont reproché hier soir, sans rime ni raison, du reste, de manger le pain « des Français, il est à présumer que vous aurez parlé de mes « affaires devant la surveillante, qui l'aura redit aux infirmières qui « l'auront répété aux malades.

« Or, on est mal venu de reprocher ce pain à une femme qu'on « entretient de force, contre toute équité... Cette fois, je suis décidée « à ne plus le manger votre pain. Je vous jure qu'on saura au dehors le reproche que vous avez eu l'aplomb de me faire faire par « de prétendues malades, derrière lesquelles vous vous retranchez « quand on ose se plaindre, car on ne l'ose pas souvent, sachant

« par expérience ce que vous griffonnez sur vos dossiers avec votre
« prétendu délire de la persécution.

« Dites-moi un peu, docteur, puisque vous êtes si bien rensei-
« gné ; si je ne suis pas française, alors, je ne suis donc pas la fille
« de Catherine Y., dont l'origine est encore moins claire que la
« mienne ; alors, mon acte de naissance serait donc un faux, et je
« serais donc réellement la fille de Mme S. B... (hollandaise) et du
« prince de Galles (anglais). Il n'y a pas à sortir de ces deux alter-
« natives. Vous n'aimez peut-être pas beaucoup les questions pré-
« cises ; malheureusement pour vous, je suis très positive et très
« logique. Vous m'avez questionnée plus d'une fois, afin de me
« faire dire ce que j'ignore ; allons, docteur, à votre tour. Qui suis-
« je ? Et de quel pays ? Que fais-je dans une maison française d'a-
« liés ? Puisque vous me reprochez de manger le pain des fran-
« çais, quand vous me le faites manger de force encore ! Du reste,
« vous n'êtes pas le seul qui discutiez ainsi de ma nationalité,
« d'ailleurs mystérieuse, puisque vous ne daignez même pas la
« préciser. Quand nous habitions rue..., le commissaire de police
« m'envoya jusqu'à quatre sommations d'avoir à faire une déclara-
« tion d'étrangère, sous peine d'amende, de prison et d'expulsion
« du territoire français ».

Partie de cette conviction bien établie de son illustre naissance, la malade donne à ses réclamations une allure agressive. Elle englobe dans ses sentiments de haine non seulement Mme S. B., mais encore le Préfet de police, les médecins. Elle invoque l'existence de partisans inconnus de tous. Des ordres supérieurs la délivreront, la force armée s'en mêlera. Les députés, les journalistes s'occupent d'elle, tous les consuls européens savent ce qui se passe et vont déférer l'affaire au Parquet. Les plus hautes personnalités de la société parisienne s'occupent d'elle. Il est arrivé et il arrivera des choses terribles. M. Carnot ayant été assassiné, la malade voit en cela « une justice du ciel ».

Tout lui est bon pour forcer des interprétations délirantes nouvelles. Une femme qui a été autrefois sa voisine étant entrée dans le service, Berthe Y... croit qu'elle est venue pour la surveiller ; la pauvre femme a beau être une alcoolique chronique, complètement démente, et tombée dans la stupeur, la malade voit en elle une nouvelle ennemie. D'ailleurs, elle accuse toutes les malades du service d'être placées à l'asile dans l'unique but de l'espionner ; elle les appelle « des soi-disant malades », ainsi que le relate la lettre mentionnée plus haut.

Les idées incessantes de persécution que présente Berthe Y... amènent des discussions continuelles avec ses compagnes. Il faut à

chaque instant la changer de quartier. Très arrogante, très hautaine, elle est la plaie du service.

Les troubles sensoriels, que nous avons relatés avant l'entrée de la malade dans le service, se manifestent de temps en temps sous forme d'illusions et d'hallucination de l'ouïe. Berthe Y... est très réticente sur ce point ; cependant on la voit quelquefois rester immobile dans un coin, paraissant répondre par des éclats de rire à quelque hallucination qu'elle n'avoue pas. Les illusions, et les interprétations délirantes qu'elles amènent, sont constantes. La malade se figure qu'on est venu la demander au parloir, et que la surveillante a répondu qu'elle était trop agitée pour qu'on puisse la visiter. Elle prétend que les infirmières vont, à chaque sortie, voir son ennemie Mme S.B... pour lui donner des renseignements sur sa conduite.

La profonde déséquilibration morale de Berthe Y... se manifeste par ses perversions sexuelles. Nous avons dit que, dès l'enfance, elle se faisait renvoyer de toutes les écoles pour ses actes obscènes envers ses compagnes. Dans le service, les mêmes faits se sont produits à différentes reprises. Berthe Y... recherche les autres malades et les embrasse sur la bouche. Elle trouve tout naturel les relations entre femmes, et ne comprend pas qu'une femme puisse aimer un homme. Si une jeune fille parle d'un jeune homme, la malade prétend que « c'est pour cacher son jeu ; qu'il ne faut pas se fier aux femmes qui ne parlent que des hommes. » Sa profonde vanité lui fait dire qu'on ne peut la voir sans l'aimer. « Je ne sais pas ce que je peux avoir pour attirer ainsi les femmes, mais je ne passe nulle part sans en laisser plusieurs amoureuses de moi. » Elle se figure que toutes les infirmières sont amoureuses de sa beauté, et leur fait des avances ; témoins ces vers adressés à une personne du service :

A SAPHO

Aimer ne suffit pas, il faut savoir le dire
Autrement qu'en œillade, autrement qu'en sourire ;
Vers notre amoureux cœur, tentez le premier pas,
Sinon vous risquerez de rester solitaire.
Imitez cet exemple et cessez de vous taire
Le succès, croyez-le, est d'avance acquis
On s'ennuie, allez donc, le terrain est conquis.

Berthe Y... présente encore un autre stigmate de dégénérescence mentale : elle accuse à chaque instant des préoccupations hypochondriaques. « Elle a des douleurs de reins et un poids vers l'anus ;

« elle a une angine, le muguet, ses amygdales sont enflées, sa langue est couverte de grosses cloques ; le matin au réveil, ses paupières sont enflées et pleines d'humeur. » Toutes les lettres de la malade accusent ces idées hypochondriaques.

L'internement de Berthe Y... ne modifie pas ses conceptions délirantes ; les idées de persécutions s'étendent au chef de service, au préfet de police, aux magistrats qu'elle accuse d'avoir fait un pacte avec son ennemie Mme S. B..., pour la garder enfermée toute sa vie. Elle assiège le médecin de lettres sans nombre, exigeant sa sortie, se plaignant de tout le personnel et se montrant menaçante, s'il ne fait pas droit à ses réclamations. Ces lettres sont écrites avec facilité et parfois même avec esprit.

En même temps que la malade, était entrée dans le service sa mère, Catherine M... débile, à laquelle elle avait fait partager ses idées délirantes. La mère, séparée de sa fille, guérit au bout de quelques mois et fut remise en liberté. Malheureusement, l'influence de Berthe Y... continua à se faire sentir sur sa mère, grâce à la complicité de certaines personnes ; des lettres furent échangées et Catherine M... retombée malade, entama une campagne acharnée contre l'internement de sa fille.

Des lettres furent envoyées à la presse, aux hommes politiques, et on vit s'étaler à la première page des journaux les articles à sensation. — Séquestration arbitraire — comment on se débarrasse des gêneurs — un abus révoltant, etc., articles qui soulevèrent dans l'opinion publique une certaine émotion. Plusieurs députés vinrent même à l'Asile visiter la malade, qui se montra devant eux ce qu'elle avait toujours été : vaniteuse, altière, vindicative, et leur raconta qu'elle était victime de la vengeance d'une femme, qui l'attirait chez elle au moyen de la suggestion. Malgré l'évidence des conventions délirantes de la malade, une interpellation allait se produire à la Chambre des députés, lorsque la chute d'un ministère mit fin à cette comédie.

Si le délire des persécutés-persécuteurs ne se transforme pas et si les malades restent toujours semblables à eux-mêmes, il faut cependant reconnaître qu'ils présentent souvent des périodes de rémission prolongée et d'exacerbation intense.

Quelquefois, les conceptions malades semblent diminuer. Le sujet, occupé par un travail assidu peut se dérober inconsciemment aux sollicitations extérieures qui alimentent son délire et abandonner ainsi en partie ses convictions erronées.

Mais ce calme apparent ne dure pas longtemps. Un nouvel

échec devient un nouveau levain de délire, et le malade, emporté par ses interprétations délirantes, incapable de s'arrêter, ne connaissant plus le repos, met au service de sa haine, son activité dévorante, et se multiplie pour écraser son ennemi. C'est alors que le persécuté-persécuteur devient un danger.

Nous avons dit plus haut que l'acharnement du malade contre sa victime n'est que l'expression d'une obsession de jour en jour plus tyrannique qui s'empare de son esprit déséquilibré.

Le persécuté-persécuteur lutte contre cette idée obsédante, qui le tourmente et dont il ne peut se débarrasser. Bientôt il s'avoue vaincu, et n'a plus qu'une pensée : retrouver la tranquillité en supprimant son ennemi.

Dès lors le meurtre est décidé et le malade se considérant comme un justicier prépare soigneusement sa vengeance.

Le persécuté-persécuteur n'est pas un meurtrier qui élabore son plan en cachette, et tue traîtreusement son ennemi.

Il se fait gloire de son projet, annonce à son entourage son dessein en répétant partout que l'heure de la justice a sonné.

L'aliéné provoque son ennemi, se promenant pendant des heures devant son domicile pour saisir le moment où il pourra lui demander raison des griefs qu'il lui reproche et le blesser avec son arme. L'attentat a lieu en plein jour dans la rue, dans un endroit public et lorsque le persécuté-persécuteur a remporté sa sinistre victoire, il se relève allégé et content.

N'attendez pas de lui un mouvement de repentir ; son incroyable vanité le pousse à se considérer comme l'instrument d'un dieu vengeur et lui enlève tout sentiment de pitié.

Traduit devant les autorités, le malade ne dissimule pas sa joie et ne cherche pas à excuser son acte meurtrier.

Ainsi que nous le verrons dans l'observation IV, le persécuté-persécuteur, en voyant sa victime à terre, goûte un sentiment de triomphe et retrouve le calme de l'esprit au moins pour un certain temps ; en attendant qu'une nouvelle cause devienne pour lui une nouvelle occasion de délire.

Si l'attentat a échoué l'aliéné regrette vivement de n'avoir pas réussi et promet de recommencer lors d'une occasion plus favorable. Il est inutile d'essayer de le ramener à des sentiments plus humains et de lui démontrer la fausseté de ses accusations

et l'horreur de son crime. La soif de vengeance qui l'obsède ne lui laisse dans l'esprit aucune autre considération.

Nous rapportons à ce sujet deux observations : l'une concerne une malade qui après avoir poursuivi son ennemi pendant 3 années avec une opiniâtreté extraordinaire, finit par le tuer sous prétexte qu'elle se croyait diffamée par lui. Elle considéra son crime comme un acte légitime et ne manifesta jamais le moindre regret pour le malheur qu'elle avait amené, racontant la scène du crime avec une inconscience totale comme s'il se fut agi d'un fait divers dans lequel elle n'aurait joué aucun rôle.

L'autre observation se rapporte à une persécutée-persécutrice qui après mille extravagances, tira plusieurs coups de revolver sur une dame qu'elle accusait de lui avoir ravi sa fille. Elle regretta de n'avoir pu tuer son ennemie et conserva toujours les mêmes idées de vengeance.

OBSERVATION IV (personnelle).

Dégénérescence mentale héréditaire. — Idées mystiques avec hallucinations passagères. — Idées de persécution revêtant un caractère obsédant, entretenues par des illusions et des interprétations délirantes multiples. — Poursuite incessante pendant cinq années contre son ennemi imaginaire. — Assassinat. — Inconscience absolue de l'acte considéré comme légitime. — Emotivité extrême. — Tendance extensive du délire.

X... est âgé de 49 ans.

Sa mère, morte à 73 ans, s'était fait remarquer de tout temps par l'irrégularité de sa conduite et sa bizarrerie. Extravagante, détraquée, elle était zoophyle et nourrissait 20 chats dans son appartement, préférant de beaucoup ses animaux à sa fille qui devait coucher dans « la chambre aux chats ».

La malade, fille naturelle, prétend avoir eu pour père un riche banquier anglais qui dissipa sa fortune en prodigalités.

Elle eut d'un autre père, un frère mort en bas âge et une sœur qui suivit le mauvais exemple de la mère.

X. eut une enfance malade et de fréquentes convulsions. A sept

ans, elle contracta une fièvre typhoïde à la suite de laquelle sa mémoire resta très longtemps affaiblie et son intelligence arriérée ; « j'étais comme idiot, dit-elle, je riais sans savoir pourquoi ». Placée dans différentes pensions, la malade fut renvoyée à maintes reprises parce que ses maîtresses ne pouvaient rien lui apprendre. Ce fut à l'âge de 13 ans, au moins des époques qu'elle commença à se développer physiquement et intellectuellement.

Dès son jeune âge, X., se fit remarquer par une émotivité extraordinaire, les visites que sa mère lui faisait à la pension, se terminaient toujours par des crises de nerfs avec perte de connaissance, la moindre émotion la rendait malade. Tout enfant, X., était d'une piété remarquable, bien qu'élevée par une grand'mère protestante, elle embrassa avec ferveur la religion catholique, passant une grande partie de ses nuits en prière au pied de son lit.

A 14 ans, la malade entra dans le commerce où elle parvint à se faire une situation convenable. Elle travailla une quinzaine d'années dans les modes, menant une existence bizarre partagée entre l'église et le magasin. Tous les matins à 6 heures par n'importe quel temps elle se rendait à Notre-Dame-des-Victoires, attendant l'ouverture des portes. Elle passait deux heures en prière, agenouillée par terre, n'entendant rien, ne voyant rien, en communication intime avec Dieu. La religion était sa suprême consolation et son suprême espoir. Lorsqu'elle était malade, elle se trainait à Notre-Dame-des-Victoires et, après quelques instants de prière, se relevait guérie.

X., passait tous ses dimanches à l'église, ne prenant aucune nourriture. L'élévation de l'hostie pendant la messe lui produisait une telle impression qu'elle perdait connaissance. Le plein chant la plongeait dans l'extase et elle ressentait un sentiment de félicité profonde que ne lui procuraient pas d'autres musiques.

A 28 ans, pendant un voyage en Bretagne où la malade passait chaque année quelques mois, Dieu lui apparut, dit-elle, au moment de la communion. La vision fut instantanée et elle entendit une voix lui dire : « ne pars pas pour Paris ». La malade courut raconter son apparition au curé qui lui conseilla de partir, mais elle raconte que par une coïncidence extraordinaire, elle trouvait en rentrant à son domicile une lettre d'une amie lui dénonçant que sa mère voulait la tuer à son retour. Elle vit dans cet avertissement une marque de l'intérêt que Dieu lui portait.

Ces pratiques religieuses étonnaient fort ses compagnes de magasin qui la voyaient avec stupéfaction rester six semaines sans parler pendant toute la durée du carême. X. vivait à l'écart ne fréquentant personne, partageant son temps entre le travail et la prière. Des renseignements qui nous ont été fournis, il résulte que toutes les

personnes en rapport avec elle, la considéraient comme une femme bizarre et l'appelaient couramment « la détraquée ».

En 1880, à l'âge de 33 ans, la malade fut atteinte d'une maladie nerveuse qui la força à interrompre ses occupations. Elle souffrait d'un tremblement généralisé et d'une insomnie complète.

Ce fut à cette époque que la malade fit la connaissance d'un prêtre qui devint son confesseur et son confident le plus intime.

En 1883, X. eut des différends avec une religieuse, présidente d'une œuvre de solidarité dont elle faisait partie depuis 20 ans, prétendant que celle-ci voulait lui garder son argent et ne pas lui servir la rente à laquelle elle avait droit. Dès cette époque la malade manifesta contre la sœur une animosité qui ne fit que grandir, voyant l'œuvre de son ennemie dans tous les malheurs qui lui arrivaient.

C'est ainsi que X. étant entrée dans une maison de santé, prétendit que la sœur l'avait calomniée auprès du médecin et l'avait fait renvoyer avant complète guérison. Préoccupée entièrement par sa vengeance, la malade poursuivait la sœur de sa haine, recherchant toutes les occasions de lui être désagréable et essayant même de ternir sa réputation.

La passion qu'elle déployait dans son animosité contre la sœur était telle, que son confesseur lui fit, à maintes reprises, des reproches sur sa conduite.

Il essaya de la ramener à des sentiments plus raisonnables, mais tous ses efforts furent vains. Bien plus, la malade vit dans le prêtre un nouvel ennemi, et l'englobant dans ses idées délirantes, s'acharna contre lui. Elle le suivait comme son ombre, lui reprochant sans cesse des griefs imaginaires, répétant partout que le prêtre payait des pauvres pour l'espionner, mettait même devant sa porte des hommes chargés de la surveiller. Or, d'après les renseignements authentiques que nous avons pu nous procurer, la malade était le jouet d'illusions sans nombre, la persécution dont elle se plaignait n'existait que dans son esprit.

Nous ne pouvons relater ici tous les détails de la poursuite incessante dont le prêtre fut l'objet pendant plus de trois années. X. épiait ses moindres faits et gestes, remarquant les maisons où il se rendait, les personnes qu'il fréquentait, se trouvant partout sur son passage pour le menacer.

Elle ne voulut jamais quitter le quartier habité par sa victime afin de mieux surveiller les allées et venues du prêtre. Obligée de déménager souvent à cause de la bizarrerie de son caractère et des querelles fréquentes qu'elle suscitait à ses voisins, elle avait grand

soin de ne pas s'éloigner, ne reculant devant aucune dépense pour mieux poursuivre sa vengeance.

C'est ainsi qu'un jour elle loua un appartement hors de proportion avec ses moyens d'existence, la malade l'exigea à tout prix, et raconta ensuite à la concierge qu'elle tenait absolument à ce logement, afin de surveiller de ses fenêtres une gare où son ennemi imaginaire venait souvent prendre le train.

Tous les actes de la vie de X. étaient une preuve de sa profonde déséquilibration mentale. Egoïste, vaniteuse, malgré ses déclarations d'humilité et de charité, elle était l'objet de l'antipathie de tous ses voisins. Quelques exemples ne seront pas inutiles pour montrer jusqu'à quel point pouvait aller son caractère vindicatif et intolérant : un locataire, habitant au-dessus d'elle, faisait à son avis beaucoup de bruit avec ses souliers, elle alla lui intimer l'ordre de prendre des pantoufles afin de ne plus être importunée par le bruit de ses pas ; une autre fois, agacée par les aboiements d'un chien, elle voulut faire conduire l'animal à la fourrière.

Ces faits bien qu'insignifiants en eux-mêmes, décèlent mieux que tous commentaires, l'état d'esprit de la malade.

Pendant l'année 1893, X. se croyant de plus en plus persécutée, fut le jouet d'interprétations délirantes de toute nature. Elle prétendit que le prêtre faisait courir de mauvais bruits sur son compte et détachait d'elle ses meilleures amies, qui passaient maintenant près d'elle sans la saluer. Il lui semblait que tout le monde lui tournait le dos, qu'on faisait des signes sur son passage. Voyait-elle deux personnes parler dans la rue en la regardant, elle s'imaginait aussitôt être l'objet de la conversation.

La malade de plus en plus surexcitée contre le prêtre auquel elle attribuait tous ces faits, s'attacha à ses pas pour épier ses moindres actions, se déguisant même et couvrant sa figure d'épaisses voilettes afin de ne pas être reconnue. Elle allait trouver son ennemi imaginaire dans la chapelle où il avait coutume de dire sa messe, sollicitant de lui des entrevues que le prêtre accordait le plus souvent dans l'intention de la ramener à des conceptions moins erronées.

Le délire de la malade augmentait avec le temps, son exaltation pathologique devint telle qu'au commencement de l'année 1895, X... acheta un revolver sous le prétexte que le prêtre mettait un homme en faction devant sa porte et qu'elle avait peur pour sa vie. Elle racontait à qui voulait l'entendre ses persécutions imaginaires, associant dans la même haine le prêtre et la religieuse. « Je suis affreusement calomniée, disait-elle, mes ennemis répandent le bruit que je suis une fille naturelle, ils disent même que j'ai des rela-

tions avec un jeune homme, je me vengerais. » Son excitation était si grande que les personnes en rapport avec la malade prévoyait un scandale et furent peu surprises du malheur qui devait arriver.

Le 11 mai 1895, la malade alla le matin trouver une de ses amies et lui dit : « c'est aujourd'hui que je tuerai la sœur car je l'attendrai au passage. Je vais aller en prison mais cela m'est égal. » Elle se rendit auparavant à la chapelle où son ennemi imaginaire avait l'habitude de dire sa messe et l'apostropha vivement. Craignant un scandale public, celui-ci lui promit de se rendre à son domicile pour l'écouter. X... raconte comme suit, la scène qui se passa chez elle.

« Je voulais que ce prêtre me réhabilite devant ses pénitentes, qu'il rétracte, par écrit, tout ce qu'il avait dit. Il refusa. Je pris mon revolver, sans me laisser le temps de parler, il se précipita sur moi pour me l'arracher, alors je tirai sur lui quatre coups comme j'en aurais tiré quinze s'ils s'étaient trouvés dedans, je ne me connaissais plus. »

Lorsque la malade vit son ennemi à terre, un calme effrayant se fit en elle d'après sa propre expression, elle changea ses vêtements inondés de sang et alla raconter le crime à son confesseur. Son sang-froid était si extraordinaire que le prêtre refusait de croire à cet acte monstrueux et la meurtrière dut insister auprès de lui pour le convaincre.

Elle racontait la scène avec un calme parfait, sans manifester le moindre repentir, pas le moindre mot de regret pour cet homme qu'elle venait de frapper mortellement. Confrontée avec le cadavre elle resta muette et impassible, conduite d'autant plus invraisemblable que la malade comme nous le verrons plus loin est douée d'une émotivité extraordinaire.

Dans les différents interrogatoires que lui fit subir le juge d'instruction, X. conserva le même calme et la même indifférence répétant toujours la même phrase. « Il me faisait du tort, il disait que j'étais une fille naturelle, je me suis vengée. »

Après un examen médico-légal de MM. Vibert, Motet et Dubuisson, la malade reconnue aliénée et déclarée irresponsable, fut le 27 juin, internée à l'asile Sainte-Anne.

Pendant les premiers mois passés à l'asile, la malade est calme et tranquille, elle raconte son crime comme un fait divers auquel elle n'aurait pas participé, sans aucun remords, en véritable inconsciente, se plaignant amèrement d'avoir été regardée comme une folle. « Est-il possible que l'on puisse envoyer, par des moyens non permis, en maison d'aliénés une personne possédant sa pleine raison. » Elle demande pourquoi on ne l'a pas fait passer en cour d'assises où son acquittement était certain, on aurait vu combien

elle a souffert, on aurait excusé sa conduite. Elle avoue cependant avoir prémédité son crime, car dans une lettre écrite à un parent elle dit. « Tu sais qu'à ton dernier voyage je te l'avais dit et que tu en as ri, ce qui m'avait affligée, je l'avais dit aussi à M. D. qui en avait été effrayé connaissant mon énergie, Mme L. à qui j'avais confié mes projets le croyait bien aussi. »

X. possède toute sa lucidité et toute sa mémoire racontant son histoire avec mille détails précis et n'ayant rien oublié des moindres faits de sa vie. Elle voit dans son internement une vengeance du clergé et croit avoir été imposée au médecin en chef, persuadée que des considérations politiques seules empêchent sa sortie.

La malade ne recule pas devant la calomnie et prétend avoir été en butte aux obsessions amoureuses de la plupart de ses confesseurs, interprétant des paroles absolument naturelles comme des déclarations, elle va jusqu'à prétendre avoir été en butte aux propositions de son père pendant sa jeunesse.

Un des caractères particuliers de son état mental est une émotivité excessive, la moindre surprise la fait pleurer et trembler. Le procureur de la République étant venu la visiter au mois d'août, X. ne put lui parler tant son émotion était grande, elle se mit à trembler et à sangloter.

La malade n'a pas d'hallucinations, mais est le jouet d'interprétations délirantes constantes, c'est ainsi qu'elle se figure qu'on intercepte ses lettres et qu'on empêche la visite de ses amies.

En septembre, X. qui avait été jusque là calme et obligeante, se montre susceptible, irritable et suscite des querelles dans le service. Ses fausses conceptions se font jour de plus en plus, elle se figure que sa famille la retient internée et, imaginant tout un système de persécution refuse de répondre aux lettres de ses parents.

Englobant le juge d'instruction parmi ses persécuteurs, elle se répand en amères récriminations contre lui, l'accusant de tous les méfaits possibles; il a confisqué les lettres qui témoignent en sa faveur, n'a écouté que les calomnies; il n'a eu qu'une pensée, la faire passer pour folle afin de cacher l'hypocrisie et le mensonge des prêtres, tout n'était que mensonge sur son dossier.

Et faisant de son cas particulier un cas général, la malade demande pourquoi le gouvernement laisse sur son siège un juge capable de toutes les infamies. Elle vante à chaque instant sa douceur, son honnêteté, sa franchise, « ce qui a fait mon malheur en tout » et pour tout, nous dit-elle, c'est d'avoir été trop bonne, » les mots d'humanité, de bonté, reviennent à chaque instant sur ses lèvres, elle dit, le plus sincèrement du monde : « je ne donnerais pas une

pichenette à quelqu'un, » elle qui a eu les mains souillées de sang. Cette inconscience absolue est un des caractères les plus remarquables de son état d'esprit.

En novembre, la malade profite de la présence d'un ouvrier dans le service, pour faire mettre à la poste, en cachette, des lettres adressées au Président de la République, aux journaux, et, ne pouvant payer le service qu'il lui rend, fait son testament en sa faveur. Puis subitement et sans cause, X. se figure que le docteur est devenu dur à son égard, qu'il a changé du tout au tout et ne lui cause plus avec la bienveillance d'autrefois.

Il est impossible de lui faire comprendre que ce changement n'existe que dans son imagination. Elle se désole et manifeste à plusieurs reprises l'intention de se suicider ou de s'évader.

En décembre, la malade juge toujours son acte avec une désinvolture extraordinaire, elle ne donne aucune importance à l'homicide commis et répète qu'on l'a enfermée à Sainte-Anne afin de ne pas dévoiler les horreurs des prêtres, qu'on a commis à son égard une monstrueuse iniquité.

Une lettre écrite le 7 décembre à l'un des médecins chargés de son examen médico-légal montre bien la manière inexacte dont elle interprète les faits : « Sur mon dossier, il n'y a que de mauvais « témoignages, tout n'est que mensonge ; vous avez eu le témoignage « de Mme L... chez qui j'ai travaillé 16 ans, comment se fait-il que « cette lettre ne soit pas attachée à mon dossier. Si le ministère de « l'intérieur connaissait tout cela, il ne m'aurait pas laissé mettre « à Sainte-Anne, j'aurais eu un jugement et un acquittement, « n'étant pas coupable de la mort du prêtre, qui est cause de ma lé- « gitime colère en ayant perdu ma réputation... Voilà cinq mois que « je suis à Sainte-Anne, mon calme a étonné tout le monde ; on le « dit et on me félicite, les malades me disent : vous êtes douce à « l'excès... »

Un mot de la malade montre admirablement son caractère emporté et de réaction, elle raconte que, pendant son examen médico-légal, l'un des docteurs se pencha sur son confrère pour lui parler à voix basse : « il a dû lui dire que j'étais folle, nous dit-elle, si je l'avais entendu, vraiment, je lui aurais donné un soufflet. »

X. passe son temps à écrire au procureur, au Président de la République, toutes ses lettres sont semblables, expliquant son innocence, la méchanceté et l'hypocrisie du juge et du médecin. Elle se considère comme une grande victime et manifeste l'intention de se suicider. « La vie que je mène, écrit-elle, n'est plus endurable pour « moi, le docteur craignant que la justice me fasse sortir et me « retenant pour être agréable au clergé, a mis sur mon dossier que

« j'avais la manie de la persécution. C'est là une grande calomnie ;
« il a parlé contre sa pensée et n'a pas craint de mentir... Si j'avais
« été coupable, on m'aurait donné un jugement, mais ne l'étant pas,
« on me l'a refusé, c'est pourquoi on a osé me faire un dossier de
« mensonges, sachant qu'il n'y aurait pas de jugement pour
« démentir les mensonges du juge. Pour cacher les horreurs du
« faux clergé, on a préféré commettre l'infamie de me mettre dans
« une maison d'aliénés..., cependant tout le monde s'accorde à
« dire, ici comme partout, que j'ai un caractère charmant. »

Cette lettre intéressante à tous les points de vue montre comment la malade interprète faussement les faits qui ont précédé son entrée à l'asile. Elle parle de son crime comme d'un fait divers sans importance et ne peut croire à la légitimité de son internement, s'imaginant avoir rendu service à la société en tuant « un prêtre sans honneur ». Aussi met-elle tout en œuvre pour sortir, X. essaie de corrompre à prix d'argent les visiteurs et les malades et combine un plan d'évasion. Voulant attirer l'attention, elle proclame partout qu'elle se tuera le 13 janvier et fait le récit de tentatives de suicide imaginaires.

A l'entendre, la France entière s'agite en sa faveur, le bruit s'est répandu qu'elle n'est pas folle, aussi la retient-on par peur du scandale.

Par moment, la malade s'excite violemment et proteste énergiquement contre son internement, elle montre le poing d'un air de menace, en s'écriant : « cette fois c'est fini, c'est bien fini, » et refuse de manger pour se laisser mourir de faim. Sa colère se passe au bout de quelques heures, mais elle nourrit secrètement des projets de vengeance. Son caractère hautain et intolérant se manifeste en toutes circonstances, X. méprise les malades qu'elle considère comme folles, ne veut rien supporter, se plaignant constamment de mille petites tracasseries dont elle grossit démesurément l'importance, et pendant que sa manière inexacte de juger les choses en fait une personne insupportable pour tout le monde, elle ne cesse de répéter qu'elle est un modèle de douceur, de justice et de charité.

OBSERVATION V (personnelle)

Dégénérescence mentale héréditaire. — Actes extravagants prouvant la déséquilibration de la malade. — Exagération pathologique de la personnalité. — Idées de persécution revêtant un caractère obsédant, entretenues par des illusions et des interprétations délirantes sans nombre. — Quelques rares hallucinations. — Poursuites incessantes envers une dame que la malade accuse de lui enlever l'affection de sa fille. — Tentative de meurtre. — Tendances extensives du délire qui s'étend aux médecins. — Conservation des mêmes sentiments de vengeance contre son ennemie imaginaire.

Marie Z. est âgée de 57 ans.

Son père mort très âgé était un homme emporté, violent, instable dans ses occupations, incapable de faire ses affaires et exagéré en toutes choses. Il était si passionné dans ses convictions que la moindre contradiction le faisait entrer dans une colère épouvantable.

La mère morte à 83 ans eut pendant sa jeunesse de nombreuses crises d'hystéries.

La malade eut trois frères nerveux, emportés, se faisant remarquer par leur prodigalité exagérée et deux sœurs l'une morte en bas âge et l'autre, artiste, coquette et vaniteuse.

Marie Z. contracta la scarlatine à l'âge de 10 ans et fut réglée à 13 ans. Dès son enfance, la malade se fit remarquer par son émotivité excessive et un profond égoïsme; elle était jalouse de l'affection que sa mère prodiguait à ses autres enfants. Elle fut mise en pension et reçut une bonne instruction qui lui permit de passer à 18 ans le brevet élémentaire et à 25 ans le brevet supérieur.

Son adolescence paraît avoir été assez romanesque. A 17 ans, elle conçut une violente passion pour un jeune étudiant ami de sa famille, et, incapable de rester sage, devint sa maîtresse. Abandonné par son ami, elle en éprouva un tel chagrin qu'elle tomba malade. Elle fut soignée par différents médecins et entre autres par le père de son ami, avec qui elle prétend avoir eu des relations.

Quoiqu'il en soit de ces assertions, Marie Z. devint enceinte et accoucha en 1861, d'un enfant qu'elle reconnut. A vingt-cinq ans elle retrouva son ancien ami, auquel elle confia le secret de sa gros-

sosse, renoua sur l'heure les relations avec lui et resta, dit-elle, pendant un certain temps sa maîtresse.

En 1868, la malade quitta la France et se plaça comme institutrice dans une grande famille de l'aristocratie anglaise où elle resta un grand nombre d'années.

L'existence de la malade à son retour de l'Angleterre fut assez mouvementée pour que nous entrions dans quelques détails qui ne seront pas sans intérêt pour déceler son état mental.

Marie Z... s'était fait remarquer en toutes circonstances par un amour exagéré pour sa fille; elle lui prodiguait des marques de tendresse jalouse, exigeant chaque jour une lettre d'elle, lui répondant régulièrement et son amour maternel était si excessif qu'il prit peu à peu un caractère maladif au point de la conduire plus tard aux actes les plus extravagants. Dans la crainte que l'esprit de sa fille ne subit une influence étrangère elle refusa à son enfant l'autorisation de faire sa première communion à l'âge de 15 ans. Elle ne lui permit aucune société, lui faisant des reproches lorsque celle-ci manifestait le moindre sentiment d'attachement ou de reconnaissance à quelques amies. Plus tard elle s'opposa formellement à son mariage déclarant bien haut qu'elle ne se séparait jamais de son enfant et elle nous a même avoué, dans un de nos entretiens, avoir proféré des menaces de mort contre un des fiancés de celle-ci.

Elle se plaignait constamment de ne pas être assez aimée et de ne pas trouver dans son enfant l'ardente affection qu'une mère avait le droit d'y rencontrer.

Vers 1880, tombée malade à la suite d'accidents provoqués par une tumeur fibreuse utérine la malade renonça à sa profession d'institutrice et alla vivre à la campagne auprès de sa mère. La vie de famille ne dura pas longtemps. Marie Z... suscitait à chaque instant des scènes douloureuses, prétendant être moins aimée que ses frères et sœurs; la situation devint telle que sa mère dut se séparer d'elle.

En 1885, Marie Z... et sa fille firent connaissance à Lyon d'un jeune secrétaire d'ambassade, ce dernier convenait fort à la demoiselle mais la malade ne voulut jamais consentir au mariage.

La chose tourna à la comédie, Marie Z... conçut une passion violente pour le fiancé de sa fille, et malgré ses quarante-sept ans se laissa entraîner à tous les débordements. Sa passion fut délirante et lorsque le jeune homme s'éloigna, la malade ne pensa plus qu'à mourir.

Cette bizarrerie de conduite n'est pas la seule qui prouve la profonde déséquilibration de la malade.

A l'âge de 50 ans elle tomba de nouveau follement amoureuse d'un ouvrier dont l'éducation n'était nullement en rapport avec la sienne, et recommença ses extravagances.

Elle poussait le cynisme jusqu'à envoyer chercher son amant par sa fille qu'elle obligeait à lui tirer les cartes et à rendre des oracles suivant ses désirs.

La malheureuse était sans cesse abreuvée d'insultes s'entendant reprocher chaque jour sa naissance illégitime et son pain. De guerre lasse elle quitta la malade et vint à Paris dans le but d'y trouver une occupation.

Entrée comme institutrice dans une maison d'éducation, Mlle Z... fit connaissance d'une dame A..., avec laquelle elle se lia intimement. Cette amitié réveilla chez la malade des sentiments de jalousie. Elle vit dans l'amie de sa fille une mortelle ennemie et lui voua dès lors une haine qui ne fit que grandir avec le temps.

Marie Z... étant venue rejoindre sa fille, A... leur offrit l'hospitalité.

Une telle conduite aurait dû susciter à la malade quelques sentiments de reconnaissance ; il n'en fut rien. Elle manifesta aussitôt contre la maîtresse de la maison une hostilité marquée, croyant voir en celle-ci une rivale.

Elle prétendit bientôt que A... s'attachait sa fille par des moyens inavouables.

Il en résulta entre la mère et la fille des scènes épouvantables : un jour même la malade voulut exiger leur départ immédiat ; devant le refus de sa fille elle fut prise d'un véritable accès de fureur maniaque avec cris, chants et vociférations.

A la suite de cette scène, les deux femmes se séparèrent et Marie Z. alla s'installer seule à Fontainebleau.

Sa fille étant venue passer quelques jours auprès d'elle, la malade de plus en plus exaltée se sauva une nuit de sa chambre en criant « ma mère est morte, son esprit est passé en moi », et on la retrouva dans le jardin pieds nus, en chemise, au milieu d'un groupe d'hommes attirés par le bruit.

A partir de cette époque, Marie Z. ne vit que croître sa jalousie morbide pour sa fille. Elle écrivait des lettres d'injures à A., l'accusant d'hypnotiser son enfant pour en abuser, venant à Paris faire des scènes à cette dame et causant un tel scandale dans la rue, que Mlle Z. dut abandonner la maison d'éducation et quitter Paris.

Ce départ ne fit qu'augmenter chez la malade des idées délirantes, elle prétendit que sa fille était séquestrée et déposa une plainte à la Préfecture de la Seine. Ces faits attirèrent l'attention de la police, qui après une enquête, ordonna l'examen médico-légal de la plaignante. Le docteur Garnier conclut à l'irresponsabilité.

Lorsque Mlle Z. rentra à Paris, elle fut en but à une persécution acharnée de la part de sa mère. Celle-ci la suivait dans la rue et venait la nuit faire du scandale devant sa porte. La malade semble avoir eu à cette époque des hallucinations, car elle suppliait les voisins de venir à son aide, disant que sa fille était enfermée par A. et qu'elle entendait ses appels désespérés.

Un jour Mlle Z... fut réveillée par des pierres jetées violemment contre ses persiennes ; elle ouvrit sa fenêtre et aperçut sa mère dans un état d'agitation extrême disant des mots incohérents et faisant de grands gestes avec les bras.

Il serait trop long de retracer dans tous ces détails la persécution incessante dont la pauvre fille était l'objet.

Mlle Z... étant entrée en 1892 à l'hôpital pour une opération, sa mère vint la réclamer dans le service.

Plus tard elle stationnait pendant des heures devant la porte des maison où se rendait sa fille, arrêtant les personnes qui entraient et sortaient, manifestant contre tous ceux qui témoignaient de l'estime ou de l'affection à son enfant d'une haine épouvantable.

Un jour elle lui donna rendez-vous dans une église et voulut l'emmener de force chez une somnambule pour détruire l'influence hypnotique de son amie A... Elle fit tant de bruit que le suisse dut la prier de sortir.

La malade s'occupait en effet depuis longtemps de spiritisme, d'occultisme. Son cerveau maladif avait accepté avec empressement toutes ces conceptions étranges, d'autant plus qu'une intrigante abusait de sa crédulité pour l'entretenir dans ses convictions délirantes et en tirer profit.

Ces faits n'étaient pas les seuls qui prouvaient la déséquilibre complète de la malade. Elle perdit en janvier 1892 un chien qu'elle aimait follement et dont la mort fut la cause de nouvelles extravagances. Elle mit le cadavre de la bête sur un lit, l'entourant de fleurs et de lumières, manifestant une douleur aussi vive qu'à la mort d'un enfant chéri. Elle l'enterra dans un jardin avec une croix sur sa tombe.

Marie Z. racontait à qui voulait l'entendre ses malheurs imaginaires, elle allait pleurer chez ses amies, et dans son excitation rêpétait à chaque instant que tout ceci aurait une fin, que Mlle A. ne lui prendrait pas éternellement sa fille et qu'elle la tuerait un jour ou l'autre. Se venger de cette femme semblait le but de sa vie.

Le commissariat de police du quartier, informé de ces faits, allait faire interner la malade, lorsque le 1^{er} mai 1893 celle-ci tirait en pleine rue sur son ennemie A., plusieurs coups de revolver.

Arrêtée aussitôt, Marie Z. manifesta son regret de n'avoir pas tue

cette femme qui mettait un obstacle à ses affections maternelles. Elle se fit gloire d'avoir frappé celle qu'elle poursuivait depuis trois années avec une ténacité impitoyable.

L'examen médico-légal auquel elle fut soumise, conclut à son irresponsabilité et après un rapport motivé du Dr Garnier, datant du 16 juin 1893, elle fut internée à l'asile Sainte-Anne.

A son entrée dans le service de l'admission, la malade conserve les mêmes idées délirantes ; elle accuse énergiquement « la femme albinos » de s'être attachée sa fille par des moyens inavouables et de l'avoir hypnotisée pour en arriver à ses fins.

Marie Z. est d'un caractère fier, hautain, ayant la plus haute idée de son importance et éprouvant un grand dédain pour les autres malades. Elle vit isolée, ne supportant aucune plaisanterie, son caractère vindicatif se fait jour par intervalle et amène des discussions fréquentes dans le service, pour des motifs futiles.

Elle écrit constamment des mémoires, adressés aux députés, aux journalistes, pour protester contre son internement et se plaindre de ses persécutions imaginaires.

Citons à titre documentaire, cette lettre adressée à un député :

« Sous ce titre suggestif « une Bastille à abattre », le journaliste « D., a écrit dernièrement un article plein de vérité. Cette « bastille » est l'asile des aliénés, où des morticoles remplissent en même temps la fonction de juges et celle de bourreaux. Mais qui donc aura le cœur, le courage et l'autorité nécessaires pour porter un coup mortel à cette Bastille moderne encore plus perfide que l'ancienne ? Je ne vois plus que vous à Paris, Monsieur.

« Le poète a charge d'âmes, » a dit notre grand Victor Hugo, le député a le pouvoir. C'est pourquoi je prends la liberté de vous écrire, en ma qualité de victime des morticoles, étant séquestrée par eux depuis quatorze mois. Ayez assez d'indulgence pour lire le récit de mon malheur.

« J'avais une fille que j'adorais ; elle m'aimait jusqu'à l'héroïsme. je n'avais qu'elle au monde. Une femme s'en est emparée (par l'hypnotisme, j'en avais des preuves), elle a ruiné son avenir que j'avais préparé par vingt-six ans de labeur ..

« Je me suis adressée à toutes les autorités : commissaire de police, préfet de police, procureur de la République, aux députés de mon pays, à l'hypocrite B. et au panamiste T., au ministre de l'Intérieur, je suis même allée à Fontainebleau dans l'espoir de toucher le cœur de Mme Carnot, en vain. Je n'ai jamais pu obtenir qu'on me mette une seule fois en présence de ma fille. Alors, avec intention, par une carte postale, j'ai averti cette femme que sa vie m'appartiendrait si elle persévérait à retenir ma fille avec

« elle Un an plus tard, ... (sortant de donner une leçon de français à une jeune femme), j'ai tiré sur mon ennemie A., trois coups de revolver. Par malheur je ne l'ai pas tuée ; mais tout mon espoir était dans mon jugement... »

Le délire n'est plus limité à son ancienne ennemie, Marie Z. voue une haine acharnée au docteur Garnier, qu'elle accuse de l'avoir fait passer pour folle et rend responsable de tous ses maux.

« Je suis détenue à Sainte-Anne écrit-elle, par le crime de Paul Garnier. Il voulait me faire sortir de Saint-Lazare sans passer en jugement : le voleur ne se fait assassin que lorsqu'il ne peut voler sans assassiner... n'oubliez pas de bien établir que Paul Garnier m'a fait offrir de sortir de Saint-Lazare sans jugement ; c'est parce que j'ai refusé qu'il m'a envoyée à Sainte-Anne ».

Ces fausses interprétations se font jour dans toutes ses paroles. Marie Z... croit que le chef du service ne la regarde pas comme malade ; étant restée deux mois à Saint-Lazare avant son transfert pour Sainte-Anne, elle en conclut qu'on l'a laissée là pour attendre les vacances du médecin. « Il n'aurait jamais voulu me reconnaître pour folle, déclare-t-elle, on a attendu son départ. A son retour le tour était joué. Le premier jour qu'il m'a vue, il a déclaré de suite que j'avais toute ma lucidité d'esprit ».

Ces paroles montrent bien comment la malade travestit la vérité en toutes choses.

Marie Z... conserve les mêmes idées délirantes sur la suggestion, croyant aux prophéties et « faisant les cartes » toute la journée.

Son incroyable vanité lui fait dire qu'elle guérit les malades par ses bons soins ; elle ne cesse de répéter combien elle est douce pour eux, alors qu'elle est unanimement détestée, pour son mauvais caractère et son orgueil.

Elle raconte son histoire, avec un luxe de détails incroyable, citant des noms, des adresses, dans le but de bien convaincre son auditeur, elle conserve toute sa mémoire et toute sa lucidité d'esprit, mais dénature volontiers les faits, s'ils ne plaident pas en sa faveur. C'est ainsi qu'elle ne parle jamais de ses amours passées et que la moindre allusion la fait entrer dans une violente colère.

Une fois internés dans un asile, ces aliénés n'ont plus l'occasion de manifester leur délire par les actes insensés auxquels ils se livrent quand ils sont en liberté. Aussi leur état mental, qui se juge bien plus par les actes que par les paroles, devient-il difficile à apprécier d'autant plus que les premières semaines passées à l'asile n'amènent en général aucun incident.

Le persécuté-persécuteur est assez intelligent pour comprendre que la violence et les injures indisposeraient le chef de service en sa faveur. Il cache soigneusement ses conceptions maladives, flatte le personnel, demande l'appui du médecin contre le désir de justice qui a amené son internement.

Cherchant par tous les moyens possibles à intéresser son entourage à sa cause, le malade se répand en récriminations contre ses prétendus ennemis, contre les magistrats qui ont commis une si monstrueuse iniquité. Il fait volontiers le récit de sa vie dénaturant les faits, vantant sans cesse sa bonté, son désintéressement, mettant toujours en avant les raisons qui l'ont poussé à agir.

Mais au bout de quelques semaines le fait de la séquestration opère souvent chez le persécuté-persécuteur une sorte de transformation du délire. Les accusations contre le médecin se substituent dans son esprit à ses anciens griefs contre ses ennemis. Reportant sur celui-ci toute sa haine il le poursuit de ses calomnies et de ses invectives « Le médecin est un vendu, un être vil, déshonorant sa profession ; il s'est fait complice d'une injustice sans exemple »

Le malade n'a plus qu'une pensée, obtenir sa liberté pour poursuivre judiciairement ceux qu'ils ont fait interner, avec le même acharnement qu'il mettait autrefois dans ses revendications. Il envoie à cet effet des lettres sans nombre au procureur, au ministre de la justice, au Président de la République pour réclamer impérieusement sa sortie. Il essaie de soudoyer le personnel pour faire parvenir aux journaux de retentissantes protestations et trouve souvent des défenseurs qui, complètement ignorants de ce genre d'affection mentale, crient de bonne foi à la séquestration arbitraire.

Lorsque le persécuté persécuteur voit que ces réclamations restent sans effet il met tout en œuvre pour tenter une évasion et doit être à ce point de vue l'objet d'une surveillance constante. D'autre fois, il simule une tentative de suicide ou jure d'une façon théâtrale de se laisser mourir de faim. Ces menaces sont vaines car l'aliéné trouve toujours de bonnes raisons pour se délier de son serment lorsqu'il voit qu'on n'attache pas d'importance à son dire.

Remuant, actif, il met au service de sa cause les facultés

souvent si développées de son esprit, importunant sans cesse le médecin de ses réclamations incessantes et invoquant à chaque instant la loi de 1838 pour réclamer sa liberté. Son incroyable vanité lui fait considérer sa séquestration comme un événement national. A l'entendre, l'opinion publique se préoccupe, ses amis s'agitent, une révolution se produira bientôt en sa faveur. Une de nos malades n'allait-elle pas jusqu'à attribuer à son internement l'assassinat du président Carnot. Il exige sa sortie non pas tant pour lui que pour le bien de l'humanité afin de confondre l'injustice et faire triompher le bon droit. L'aliéné se figure être retenu à l'asile pour des raisons politiques ne pouvant s'imaginer un seul instant qu'il a pu se tromper et commettre ainsi les actes plus criminels.

Son inconscience est en effet caractéristique ; Rien ne saurait donner une idée de la façon désintéressée dont le malade parle de son crime s'il a eu le malheur d'arriver aux pires extrémités. La chose n'a pour lui aucune importance et il ne lui viendra jamais à l'idée que ce meurtre est la principale cause de son internement.

Les idées de persécution du malade prennent sous l'influence du milieu une autre direction et se rapportent surtout au personnel, car le persécuté-persécuteur interprète tout à sa façon, s'obstine dans ses jugements faux et s' imagine voir partout des ennemis : on intercepte ses lettres, on empêche les visites de ses amis, on veut attenter à sa vie. Cet aliéné est la plaie des asiles car la discipline n'existe pas pour lui.

Son caractère orgueilleux et chicanier le rend insupportable pour les autres malades et suscite à chaque instant des querelles dans le service. Le persécuté-persécuteur n'a aucune indulgence pour ses compagnons d'infortune qu'il importune constamment et poursuit de son mépris, aussi est-il un unanimement détesté. Cette façon d'agir ne l'empêche pas de répéter qu'il prend la défense des malades et les arrache chaque jour à mille dangers imaginaires. Lui seul est doux, humain et compatissant, lui seul a du talent et même du génie lui seul, dans l'asile, n'est pas aliéné.

CHAPITRE III

Contagion du délire.

Une particularité intéressante à signaler chez les persécutés-persécuteurs est la contagion fréquente de leur délire.

Le délire à deux a été remarquablement étudié en 1877 par Lasègue et Falret, et plus récemment par Ball, Régis, Marandon de Montyel, Martinencq, etc...

Les conclusions de Lasègue et Fabret résument si bien les conditions dans lesquelles se manifeste la contagion que nous ne pouvons mieux faire que de les rapporter ici :

« Dans la folie à deux, l'un des deux individus est l'élément actif ; plus intelligent que l'autre, il crée le délire, et l'impose progressivement au second, qui constitue l'élément passif.

Celui-ci résiste d'abord, puis subit peu à peu la pression de son congénère, tout en réagissant à son tour sur lui, dans une certaine mesure, pour rectifier, amender et coordonner le délire, qui leur devient alors commun et qu'ils répètent à tout venant, dans les mêmes termes et d'une façon presque identique.

« Pour que ce travail intellectuel puisse s'accomplir parallèlement dans deux esprits différents, il faut que ces deux individus vivent, pendant longtemps, absolument d'une vie commune, dans le même milieu, partageant le même mode d'existence, les mêmes sentiments, les mêmes intérêts, les mêmes craintes, les mêmes espérances, et en dehors de toute autre influence extérieure.

« La troisième condition pour que la contagion du délire soit possible, c'est que ce délire ait un caractère de vraisemblance ; qu'il se maintienne dans les limites du possible ; qu'il se repose

sur des faits survenus dans le passé ou sur des craintes et des espérances conçues pour l'avenir. Cette condition de vraisemblance seule le rend communicable d'un individu à un autre et permet à la conviction de l'un s'implanter dans l'esprit de l'autre.

« Dans quelques cas rares, la pression morale exercée par un aliéné sur un autre individu plus faible que lui, peut s'étendre à une troisième personne, ou même dans une mesure plus faible, à quelques personnes de l'entourage. Mais il suffit alors presque toujours de soustraire l'aliéné actif à ce milieu qu'il a influencé à divers degrés, pour que l'entourage abandonne peu à peu les idées fausses qui lui avaient été communiquées ».

Si l'on se rapporte à ce que nous avons dit plus haut des persécutés-persécuteurs, on conviendra que les conditions sont ici essentiellement favorables à la contagion du délire.

Le persécuté-persécuteur est un aliéné raisonnant, à l'intelligence déviée, mais intacte, souvent doué d'une véritable facilité d'élocution.

Son argumentation est serrée, conforme aux lois de la logique.

Le point de départ des conceptions malades est le plus souvent un fait vrai ou tout au moins vraisemblable ; son délire n'a rien d'absurde, et ne dérive pas d'ordinaire de troubles psychosensuels.

Le malade formule constamment les mêmes plaintes et les mêmes accusations.

Quoi d'étonnant, d'après les conditions posées par Falret et Lasègue, à ce que le malade fasse partager facilement ses convictions erronées à l'individu moins intelligent que lui, qui, vivant dans son intimité, partage ses peines et ses espérances.

Nous avons eu l'occasion d'observer pendant notre internat à l'Asile Sainte-Anne un cas remarquable de délire communiqué.

Il s'agit de la mère de la malade Berthe Y..., dont nous rapportons longuement l'observation.

OBSERVATION VI (personnelle).

Débilité mentale avec hallucinations. Idées de persécution, illusions et interprétations délirantes. Délire communiqué par la fille persécutée-persécutrice.

Catherine M..., âgée de 54 ans, est la mère de la persécutée-persécutrice Berthe Y....

Peu intelligente, crédule et superstitieuse, elle est rentrée dans le service de l'admission à Sainte-Anne, le 4 avril 1894 ; en même temps que sa fille, pour avoir partagé les idées délirantes de celle-ci.

Mais indépendamment, elle délire pour son propre compte et a eu évidemment des illusions et des hallucinations de l'ouïe, de fausses interprétations, qui quoique se rattachant au délire commun, lui appartiennent en propre.

Elle fait remonter à la même époque que sa fille, les persécutions dont elles sont victimes. Toutes deux partageaient la même existence bizarre, changeant constamment de logement, se croyant partout en but à une persécution acharnée.

Lorsque Berthe Y. eut été renvoyée des différentes écoles de Paris, elle partagea l'opinion de sa fille sur le fameux dossier, et vit là une nouvelle preuve de la malveillance dont elle se croyait victime,

Ce fut en 1886, que Catherine M. eut pour la première fois des hallucinations. On l'appelle vieille coquine, procureuse ; la concierge lui dit des insultes. Et ce sont ces insultes qui ont continué depuis, toujours les mêmes.

On ne lui disait pas dans la maison mais dans la rue et quand elle était seule ; on la montrait du doigt, on disait : « Tiens, voilà la vieille p...qui s'en va, elle va chercher quelque maq... pour sa fille. »

La malade a accepté toutes les idées délirantes de sa fille au sujet de la malveillance de Mme S. B. à son égard. Elle les attribue cependant à une autre cause que celle-ci, et accuse Mme C. d'avoir été l'instigatrice des renvois successifs de sa fille, et des persécutions de Mme S. B., Catherine M., a joué un rôle très actif dans les revendications de sa fille, et a été de connivence avec elle dans l'envoi de la lettre de menaces qui a motivé leur internement. A son entrée, elle reproduit toutes ses conceptions délirantes.

Après un séjour de quelques mois, la malade commence à raisonner avec quelque justesse. « Qu'on ait interné ma fille je le comprends, puisqu'elle a fait des menaces contre Mme S. B..., mais moi je n'ai fait aucune menace, je ne dois pas être privée de ma liberté. » et elle réclame sa sortie.

Elle persiste du reste à croire que Mme S. B... a cherché à faire du mal à sa fille, mais commence à se résigner à vivre loin d'elle. « Qu'on me transfère à Villejuif par exemple, et elle à Vaucluse, nous ne nous verrons pas, mais, au moins, toutes deux, nous serons au bon air. »

Elle ne semble pas avoir d'hallucinations de l'ouïe depuis son entrée, mais quelques illusions ou fausses interprétation : par exemple elle croit avoir entendu l'interne la menacer de la cellule, si elle communiquait avec sa fille. La malade travaille dans le service, et s'occupe avec activité.

En juillet 1894, elle est plus calme et son état mental est très amélioré. Elle se rend compte qu'elle pu se tromper, qu'elle a épousé la querelle de sa fille contre Mme S. B... sans preuves, sans avoir rien entendu par elle-même.

Tout en répétant qu'elle n'a jamais vu sa fille se livrer à une mauvaise conduite, elle se rend à l'évidence quand on lui démontre que sa fille a fait des propositions à d'autres malades à l'asile. Elle reconnaît que Berthe est très exaltée et qu'elle a eu tort d'écrire ces lettres de menaces, qu'ici tout le monde cherche à lui être agréable. « A bien réfléchir, dit-elle, ce n'est pas Mme S. B... qui a pu envoyer cette lettre qu'on lui reproche. »

Le 21 juillet, Catherine M... tranquille est raisonnable, ne présentant plus d'idées déclirantes est rendue à la liberté. »

Elle vient voir pendant un certain temps sa fille assez régulièrement, puis bientôt paraît inquiète et cesse de venir. Elle envoie à sa place une amie que Berthe refuse de recevoir ne la connaissant pas, et paraissant craindre quelque piège. Bientôt elle écrit que si elle ne vient plus, c'est qu'elle sait bien qu'on l'internerait immédiatement.

Au bout d'un certain temps, sa fille a dû reprendre sur elle son influence au moyen de lettres envoyées grâce à la complicité d'une tierce personne, car le 23 octobre, Catherine M... envoie une lettre où elle tient les propos suivants :

« On reproche à ma fille la nourriture qu'elle mange, on lui dit qu'elle devrait travailler pour la payer, on excite les malades contre elle, on lui donne des bains de trois heures... La surveillante a dit de ne pas me laisser sortir de l'asile quand je viendrais au parloir. Berthe a manqué d'être tuée par une malade du service, des personnes l'ont affirmé devant de hauts personnages. »

Elle revient sur les mêmes faits dans une lettre qu'elle écrit à sa fille à la même époque, elle ajoute que la visiteuse qui vient à Sainte-Anne à sa place, est allée trouver plusieurs députés et journalistes.

A quelque temps de là Catherine M. .envoie à sa fille une lettre raisonnable en apparence, où elle lui recommande d'oublier Mme S. B...; mais cette lettre ne paraît écrite que sous l'influence de ses craintes d'être internée de nouveau. Elle doit être inquiète et avoir des idées de persécutions, car le jour même, elle s'assure par un avis officiel de la distribution de ses lettres. Berthe y paraît elle-même surprise de ces précautions extraordinaires. Enfin, en décembre 1894, elle écrit une longue lettre où elle se montre complètement délirante, elle s'y répand en insultes et en accusations les plus bizarres contre le personnel de l'asile. « Il est inutile dit-elle de jouer plus longtemps la comédie, et de chercher à nier les traitements que vous faites supporter à ma fillé; vous faites toutes sortes d'expériences sur elle, l'hypnotiser, vous la magnétisez à seule fin qu'elle meure, et il faut qu'elle meure car elle gêne le docteur... J'ai des nouvelles de Sainte-Anne sans écrire, je les ai de vive voix.

Vous dites que je ne viens pas voir ma fille parce que j'ai peur, mais cette peur est bien fondée, car lorsque je viendrais voir ma fille, c'est convenu avec le concierge vous me prendrez et me jetterez aux agitées... »

Catherine M... conserve donc les mêmes idées délirantes, et il est probable qu'elle n'en est pas à sa dernière entrée dans les asiles.

Cette lucidité qui caractérise les persécutés-persécuteurs, jointe à l'éloquence résultant de la conviction morbide, les place non seulement dans des conditions favorables pour faire partager leur délire à ceux qui les voient journellement, mais leur procure souvent des adeptes et des défenseurs dans la presse. Il n'est pas rare que des journalistes se constituent les chevaliers de ces déséquilibrés qui, trop heureux d'attirer l'attention sur eux, mettent tout en œuvre pour alimenter de leurs délations la campagne entreprise en leur faveur.

CHAPITRE IV

Classification

D'après les tendances malades et suivant les procédés qu'ils emploient, les persécutés-persécuteurs peuvent être distingués en différents groupes les uns, *persécuteurs-processifs*, ne réagissent pas en général par des moyens violents et se contentent de traduire leur ennemi imaginaire devant différentes juridictions ; les autres, *persécuteurs politiques*, choisissent comme victimes des personnages qu'ils rendent responsables des malheurs de leur pays et dont ils veulent débarrasser la société ; d'autres, *persécuteurs hypochondriaques*, poursuivent de leur haine, les médecins dont ils croient avoir à se plaindre ; d'autres *persécuteurs familiaux* revendiquent une paternité imaginaire avec d'injustes et persistantes réclamations. D'autres enfin, les *persécuteurs amoureux* se mettent à la poursuite d'une femme aimée avec une tenacité incroyable. Il existe même des *persécutions à idées de jalousie*, chez qui cette préoccupation obsédante domine le tableau morbide.

Cette classification est artificielle, car les aspects sous lesquels se présentent les persécutés-persécuteurs sont toujours les mêmes, mais comme elle répond à des cas assez tranchés et assez différents dans leur manifestation, nous croyons bon de l'adopter.

Persécuteurs processifs. — Ces malades ont été surtout étudiés par Krafft-Ebing qui décrit cette affection sous le nom de Querulanten Wahn. Le point de départ des idées délirantes est en général un procès perdu par le malade. L'injustice dont il se croit l'objet le pousse à adresser des plaintes sans nombre à la justice. Repoussé par les différentes juridictions, le persé-

cuté-persécuteur se figure que les juges n'ont pas compris ses réclamations ou qu'ils ont été achetés par son ennemi : il étudie le code dont il peut citer par cœur des passages entiers, et armé de ces connaissances juridiques se lance dans d'interminables procès où il dépense sans compter son temps et sa fortune.

Ces malades sont la plaie des tribunaux, leur vie se passe à encombrer les antichambres des avocats, à accumuler assignation sur assignation. Les nombreux échecs subis par eux ne font qu'alimenter leurs délires et stimuler leur activité dévoyée, ils ne reculent devant rien pour obtenir satisfaction et se pose en défenseurs du droit méconnu, on en a vu s'associer entre eux pour poursuivre avec plus d'acharnement leurs revendications.

Buchner a rapporté l'exemple de plusieurs malades de ce genre qui avaient fondé « une Société de victimes pour la protection de ceux qui ont subi les injustices des tribunaux, » et étaient allés jusqu'à notifier aux autorités la constitution de cette société. Ces persécutés-persécuteurs restent le plus souvent inoffensifs, mais ils peuvent quelquefois dans leur exaltation frapper ceux dont ils se croient les victimes, témoin le cas de Nehring, cité par Kasper, (*Viertel Jahrshr A. VIII*) qui tua un juge sur son siège pendant l'exercice de ses fonctions.

Nous rapportons ici une observation traduite de Krafft-Ebing qui peut être donnée comme un modèle du genre.

Le malade Tunst qui s'était fait remarquer toute sa vie par sa rébellion aux lois et les nombreux procès entamés contre ses voisins, a été soumis à l'examen de cet illustre aliéniste après avoir intenté en une seule fois, cinq procès criminels pour des motifs absolument insignifiants.

Tunst était un dégénéré héréditaire, persécuté-persécuteur et comme tel irresponsable de ses actes.

OBSERVATION VII. traduite de *Krafft-Ebing Allg. Zeitschrift für psychiatrie* 1878.

Le 13 décembre 1876, Michael Tunst âgé de 50 ans connu depuis plusieurs années comme un processif a intenté en une seule fois 5 procès criminels.

1^o Contre le domestiqué et les enfants de son voisin Meyer pour injures et menaces.

2^o Contre le domestiqué pour vol.

3^o Contre Meyer pour avoir retenu illégalement du maïs prêté.

4^o Contre les voisins pour calomnie.

5^o Contre un certain X... qui l'aurait parait-il accusé d'homicide. A la suite de ces plaintes, le juge se vit obligé de faire examiner l'état mental du plaignant et à cet effet Tunst a été placé en observation dans un asile.

D'après les renseignements obtenus, il résulte ce qui suit :

Tunst âgé de 51 ans, marié depuis 32 ans, a une mère détraquée et un frère débile. Pendant son enfance, il se montra capricieux et mal doué.

En 1846, à la suite de plusieurs condamnations pour infraction à la loi sur la chasse, le malade se mit à étudier les lois.

Insupportable, orgueilleux, s'attaquant à tous ses voisins, il était connu dans le pays comme un homme dangereux. Au printemps de l'année 1859, condamné pour port d'armes prohibé, T... accuse de partialité toute la commune et est condamné pour ce fait à 4 mois d'emprisonnement et aux dépens. A la suite du recours en appel, ses peines furent réduites à 3 semaines de prison. Dans son recours le malade accusait de bassesse deux conseillers municipaux et s'offrait à prouver leur haine contre lui. Il prétendait être maître de chasser sur son terrain et ne voulait pas être obligé à prendre un permis. En 1864 il porte plainte contre un conseiller municipal pour calomnies. Comme le tribunal de première instance l'avait débouté de sa plainte, il se sentit froissé et on eut beaucoup de peine à l'empêcher de se livrer à des voies de fait sur son ennemi. Dans la même année il avait intenté un procès contre son voisin Meyer pour tapage nocturne. De 1861 à 1864, T... a été condamné une fois pour injures envers les fonctionnaires, deux fois pour port d'arme prohibé et une fois pour contravention.

Le 26 mai 1872, la maison de son voisin ayant brûlé, Tunst cité comme témoin, se croit froissé dans son honneur et demande satisfaction.

En même temps, il porte plainte contre M. pour injures. Sa plainte est rejetée faute de preuves. Il recommence son procès et est débouté une seconde fois. Il interjette appel demandant à ce que M. soit condamné à des dommages-intérêts ; sa plainte est rejetée pour la troisième fois par la Cour.

En septembre 1873, le malade fait un recours en cassation, également rejeté. Le 30 juillet 1873, Meyer porte plainte contre T., qui lui avait volé 2 chaînes et le fait condamner.

Le 12 avril 1876, T. porte plainte contre Meyer : 1^o pour vol commis en 1861, quoiqu'il y ait prescription et comme preuve à l'appui, produit les procès-verbaux de 1864.

2^o Pour l'avoir traité d'incendiaire.

3^o Parce que M. coupa en 1874, un arbre fruitier à lui appartenant d'une valeur de 60 francs.

4^o Pour vol d'un morceau de bois.

5^o Pour parjures M. ayant fait un faux serment dans l'affaire des chaînes.

6^o Pour troubles dans la possession, Meyer ayant creusé un fossé dans un terrain ne lui appartenant pas.

7^o Pour menaces, Meyer ayant déchargé un pistolet non chargé.

Toutes ces plaintes ont été rejetées comme mal fondées.

Le 8 août 1876, Meyer intente un procès contre T., pour injures et le fait condamner par défaut à 14 jours de prison. Le malade interjette appel et cherche à prouver que réellement Meyer est un brigand pour l'avoir attaqué en pleine rue avec un pistolet et l'accuse d'inceste. "

Le 12 août, T. porte plainte contre Meyer, sous prétexte que ce dernier lui a volé du foin d'une valeur de 3 fr. L'affaire a été remise.

Le 19 octobre, le malade fait une demande au tribunal de première instance demandant la condamnation de Meyer, qui l'aurait menacé d'un pistolet. Dans cette demande il fait observer que le juge d'instruction ne comprend rien à son affaire parce qu'il n'a pas voulu l'écouter. On aurait inscrit dans le procès-verbal de fausses obligations et lui-même aurait signé sans y faire attention, ne pouvant croire à la malice du juge.

Le 11 novembre, Meyer accuse T. d'injures ; celui-ci invité à comparaître le 9 décembre, fait défaut prétendant que l'assignation est incompréhensible. Il demande à ce que la plainte soit portée devant un tribunal supérieur, la compétence des tribunaux militaires lui paraissant même la plus fondée, parce que Meyer a été soldat dans sa jeunesse.

T. entre à la clinique tout tranquillement dans l'espoir qu'on lui rendra justice et qu'il atteindra son but. Il est très expansif sur sa vie et ses antécédents. Il donne des détails à n'en plus finir sur des calomnies, des poursuites, etc.

Son frère qui l'avait amené à l'asile proteste contre l'internement du malade.

Le 14 avril 1877, quand le gardien lui apporte sa pipe, Tunst se fâche et devient agressif. Sa tête est horriblement congestionnée, sa figure rouge et ses yeux brillants. Il fait des grimaces, agite ses

mains, se roule par terre en poussant des cris : « Tuez-moi, au nom de Dieu, amen. Que les saints viennent à mon secours, je veux souffrir comme le Christ a souffert. »

Le malade refuse tout aliment et son état mental est profondément troublé.

Le 25 décembre, le lendemain, pris d'une congestion violente, Tunst se roule par terre, commence à pousser des cris sur un ton pathétique : « Je veux souffrir comme Jésus Notre-Seigneur, je veux mourir et voici mon corps. » Il présente de l'anesthésie généralisée, les pulsations sont à 120, sans élévation de la température.

Le 20 avril, le malade est plus tranquille et regarde tout autour de lui avec des yeux hébétés.

Le 27 avril, dans la matinée, son état pathologique a cessé. Tunst se souvient qu'il a perdu la tête, mais ne se rappelle que très sommairement ce qui s'est passé. Il se plaint de violentes douleurs à la région frontale et d'une lassitude générale. Le sommeil se rétablit. Moralement le malade est toujours le même, c'est-à-dire processif. Tunst est d'une taille moyenne, les os gros, le crâne rond, le front bombé et large. La tête n'offre l'empreinte d'aucun traumatisme. L'expression de sa figure est intrigante, les dents incisives supérieures sont mal conformées et séparées l'une de l'autre par une lacune. Le côté gauche de la figure présente de l'anesthésie.

Dans la société on considérait le malade comme un homme original, borné, égoïste. Il a hérité de sa mère une organisation cérébrale anormale. A 26 ans il entre en conflit avec la loi pour contravention à la loi sur la chasse, et au lieu de reconnaître son tort, s'aigrit et commence à étudier la loi. Muni d'une certaine connaissance du code, il devient intrigant et progressif. Relativement à l'état pathologique de sa personnalité il a une logique détournée et un égoïsme borné. Son entêtement rappelle celui d'un pauvre d'esprit. La caractéristique de son état mental est la marche progressive des idées délirantes, sa tare héréditaire, l'énormité originelle de sa personnalité, les conceptions fausses de son jugement. Tout cela prouve que Tunst est un malade et non un homme passionné et immoral. Son cerveau est anormal comme le prouve l'observation de son état pathologique à la clinique.

Tunst est incapable de gérer ses affaires, il a besoin d'un curateur pour administrer ses biens. Il doit être interné dans un asile pour la paix et l'ordre publics, pour débarrasser les tribunaux, et pour éviter des dangers éventuels à cause de son inimitié contre Meyer et les juges.

En conséquence de ces conclusions, le malade a été interné dans

un asile d'aliénés d'où il est sorti au bout de quelques mois, un peu amélioré, mais conservant toujours une grande tendance aux procès.

Persécuteurs politiques. — Les persécuteurs politiques, n'ont pas en général pour point de départ le ressentiment personnel d'une injustice subie, ils sont guidés dans leur revendication par l'idée de rendre service à la société en la débarrassant d'un personnage politique qu'ils estiment nuisible à leur patrie. Se croyant investis de cette haute destinée, ils sacrifient leur temps et même leur vie à la poursuite de cet idéal. Comme le fait remarquer Ballet, c'est surtout chez ces malades que l'orgueil naturel des persécutés-persécuteurs se montre dans toute son étendue. « S'exagérant outre mesure leur importance, se croyant appelés à jouer le rôle de réformateurs ou de vengeurs, ils se laissent entraîner par leur imagination déréglée à concevoir les plus vastes projets. »

Ils peuvent se borner à élaborer des plans singuliers de réorganisation sociale qu'ils exposent avec emphase dans des journaux, des brochures, ou à la tribune des réunions publiques. La vivacité de leur intelligence l'intégrité de leurs facultés syllogistiques peuvent quelque temps donner le change. Ils sont aisément pris pour de simples audacieux aux idées neuves et hardies. Mais il ne faut pas longtemps à un observateur attentif pour découvrir dans les déclamations prétentieuses dont ces malades sont prodigues les signes manifestes de déséquilibre intellectuelle.

Leurs conceptions sont superficielles, puériles, souvent manifestement absurdes. Leur émotivité d'ordinaire très-accusé s'exalte à la pensée des obstacles qu'ils rencontrent à chaque pas dans les tentatives de réalisation de leurs projets chimériques. Ils s'irritent et s'en prennent de leurs déconvenues aux puissants du jour. S'enthousiasmant parfois à l'idée d'une mission glorieuse à remplir, ils vont droit devant eux, sans souci des conséquences de leur conduite ; l'idée fixe s'impose à eux avec une puissance que ni le sentiment des réalités dont ils sont dépourvus, ni celui du danger à courir n'arrive à dominer ; ils frappent sans réflexion ni sans pitié ceux que leur imagination déréglée leur a désignés comme nuisibles aux succès de leurs

idées, au triomphe de la justice ou au bonheur du pays (1) »

Les persécutés-persécuteurs politiques ont à maintes reprises attirés sur eux l'attention.

L'histoire conserve les noms d'assassins fameux, criminels ou martyrs frappant des rois ou des empereurs dans le seul but de rendre service à leur patrie. La profonde déséquilibration de ces sujets, qui se manifeste pendant tout le cours de leur existence les font ranger à bon droit parmi ce groupe de malades : Ravail-lac poignarde Henri IV, Louvel assassine le duc du Berry, poussés par l'idée obsédante de faire triompher le bon droit et la justice.

L'histoire contemporaine est remplie de faits de ce genre dont quelques-uns ont malheureusement occasionné bien des deuils, Guiteau en Amérique tue le président Garfield, pour obéir à une inspiration divine, Passonante en Italie attente à la vie du roi Humbert pour fonder une république universelle, Hillairand se précipite sur Bazaine pour venger la patrie trahie, Gasnier afin de faire éclater la guerre où la France prendra sa revanche, n'essaie rien moins que d'assassiner un membre de l'ambassade d'Allemagne, Mariotti tire un coup de revolver au moment du passage de la voiture de M. de Freycinet, pour attirer l'attention sur lui et se faire rendre justice.

Nous avons vu récemment l'idée des revendications sociales pousser des malheureux déséquilibrés à de monstrueux attentats. La mort du président Carnot frappé d'un coup de poignard par un dégénéré héréditaire orgueilleux, montre quel danger public constituent parfois les persécutés-persécuteurs politiques.

Régis (2) a attiré l'attention sur ces criminels en s'appuyant sur les documents relatifs à plus de quatre-vingts fanatiques passés ou présents. Il a montré que les régicides sont des *désharmoniques*, des *dégénérés*, des *anormaux* qui présentent tous des tares héréditaires dans l'ordre physique, moral et intellectuel. Ce sont des *déséquilibrés*, des *demi-fous* ayant un amalgame de raison et de folie difficile à apprécier sous son vrai jour. L'idée-mère, quand il y en a une, c'est l'idée d'une mission

(1) BALLET. *Traité de médecine*.

(2) RÉGIS. *Les régicides dans l'histoire et dans le présent*.

glorieuse à accomplir. L'attentat est logiquement conçu, prémédité et préparé ; les régicides ont quelquefois conscience de l'obsession morbide qui s'est emparée d'eux, ils luttent, ils se révoltent, invoquant quelquefois le ciel pour y chercher une inspiration. Les dernières résistances franchies, l'acte résolu, le sujet n'hésite plus, c'est un convaincu fier de sa mission, il l'accomplit alors en plein jour d'une façon théâtrale, il dédaigne le poison, préfère l'instrument tranchant et frappe avec décision et violence sans chercher à fuir.

L'idée du martyre se complète chez les régicides par les sentiments d'orgueil, de vanité et de recherche de la gloire ; les uns songent au bonheur céleste qui les attend, les autres songent seulement à la renommée. Le malade n'a point de complices, il s'exalte lui-même avec un délire mystique et exécute seul son projet morbide.

Ballet rattache aux persécutés-persécuteurs politiques, certains mystiques déséquilibrés qui, pris d'un enthousiasme maladif, fondent de nouvelles religions et parviennent même à faire de nombreux prosélytes. Pour lui, ces malades obéissent surtout à des hallucinations hypnagogiques concernant Dieu, la Sainte Vierge et les saints. Ne reculant devant aucun sacrifice pour faire triompher leurs doctrines, poussant la déséquilibration jusqu'à se pratiquer volontairement des mutilations comme les Skoptzy de la Russie, ils peuvent quelquefois devenir une cause de désordre pour la société. Louis Kiel, fondateur au Canada d'une religion nouvelle, fit tant par ses extravagances, qu'après avoir été enfermé deux fois comme aliéné, il finit par être pendu.

Il existe encore une autre catégorie de persécutés-persécuteurs politiques sur lesquels nous croyons qu'on n'a pas encore suffisamment attiré l'attention. Certains pamphlétaires, manifestement déséquilibrés, bien que doués des plus grandes facultés intellectuelles, peuvent présenter l'état mental des malades qui nous occupent.

Voyant partout des dénis de justice, ils entreprennent contre leurs ennemis imaginaires des campagnes acharnées où ils mettent bien en évidence leur esprit de chicane et leur tendance à la contradiction. Ils sont poussés en cela, non pas par des revendications légitimes, mais par une véritable idée obsédante

qui ne leur laisse aucun répit et leur fait outrepasser les limites permises de la discussion.

Persécuteurs-hypochondriaques — Les persécuteurs-hypochondriaques sont des malades qui présentant de nombreuses préoccupations hypochondriaques accusent leur médecin de les avoir mal soigné eux ou leur famille. Ils le poursuivent avec un acharnement infatigable et ne reculent pas toujours devant des actes de violence.

Cette catégorie de malades est peu fréquente ; cependant en 1839, MM. West, Ollivier et Jacquemin ont en l'occasion de faire l'examen médico-légal d'un sieur Alexis Bourgeois qui avait tiré 2 coups de pistolet sur un docteur en médecine qu'il accusait de l'avoir mal soigné il y a une dizaine d'années.

Le rapport des médecins peut être résumé ainsi : Alexis Bourgeois âgé de 44 ans, ne dénotant au premier examen aucun dérangement dans les facultés mentales est depuis 16 années poursuivi par une idée fixe qui est devenue le mobile de toutes ses actions.

Ayant consulté le docteur Bleynie pour « une fraîcheur dans les intestins, » l'inculpé s'est trouvé plutôt incommodé que guéri par les bains qui lui furent ordonnés. Parti de l'idée que son mal a empiré, il en vient à des projets de vengeance contre les médecins et en particulier contre le docteur Bleynie. Ces idées agressives alimentées par des préoccupations hypochondriaques constantes, le poussent à une campagne acharnée contre les médecins « c'est un coup du ciel, écrit-il, que je ne sois pas encore mort par leurs menées, j'étais réservé pour découvrir leurs crimes et les punir. » Bourgeois achète un poignard puis un pistolet. Il mûrit longtemps son dessein criminel, fond lui-même les balles du pistolet, puis, guettant sa victime, fait feu sur elle sans l'atteindre.

Bourgeois arrête aussitôt, déclare hautement qu'il regrette de ne pas avoir tué son ennemi et manifeste l'intention de recommencer à la première occasion.

Il présente un grand contentement de lui-même et une vanité inconcevable, croyant que les femmes ne peuvent le voir sans ressentir pour lui des sentiments d'amour. Il s'est séparé de la sienne qu'il rendait malheureuse parcequ'elle ne voulait pas ad-

mettre ses griefs, s'incliner devant ses idées et partager ses rancunes. En un mot Bourgeois est un hypochondriaque persécuteur qui rentre dans la catégorie des persécuteurs raisonnants. »

Nous avons eu l'occasion de voir pendant notre internat dans le service de l'admission à l'asile Sainte-Anne une malade persécutée-persécutrice hypochondriaque qui a été arrêtée à la suite de menaces d'homicide sur la personne d'un médecin qu'elle accusait de l'avoir mal soignée et d'avoir amené la mort de sa mère.

OBSERVATION VIII (personnelle)

Dégénérescence mentale héréditaire. — Exagération pathologique de la personnalité. — Tendance aux controverses. — Préoccupations hypochondriaques. — Procès entamé contre la commune pour un déni de justice imaginaire. — Idées de persécution entretenues par des interprétations délirantes multiples. — Poursuite incessante et menaces de mort contre un médecin que la malade accuse de l'avoir mal soignée et d'être cause de la mort de sa mère.

Louise L..., est âgée de 42 ans. Son père est mort lorsqu'elle était toute jeune, ce qui ne nous a pas permis d'avoir aucun renseignement sur lui. Sa mère était une femme exaltée, impressionnable. Elle a un frère alcoolique, ayant présenté du délire, et menant une vie orageuse. La malade se montra dès son enfance jalouse, égoïste, ne supportant aucune observation, et suscitant des querelles fréquentes entre ses compagnes.

La menstruation s'établit difficilement, et s'accompagna de cauchemars nocturnes et de crises de nerf.

Lorsque la malade fut plus âgée, son caractère naturellement altier, devint de plus en plus orgueilleux et vindicatif, et elle manifesta bientôt une confiance illimitée en sa valeur.

Dans ces conditions, le moindre échec à son amour-propre lui était si pénible qu'elle se considéra comme une intelligence incomprise et ne vit qu'injustice à son égard.

Se posant constamment en victime et mettant partout la discorde,

elle ne put vivre en bonne intelligence avec sa famille; car ses tendances aux idées de persécution et à la chicane rendaient son commerce peu agréable.

Cette exagération de la personnalité était si développée, que la malade ne voulut jamais se marier ne jugeant aucun homme digne d'obtenir sa main.

Le premier fait qui attira sur elle l'attention fut un procès qu'elle entama à la municipalité de la ville qu'elle habitait à propos d'une expropriation.

Convaincue de la légitimité de ses droits, la malade puisa dans ses échecs successifs une nouvelle force pour diriger son activité dévoyée, et s'adressa successivement au préfet et au ministre. Elle se répandit en calomnies contre le maire répétant partout qu'on se conduisait à son égard d'une façon abominable et qu'elle était l'objet d'un affreux déni de justice. Rien ne lui coûtait pour poursuivre le but proposé; réclamations persistantes, écrits injurieux, manuscrits et imprimés. Elle ne cessa ses démarches que sur la promesse que lui fit une personne autorisée de prendre en mains ses intérêts. Sur ces entrefaites, la mère de la malade étant souffrante, celle-ci vint à Paris pour la soigner. Elle déploya paraît-il un grand dévouement se montrant aussi exagérée dans son affection qu'elle l'était en toutes choses. Le malheur voulut que cette dame mourut. Louise L. désespérée accusa aussitôt le médecin de négligence et le rendit coupable de cette mort.

Elle lui voua dès lors une haine implacable, le poursuivant de ses menaces, allant répéter partout que ce docteur était « un âne » qu'il avait eu tort d'envoyer sa mère aux eaux, qu'il n'avait pas traité la bronchite dont elle était atteinte, et qu'il l'avait elle-même très mal soignée.

Il faut noter, en effet, que la malade accusait des idées hypochondriaques et ne se sentait nullement soulagée par les médications multiples auxquelles le médecin la soumettait.

Pendant trois années, Louise L. continua sa campagne de diffamation, attaquant le médecin aussi bien dans l'exercice de sa profession que dans sa vie privée, s'acharnant contre lui avec une ténacité et une opiniâtreté incroyables. Rien ne l'arrêtait dans la poursuite de son but chimérique; elle englobait les amis de son ennemi imaginaire dans les mêmes accusations et les mêmes plaintes, leur envoyant des lettres injurieuses ou menaçantes.

Son caractère haineux et vindicatif ne se manifestait pas seulement dans ses accusations incohérentes contre sa victime. La malade était en lutte ouverte avec ses voisines, voyant partout des ennemis, prétendant qu'on lui faisait des misères, qu'on salissait sa

porte, qu'on n'avait pas pour elle les égards qui lui étaient dûs.

En 1895, Louise L. devint de plus en plus agressive contre le médecin; non contente de ternir sa réputation et de lui adresser par cartes-postales les reproches les plus amers, elle manifesta ouvertement l'intention de le tuer. La malade n'avait d'autre sujet de conversation. Lorsqu'elle parlait de son « misérable docteur » elle perdait toute contenance et entraînait dans une violente colère, s'écriant qu'elle se ferait justice elle-même.

Emu de tous ces faits, le commissaire de police du quartier, redoutant un drame, fit venir la malade, et après examen, l'envoya au Dépôt. La manière dont Louise L. raconte la scène, mérite d'être rapportée : « Lorsque le commissaire de police me fit demander dans son cabinet, dit-elle, je compris tout de suite de quoi il s'agissait. J'eus le grand tort de m'emporter et de lui dire qu'il y avait partout des coquins, qu'il agissait comme un malhonnête homme, car j'avais pour moi le bon droit. Je fus interrogée par un médecin qui reconnut tout de suite ma lucidité. Il fallut trois quarts d'heure de discussions pour que mon arrestation fut décidée, le docteur ne voulant souscrire à une pareille infamie. Je fus conduite au Dépôt par deux jeunes gens pleins d'égards envers moi. Les malheureux avaient les larmes aux yeux en voyant la besogne qu'ils étaient forcés de faire. »

« A la préfecture, le médecin qui m'examina, reconnut bientôt que j'étais une femme supérieure et bien élevée et ne put s'empêcher d'en faire la remarque. » Les paroles de la malade montrent à quel point elle s'illusionne, et la manière étrange, dont elle interprète les choses.

Le 6 juillet 1895, Louise L... est amenée à l'asile Sainte-Anne, dans le service de l'Admission.

Dès son entrée, elle proteste hautement contre son internement. Elle est altière, arrogante, s'étonnant d'être regardée comme folle. L'exagération de la personnalité se montre dans toutes ses phrases; elle ne cesse de répéter qu'elle est une femme supérieure, qu'elle a les plus grandes relations; le préfet de police, les plus hauts fonctionnaires l'aiment et l'estiment; des généraux lui ont fait compliment de sa grâce et de son esprit; sa famille occupe une haute situation; sa mère était une personne remarquable, son instruction et sa politesse ne laisse rien à désirer.

En parlant la malade s'excite, elle raconte son histoire avec loquacité, citant des dates, des noms propres, dans le but de convaincre son auditeur, insistant « sur la façon indigne dont le médecin a soigné elle et sa mère ».

Elle revient toujours sur ce fait, que son arrestation est abomi-

nable, qu'on a jamais vu, dans un asile, une femme aussi intelligente et aussi lucide, et elle accuse le concierge de s'être ligué contre elle à son ennemi.

« C'est une infamie, dit-elle; tout le quartier le sait : la conduite du concierge à mon égard a été tellement ignoble que le propriétaire l'a renvoyé; et faisant de son cas particulier un cas général, elle ajoute : « Mes amis sont forts mécontents de mon arrestation. Ils ne peuvent concevoir une pareille indignité, et, si on ne me rend pas justice, je ne sais ce qui se passera; car tout le monde prend fait et cause pour moi. »

Cette femme qui a poursuivi de sa haine pendant 3 ans son ennemi imaginaire, et qui s'est montrée, envers lui, de la plus grande violence, ne cesse de répéter qu'elle est « un ange de douceur » et qu'elle est incapable de faire du mal. Il est impossible de lui faire comprendre le désaccord qui existe entre ses actes et ses paroles; elle se considère comme une grande victime et garde le même sentiment de vengeance.

Dans son incomparable orgueil, elle refuse d'écrire à sa famille. de s'occuper de ses intérêts, ne voulant rien devoir à personne, prétendant que sa sortie doit être, non une grâce, mais une éclatante justification de sa conduite.

La malade se fait remarquer par une émotivité extraordinaire pendant l'examen. Elle pleure et rit tour à tour sans pouvoir se contenir, ce qui ne l'empêche pas de dire qu'elle n'est ni nerveuse, ni impressionnable.

Elle accuse des préoccupations hypochondriaques et se plaint successivement de la tête, des reins, de l'estomac.

Par moments, l'exaltation psychique est à son apogée. Louise L. parle avec une grande volubilité faisant preuve d'une lucidité et d'une mémoire parfaites, sans avoir conscience de son état de surexcitation. Elle offre alors l'aspect clinique de la manie raisonnante.

Persécuteurs familiaux. — Parmi les persécuteurs raisonnants il en est qui méconnaissant leur origine arrivent par suite d'un concours de circonstances particulières à se croire les descendants de tels ou tels personnages marquants. Parti de cette idée erronée, le malade commence par adresser des lettres affectueuses à son père ou à son fils supposé, puis, en vient aux réclamations. Les convictions délirantes grandissent avec le temps et occupent une place de plus en plus prépondérante dans l'esprit du persécuté-persécuteur, qui arrive à sacrifier son exis-

lence à la poursuite de ce but chimérique et à devenir même dangereux, s'il rencontre un obstacle à la réalisation de ses conceptions malades.

En 1895, Ballet présenta à la clinique des maladies mentales de Sainte-Anne, un malade qui se prétendait fils naturel de J. Grévy, et racontait à l'appui de son dire toute une histoire invraisemblable. Il agrémentait son récit de mille petits détails avec indication de chiffres et de dates comme en sont contumier tous les persécutés-persécuteurs. La famille surprise d'un pareil roman reconnaissait d'ailleurs que le malade était « une sorte de fou raisonnant, causant sensément sur toutes choses, sauf sur le pont spécial relatif à sa naissance. » A la mort de J. Grévy, il fit de nombreuses démarches pour obtenir ce qu'il croyait lui revenir de l'héritage paternel « on l'a pris pour un maître chanteur, ce n'était qu'un persécuté-persécuteur. »

Persécuteurs amoureux. — Les persécuteurs amoureux sont des dégénérés qui infatués d'eux-mêmes, dépourvus de jugement, se croient aimés d'une personne et édifient sur ces données un véritable roman. Ils poursuivent leur idole avec une incroyable tenacité, écrivent déclaration sur déclaration, et se figurant voir leur amour partagé ne se laissent rebuter par aucun échec et ne craignent pas de causer un esclandre public pour se rapprocher de l'objet de leurs vœux.

Teulat dont Lasègue fit l'examen médico-légal était un persécuté-persécuteur de ce genre.

Nous croyons qu'on peut rattacher à ce groupe certains malades atteints de jalousie pathologique qui restant tels toute leur vie présentent tous les caractères des persécutés-persécuteurs.

Voyant partout des rivaux, incapables d'apprécier vainement les choses ils se croient victimes d'offenses imaginaires et rendent l'existence insupportable à leurs compagnes.

Nous citerons à cette occasion l'observation d'un homme entré dans le service à 82 ans qui persécuta toute sa vie sa malheureuse femme sans aucun motif. Poussé par ses idées obsédantes de jalousie, il l'enfermait à clef dans sa chambre, lui faisait des scènes continuelles et l'accusant malgré son âge avancé d'être l'objet des sollicitations des voisins, l'attachait dans son lit pendant la nuit.

OBSERVATION IX (personnelle).

Dégénérescence mentale héréditaire. Absence complète de sens moral. Idées mélancoliques par intervalles. Jalousie morbide à caractère obsédant ayant pris avec le temps une extension considérable. Quelques troubles psycho-sensoriels à l'âge de 72 ans. Plusieurs attaques congestives n'ayant rien changé au délire.

Alexandre C. est âgé de 82 ans.

Son père mort de congestion cérébrale à 67 ans, a toujours été très jaloux, rendant sa femme très malheureuse, l'enfermant des jours entiers dans sa chambre et lui disant en désignant des jeunes gens de 18 à 20 ans : « ces jeunes gens qui passent sont pour toi, tu vois comme ils te regardent. » Cet homme dénué de sens moral a fait une cour assidue à sa belle-fille, ne reculant pas devant des propositions malhonnêtes.

La mère du malade, bien équilibrée, est morte de congestion cérébrale à 71 ans.

Alexandre C. a une sœur de 71 ans, tenant de sa mère et bien pondérée comme celle-ci.

Il n'a jamais fait d'excès alcooliques.

Son état mental présentait de tout temps les stigmates psychiques de la dégénérescence mentale.

Egoïste, chicanier, le malade se fit surtout remarquer par une jalousie morbide extraordinaire, rendant sa femme très malheureuse par des scènes fréquentes nullement motivées, fermant les persiennes pour qu'on ne put l'apercevoir de la maison d'en face. Cette jalousie ne fit que s'aggraver avec le temps, Alexandre C. surveillait étroitement sa femme, s'imaginant voir partout des rivaux, cachant chaque soir la clef de sa chambre de façon que celle-ci ne put sortir ; malgré toutes ses précautions exagérées, le malade n'était pas encore tranquille, il cherchait derrière les portes, les rideaux, examinant les chambres vides, les placards pour se rendre compte que personne n'était caché dans l'appartement et bien qu'il fit chambre commune avec sa femme, il attachait la chemise de celle-ci aux draps du lit avec des épingles.

On peut juger par ce fait quel était l'état d'esprit du malade et combien sa femme dut souffrir pendant son existence.

Pendant toute sa vie, Alexandre C... fut poursuivi par la même idée obsédante de se croire trompé.

L'âge ne diminua pas ses préoccupations jalouses, il garda du reste jusqu'à l'âge de 83 ans ses aptitudes génésiques et le même manque de sens moral.

Vers la cinquantaine, il faisait des avances à sa fille aînée, plus tard, il recherchait les petites filles de 10 à 12 ans voulant les embrasser, les prendre par la taille. Sa famille devait le surveiller étroitement à cause de ses tendances érotiques.

Les idées de persécution se développèrent avec l'âge il s'imaginait être nargué par ses voisins, être trompé par tout le monde. Ces tendances malades concernaient exclusivement les hommes à l'exception de sa famille car il concevait le même faible pour les femmes se figurant qu'elles ne pouvaient lui nuire.

A 72 ans, sa jalousie morbide s'accompagna de délire avec troubles psycho-sensoriels, le malade entendait murmurer à ses oreilles la nuit le jour « tiens, le voilà avec sa sale tête », le plus souvent il ne pouvait préciser les propos tenus par les voix ; en dernier lieu il s'entendait accuser et faisait son examen de conscience en se déclarant innocent.

Pendant toute son existence Alexandre C... avait eu du reste des idées mélancoliques et de suicide, faisant même des tentatives de suicide par strangulation.

En 1892, à l'âge de 79 ans, il eut une attaque apoplectiforme avec hémiplégie droite et troubles oculaires sans aphasie. Cette attaque s'accompagna d'un embarras de la parole transitoire et d'amnésie pour les faits récents.

Le malade eut deux nouvelles attaques congestives pendant l'année 1893.

Son caractère devint des plus jaloux et des plus insupportables il se figurait que sa femme le trompait malgré son âge répétant « qu'elle était une mauvaise épouse qu'il avait dû la surveiller toute sa vie, pour ne pas être déshonoré par elle. »

Tombé dans la démence à la suite de ses lésions cérébrales Alexandre C..., conserva toujours de l'appétit génésique et les idées de jalousie, jusqu'au moment où son état démentiel, avec agitation le fit placer à l'asile Saint-Anne à l'âge de 83 ans.

L'étude que nous avons faite de la genèse et de l'évolution de la maladie mentale que nous étudions montre que le persécuté-persécuté restera tel toute sa vie. La défectuosité cérébrale native ne lui permettra jamais de penser et de se conduire comme un individu bien équilibré ; dégénéré il est né, dégénéré il mourra.

C'est ainsi que Paganel présenta jusqu'à sa mort la même phy-

sionomie. Argumentant à propos de tout, parlant avec facilité, il interpréta dans ses derniers jours l'arrivée de nouveaux internes dans le service, comme il l'avait toujours fait, prétendant qu'on avait expulsé les précédents parce qu'ils s'étaient laissés séduire par ses ennemis. Il ne sortit jamais de ses idées primitives de persécution.

Ces malades restent des aliénés raisonnants et lucides pendant toute la durée de leur existence sans aboutir à la démence. Aussi sont-ils des aliénés à rechute fréquentes.

L'internement peut diminuer les paroxysmes et rétablir pour quelque temps l'équilibre mental, mais une fois rentrés dans la société, les persécutés-persécuteurs, se trouvant en but aux mêmes difficultés, ne tardent pas le plus souvent à retomber dans leurs idées délirantes.

L'âge peut affaiblir leurs réactions malades, mais ils seront toujours des êtres insociables, tout prêts à verser dans l'aliénation.

Falret et Pottier ont insisté sur les accidents cérébraux congestifs qui peuvent amener la mort du malade. L'autopsie de Sandon faite par Liouville dans le service de M. le docteur Hérard à l'Hôtel-Dieu révéla l'existence, dans la substance cérébrale, des foyers apoplectiques nombreux, de même l'autopsie de Paganel montra un foyer de ramollissement cérébral circonscrit et déjà ancien. Mais des lésions semblables sont loin de se retrouver chez tous les malades, et il est permis de penser que ces faits ne sont qu'une coïncidence due exclusivement à l'artériosclérose si fréquente chez les vieillards.

Il résulte de tout ceci que le pronostic de l'affection mentale est essentiellement défavorable puisque celle-ci n'est que la conséquence d'un état cérébral défectueux. Est-ce à dire pour cela que la thérapeutique soit impuissante. Si la guérison peut paraître illusoire il est cependant du devoir du médecin de chercher des palliatifs à une infirmité et d'en atténuer les effets.

Nous examinerons ce point à la médecine légale.

CHAPITRE V

Diagnostic

Reconnaître un persécuté-persécuteur est quelquefois chose délicate, l'absence habituelle de troubles psycho-sensoriels, la facilité d'élocution, la mémoire, les facultés syllogistiques du malade peuvent en imposer à première vue au médecin qui n'aurait pas fait une étude spéciale de la question. Il peut prendre pour une simple réaction passionnelle et pour une revendication légitime, les actes du persécuté-persécuteur, d'autant plus facilement que celui-ci possède au plus haut degré, l'art de travestir la vérité.

« Dans les cas difficiles, dit avec raison Billod, le médecin pour se prononcer, ne peut pas se contenter de l'examen direct du malade ; il est obligé de consulter son dossier, c'est-à-dire de se livrer à une enquête rétrospective qui devra établir l'exactitude ou la fausseté de tous les faits affirmés par le malade ».

Le premier point important à connaître est l'état mental du sujet. La question de terrain est ici capitale, et l'existence entière du malade mettra le médecin sur la voie du diagnostic. Le persécuté-persécuteur, issu en général d'une famille névropathique est un être insociable, bizarre et détraqué.

Il présente souvent les stigmates physiques de la dégénérescence, et toujours les stigmates psychiques, c'est-à-dire la disharmonie des facultés intellectuelles et morales.

Le persécuté-persécuteur est, dès son enfance ; jaloux, menteur vindicatif porté à la controverse. Les tendances maîtresses de son esprit peuvent se résumer en deux mots : orgueil et absence de sens moral.

La vanité est peut-être le défaut mental qui frappe le plus le

médecin. Elle se montre dans tous les actes du malade, dans ses paroles, dans ses écrits : « Il n'y a qu'un Dieu, s'il y en a un, disait l'un d'eux ; mais il n'y a qu'un moi, et ce moi vaut bien la peine qu'on s'en occupe. »

Les lacunes de sens moral ne sont pas moins tangibles. Le malade commet des indécidables en parlant constamment de sa conscience et de son honneur ; il ne recule pas devant la calomnie, et une enquête approfondie, montrera combien ses dires sont sujets à caution.

Le mode de réaction du persécuté-persécuteur est caractéristique de son affection ; d'emblée il passe brusquement de l'idée à l'acte, systématisant son délire sur une personne qu'il poursuit sans relâche avec une opiniâtreté incroyable. Le point de départ des convictions malades est le plus souvent un fait exact, mais où l'état pathologique apparaît, c'est dans la disproportion complète qui existe entre la futilité du motif et l'intensité de la réaction. Le sujet sacrifie tout à sa vengeance, obéissant en cela non à une revendication légitime mais à une obsession de jour en jour plus tyrannique qui finit par occuper seule le champ de sa conscience.

La marche de l'affection est un des meilleurs éléments du diagnostic. Il n'y a pas ici d'évolution méthodique ni de transformation. Le délire arrive d'emblée : S'il n'évolue pas, il progresse, il rayonne autour du malade englobant nécessairement tous ceux qui de près ou de loin lui semblent être un obstacle à son projet de vengeance.

Cette absence d'évolution est accompagnée le plus souvent de l'absence de troubles sensoriels. Les interprétations délirantes jouent le principal rôle dans psychopathie du malade ; Si les illusions et les hallucinations se présentent, elles sont secondaires au délire, elles ne le conduisent pas et ne sont que l'expression d'une surexcitation passagère des fonctions cérébrales.

Les persécutés-persécuteurs ont une physionomie bien à eux qui les différencie nettement des autres persécuteurs.

Il n'y a pas, en effet, de ressemblance entre ces malades et les délirants chroniques chez lesquels la maladie se développe à un certain âge sur un terrain jusque là indemne de toute défectuosité. On ne trouve pas ici ce passé si riche chez les dégénérés en

coups de têtes, en désordre de tous genres, en conceptions délirantes précoces.

Le délirant chronique passe par une longue période d'idées de persécution avec des hallucinations multiples avant d'arriver à la systématisation. Les hallucinations de l'ouïe ne font jamais défaut ; elles en sont un des éléments symptomatiques les plus importants sans être d'ailleurs exclusives d'autres troubles sensoriels, de l'odorat ou de la sensibilité générale.

La marche de l'affection est essentiellement évolutive ; après la période de persécution arrivera la période de grandeur et la démence finale.

Le diagnostic différentiel entre les persécutés-persécuteurs et les délirants chroniques est donc en général facile.

« Il est cependant des circonstances où le diagnostic peut être malaisé au début : Il arrive parfois qu'un persécuteur raisonnant présente des hallucinations auditives qui, en l'absence de renseignements peuvent embarrasser pendant quelque temps, le médecin. D'autre part, un délirant chronique chez lequel la maladie n'est pas ancienne, qui dissimule ses hallucinations et qui, dans son mode de réagir, adopte les procédés des persécutés, peut également faire hésiter un moment le diagnostic.

Chez les persécutés-persécuteurs il n'y a point d'évolution méthodique, point de métamorphose du délire : ils se montrent dès le début orgueilleux et persécutés ; ils sont aujourd'hui ce qu'ils étaient hier, et ce qu'ils seront toujours. Il y a dans l'existence du délirant chronique deux parts bien tranchées : une première, souvent longue sans manifestations morbides ; une seconde avec des symptômes et une marche caractéristiques. Chez les persécutés-persécuteurs il n'en est plus de même : faire l'histoire de la maladie, c'est faire celle du malade. L'étude des antécédents héréditaires de ces derniers sujets fera pressentir un prédisposé qui se révélera souvent par des stigmates physiques : celle de ses antécédents personnels le montrera avec sa déséquilibration psychique, avec les lacunes de son intelligence, les anomalies de ses instincts et les contradictions de son caractère. Tandis que chez le délirant chronique la maladie mentale contrastait avec le passé cérébral du sujet, la psychose du persécuté-persécuteur, au contraire, n'est que l'exagération du caractère antérieur chez un individu toujours mal équilibré.

Enfin si, chez ce dernier, le délire est précoce, il peut en outre se prolonger indéfiniment sans s'effacer dans la démence.

Quelquefois surviennent des accidents apoplectiques comme chez Sandon ; mais ces complications sont moins fréquentes qu'on l'avait pensé. Le délirant chronique fait parfois partager son délire à ceux qui vivent avec lui ; le persécuteur raisonnant peut, encore bien plus facilement, communiquer ses convictions délirantes. Il s'est fait le combattant du droit, il a souffert et lutté seul contre les tribunaux, les médecins, les autorités ; son attitude d'opprimé que l'adversité n'a pas abattu lui conquiert des sympathies, ses infortunes émeuvent bien des gens en même temps que son activité intellectuelle, la dialectique avec laquelle il soutient ses revendications, l'absence de tout trouble sensoriel entraînent la conviction de certains.

Mais tandis que la contagion pour le délirant chronique se limite aux proches, pour le persécuteur elle rayonne bien au-delà et le malade trouve des défenseurs dans la presse et dans le public (1). »

En dehors des délirants chroniques, certains dégénérés doublés de persécutés à délire plus ou moins systématisé peuvent être pris, à un examen rapide, quand ils ont des réactions pour des persécutés-persécuteurs.

Ils se distinguent de ce dernier groupe de malades par des caractères cependant bien tranchés. Dans l'intervalle des crises délirantes, ils n'ont point cette disposition morale à la chicane qui est la caractéristique de l'état mental des persécutés-persécuteurs.

Leurs menaces, leurs revendications, leurs actes ont pour point de départ le plus souvent un élément hallucinatoire que l'on rechercherait vainement chez les persécutés-persécuteurs, ils sont toujours beaucoup plus délirants qu'ils sont agissant. En face de pareils malades, le médecin ne sera que bien rarement embarrassé.

Ce sont là de véritables vésaniques bien différents des persécutés-persécuteurs qui souvent ne sont pas à proprement parler des délirants dans la véritable acception du terme.

Magnan cite dans ses leçons cliniques l'observation d'une ma-

(1) MAGNAN et SÉRIEUX. *Loc. cit.*

lade employant le mode de réaction des persécutés-persécuteurs bien que ne faisant pas partie de ce groupe.

Il s'agissait d'une femme qui, à la suite d'interprétations délirantes, d'hallucinations de l'ouïe, avait échafaudé tout un roman.

Elle croyait que sa fille avait été coupée en morceaux, refusant de la reconnaître quand elle venait la voir.

Elle se mit en campagne pour attendre les assassins de sa fille, avec une opiniâtreté infatigable. Elle s'adressa à toutes les autorités et finit par se faire arrêter volontairement pour attirer sur le crime imaginaire l'attention de la justice.

Nous rapporterons ici l'observation d'une malade dégénérée avec hallucinations de l'ouïe et idées de persécution qui a réagi à la manière des persécutés-persécuteurs. Mais la présence des troubles psycho-sensoriels ayant amené le délire et dominant le tableau clinique montre bien que cette malade ne doit pas être rangée parmi les malades que nous étudions.

OBSERVATION X (personnelle).

Dégénérescence mentale. Hallucination de la vue. Hallucinations constantes de l'ouïe conduisant le délire. Echo de la pensée. Troubles de la sensibilité générale. Idées de persécution systématisées. Tentative d'assassinat.

Laurence L... est âgée de 33 ans et n'a pas d'antécédents héréditaires connus, elle ne présenta rien de particulier pendant sa jeunesse ni son adolescence.

Mariée en 1888, elle fut abandonnée au bout de 2 ans par son mari. Elle semble avoir eu à cette époque quelques hallucinations de l'ouïe car elle raconte avoir entendu la voix de sa sœur pendant son mariage.

Laurence L... se plaça comme couturière dans plusieurs maisons et ce fut pendant l'année 1890 que commencèrent les troubles délirants. Un jour « elle fut saisie par une lueur blanche qui lui gênait la vue » ; en même temps « on communiquait avec elle à distance ».

« Elle se disait, quelqu'un me parle et je ne le vois pas, comment

se fait-il qu'on me réponde sur ce que je pense. » La voix venait directement à son oreille comme si on lui parlait.

Elle ne se sentait pas libre de sa personne. Elle ne pouvait rien entreprendre. Elle était exploitée par quelqu'un qui lui prenait ses pensées, se mettait en son lieu et place. Elle entendait directement la réponse émanée d'une personne voisine.

Sa chambre était calfeutrée, ses doubles rideaux soigneusement fermés et, malgré cela, ses interlocuteurs se rendaient compte de tous ses actes. C'étaient des rires continuels qui se moquaient de ses angoisses et lui répétaient « on vous arrêtera comme folle ». Elle croyait — et croit encore — qu'une personne peut être influencée par une autre.

Louise L... resta deux ans dans cet état, ne laissant rien paraître de ses souffrances, continuant ses occupations.

En février 1892, elle vit dans un journal un article de Josephin P... qui semblait la concerner. Il expliquait qu'on pouvait prendre la pensée d'une autre personne : « Qui croirait qu'on puisse encore parler de magie au XIX^e siècle ? »

En lisant cet article, la malade se reconnut et se dit : « Je finis enfin par découvrir l'homme qui m'influence, je sais maintenant son nom. » Elle alla aux bureaux du journal où on lui donna l'adresse du colonel de R..., avec lequel elle entra aussitôt en relations (avril 1892). Elle lui raconta tout au long les hallucinations qu'elle éprouvait : ne serait-elle pas par hasard suggestionnée par Josephin P... — M. de R... la tranquillisa, lui, promit de s'occuper d'elle, et de la débarrasser de « ses obsessions. »

Il resta en correspondance avec elle, la recevant chez lui ; et un jour même il lui envoya une brochure où l'on parlait d'une nouvelle découverte en hypnose faite par les Charcot, Bernheim, Luys, etc... à propos de l'affaire Eyraud-Bompard.

C'est alors qu'elle se figura être mêlée à ce procès et crut que ces docteurs se servant de sa personne pour leurs expériences étaient la cause de ses hallucinations.

Dans une lettre, où la malade retrace ses impressions, nous lisons : « A la lecture de cet article, j'étais fixée sur le compte des personnes avec lesquelles j'étais en rapport ; ne m'étant jamais prêtée de bonne grâce à ces sortes de choses, j'ai compris que par expériences seulement on avait pu agir sur moi. »

Voulant s'affranchir du joug de ses soi-disant persécuteurs, elle s'en fut trouver un professeur de la faculté, M. le Docteur Gariel le priant de prendre sa défense et de la débarrasser de ses encombrants ennemis.

Elle vint ensuite trouver M. Charcot qui l'adressa aussitôt à M. Voisin et à M. Falret.

A ce moment, les hallucinations de l'ouïe étaient constantes, les voix la poursuivaient dans la rue et la malade eut même des hallucinations de la vue.

Elle entra à Sainte-Anne le 24 août 1892 avec le certificat « Dégénérescence mentale avec idées de persécution, hallucinations de l'ouïe et de la vue : troubles de la sensibilité générale, interprétations délirantes ; on l'hypnotise, elle est en communication avec le colonel de R... »

Laurence L... fut placée à la Salpêtrière dans le service du docteur Falret, où elle resta six semaines en traitement sans que les hallucinations disparussent. Jour et nuit les voix se faisaient entendre ; et comme hallucinations de la vue, on peut noter que, un matin, la tête de Joséphin P. lui apparut dans une vapeur blanche.

Sortie de la Salpêtrière en octobre 1892, la malade reprit son travail, la confection. Mais maintenant sa vie est devenue des plus misérables ; en son absence, ses meubles ont été vendus et nous la voyons végéter quelque temps dans un hôtel, sans aucune ressource. Son état mental n'était alors nullement amélioré ; elle était constamment hallucinée, ayant de jour en jour cette croyance plus profondément enracinée qu'elle était le jouet des docteurs qui l'hypnotisaient à distance, qui disposaient de ses actions, qui lui volaient jusqu'à sa pensée.

Lasse de souffrir, elle alla demander des secours à ceux dont elle se croyait la victime, puisqu'ils disposaient de son être.

Repoussée de tous côtés, elle se décida à frapper un grand coup, dans le but de provoquer du scandale et de se faire rendre justice.

Le 7 décembre 1893, la malade se rendit chez le docteur G., armée d'un revolver, lui demandant des subsides, et l'accusant d'être la cause de ses malheurs. Le docteur ayant voulu la renvoyer, elle déchargea sur lui trois coups de revolver.

Arrêtée aussitôt, Laurence L. fut placée à Saint-Lazare pendant trois mois, puis amenée à l'asile après examen médico-légal. Le certificat de M. le docteur Garnier était ainsi conçu : « Dégénérescence mentale, interprétations délirantes roulant surtout sur l'hypnotisme dont elle se croit une victime. Hallucinations de l'ouïe, de la vue, de la sensibilité morale. Intensité pathologique de la représentation mentale de scènes ou de faits en rapport avec son délire. Hantée par des idées de persécutions, ayant d'elle-même une opinion très haute, elle s'exalte et devient dangereuse pour ceux qu'elle accuse d'avoir poursuivi sur elle l'hypnose jusqu'à l'affranchissement de la pensée. Déclarée irresponsable de sa tentative de meurtre sur les conclu

sions de l'expertise médico-légale, cette femme est une persécutée persécutrice qui devra être étroitement surveillée à l'asile. »

A son entrée à l'asile Sainte-Anne, le 17 mars 1894, la malade conserve les mêmes idées délirantes. Elle raconte qu'on s'empare de sa pensée, qu'elle est toujours le sujet involontaire d'expériences d'hypnotisme qui sont ensuite publiées. Elle avoue des hallucinations de l'ouïe : « Ecoutez bien, on me parle, on me dit que je suis folle. » Elle les appelle ses obsessions.

La malade a l'attitude hautaine et fière : elle cause peu et n'aime guère qu'on s'occupe de sa santé. Elle ne parle pas de ses hallucinations, sachant bien que les raconter au médecin serait prolonger son séjour à l'asile.

Elle nous a cependant avoué plus tard être constamment hallucinée. Les voix lui disent des injures grossières pendant le jour, et pendant la nuit lors des insomnies.

Il lui semble qu'une personne étrangère répond à toutes ses pensées, d'où la conviction d'être hypnotisée et d'être un jouet dans la main de ses bourreaux.

Laurence L... ne reste pas longtemps à Sainte-Anne sans protester énergiquement contre son internement. Ses menaces, ses colères sont telles, qu'on doit l'enfermer pendant quelques jours en cellule. Ces moments d'agitation ne se renouvellent plus, mais elle garde contre le docteur des sentiments de haine et même de vengeance, répétant sans cesse qu'elle ne lui pardonnera jamais sa conduite à son égard.

Au mois d'août 1894, les convictions délirantes entretenues par hallucinations, sont aussi manifestes. La malade se croit en communication avec des individus qui s'emparent de sa personne et se servent d'elle comme d'un mannequin.

Pendant la conversation, elle se dresse fièrement, regardant bien en face son interlocuteur, discutant point par point avec énergie, faisant preuve d'une grande présence d'esprit.

La malade a conservé son air hautain et orgueilleux. Facilement irritable, sa susceptibilité exagérée amène quelquefois des discussions. Elle travaille par boutades, déployant par moments une grande activité, puis restant huit jours sans vouloir s'occuper. On dirait qu'elle obéit à des hallucinations. On la voit, en effet, se promener souvent seule dans la cour. Elle écoute et marmotte quelques paroles entre ses dents, d'autres fois elle se met à rire.

Laurence L... écrit des lettres à des personnages politiques, tantôt implorant leur bienveillance, tantôt faisant des menaces. Ses lettres sont toutes inspirées par la même idée : sa sortie immédiate. Elle exige que justice lui soit rendue et se considère comme une victime.

Ce n'est pas elle qui est coupable, c'est le médecin : « Je ne suis pas obligée de payer pour toutes vos malhonnêtetés et c'est assez d'avoir abusé de ma patience que de m'avoir retenue ici pendant plus d'un an... et m'entendre qualifier de femme folle et criminelle. »

« Je ne comprends pas, Monsieur, que j'aie à souffrir de ne point appartenir à la secte des Allan-Cardec ; je n'ai jamais conclu de pacte avec les sorciers. Vous vous êtes servis de moi... Monsieur, vous vous en souviendrez, et je vous obligerai à savoir que j'appartiens à une famille honnête... »

La malade ne comprend pas la gravité de son acte criminel et ne peut croire qu'on la retienne ainsi enfermée pour s'être défendue contre ses ennemis. Elle s'imagine avoir agi légitimement et lors d'une visite du procureur au mois de juin 1895, elle lui dit ces propres paroles : « Je ne regrette qu'une chose c'est de ne pas avoir tué Monsieur G... »

Ses convictions délirantes n'ont pas en effet changé un an après son entrée. Elle est toujours persuadée que les hypnotiseurs peuvent s'emparer de l'esprit des gens, et devenir les maîtres absolus des personnes qu'ils suggestionnent à distance. Elle ne parle pas de ces convictions au docteur, de peur de retarder sa sortie ; elle prend pour confidentes les infirmières, les autres malades, et développe devant elles ses théories : « Le sorcier est redoutable ; malheur à qui devient sa proie : Il fait d'une personne, deux personnes ; il s'en attribue une et en fait une marionnette qu'il conduit à sa guise, inspirant ses idées, ses pensées, la faisant agir comme bon lui semble ».

Pendant le mois d'août 1895, la malade semble un peu moins délirante. « Je me trouve dégagée ».

Elle se sent davantage libre de ses actions, les voix qui la dirigent sont moins nombreuses et moins impérieuses. Il est toutefois impossible de lui faire comprendre qu'elle est la seule maîtresse de ses pensées et de ses actions. Il faut l'interroger à plusieurs reprises et gagner sa confiance pour connaître ses pensées. Elle craint toujours de trop parler et se confine le plus souvent dans un silence prudent. On arrive cependant à lui faire avouer ses hallucinations et au mois de septembre elle nous dit ces paroles caractéristiques :

« Si vous attendez, pour me donner ma sortie, que je n'entende plus de voix, je ne sortirai jamais, car je crois que j'en entendrai toute ma vie ».

Les maniaques raisonnants et les fous moraux ont des liens de parenté très rapprochés avec les persécutés-persécuteurs ; on

retrouve à la base un état mental analogue, une même prédominance des troubles moraux et du caractère.

La manie raisonnante n'est aussi qu'une forme de la dégénérescence mentale, caractérisée par l'état d'exaltation intellectuelle des dégénérés; exaltation qui s'accompagne d'inconscience et d'un besoin impérieux d'action et de mouvement poussant le malade à des actes bizarres désordonnés et ne constituant pas, comme le veut Campagne, une entité morbide spéciale, elle peut se retrouver avec sa physionomie propre dans diverses psychopathies.

La folie morale n'est de son côté que l'exagération du défaut d'équilibre des facultés morales, les défectuosités de l'intelligence n'occupant que le second plan.

Ce qui distingue le persécuté-persécuteur de ces deux catégories de malades, c'est la forme intellectuelle et obsédante du délire toujours dirigé dans le même sens et le mode de réaction qui en est la conséquence.

CHAPITRE VI

Médecine légale

Quel sera le rôle du médecin légiste appelé à se prononcer sur un persécuté-persécuteur soumis à son examen. Cette question est de la plus haute importance, car tous les jours les magistrats ont à juger des délits ou des crimes qui relèvent de la maladie mentale que nous étudions.

Les persécutés-persécuteurs ont à maintes reprises occupé l'attention de la presse et des tribunaux et nous ne croyons pas être grand prophète en disant, que, suivant en cela l'augmentation progressive et continue de l'aliénation mentale dans la société, le nombre de ces malades deviendra de jour en jour plus fréquent. La tâche du médecin-légiste est très délicate, car s'il conclut à l'internement, il sera en but aux protestations soi-disant indignées de la presse, et se fera dans la personne du malade un ennemi qui ne lui pardonnera jamais.

Si de graves questions médico-légales peuvent se présenter à propos de l'appréciation de la responsabilité de malades présentant des hallucinations, nettement délirants, et reconnus comme tels par l'immense majorité des médecins, quelle ne sera pas la difficulté quand il s'agira des persécutés-persécuteurs.

Comment reconnaître aliénés des individus jouissant de toute leur lucidité d'esprit, possédant mémoire, imagination, facilité d'élocution, des individus essentiellement menteurs, travestissant la vérité avec art, et exposant leurs doléances avec une précision et une logique apparentes, capables d'en imposer à toutes les personnes qui ne sont pas ou courant de ces sortes de questions.

De tous les aliénés, ce sont ceux qui donnent lieu aux polémiques

ques les plus longues ; ils écrivent aux hommes politiques, rédigent protestation sur protestation, fournissent ainsi aux journaux des prétextes pour faire croire aux séquestrations arbitraires. L'une de nos malades a été plusieurs mois la cause d'articles virulents contre les magistrats et les aliénistes. L'opposition politique s'était fait de son internement une arme contre le gouvernement, et, sans la chute du ministère, une interpellation avait pris rang dans les travaux de la chambre des députés.

On comprend donc facilement toute l'importance de la question médico-légale des persécutés-persécuteurs.

L'opportunité de l'internement doit être envisagée, comme dans toutes les maladies mentales, au point de vue du malade lui-même, et au point de vue de la protection due à la société.

Au point de vue du malade lui-même, deux cas peuvent se présenter ; ou bien il a agi pendant un paroxysme avec délire, ou bien seulement sous l'influence de la disposition morale défectueuse caractéristique de son état mental.

Dans le premier cas, le séjour à l'asile s'impose. L'hygiène, le traitement physique et moral, l'impossibilité de se livrer à des actes qui augmentent l'intensité du délire par leur répétitions, ramèneront le calme dans l'esprit du malade et feront disparaître les troubles psycho-sensoriels s'ils existent.

La nécessité de l'internement ne fait alors de doute pour personne. Le persécuté-persécuteur est atteint d'une crise aiguë, justiciable d'un traitement approprié.

Dans le second cas, la question est plus complexe. Le fait d'être un dégénéré persécuteur n'implique pas nécessairement l'internement. Il existe dans le monde un grand nombre de persécutés-persécuteurs qui constituent des formes atténuées de la maladie et que l'influence du milieu et les hasards de l'existence ont empêché de commettre des actes criminels ou délictueux.

Ils passent pour des originaux, « des mauvais coucheurs », mais n'auront peut-être jamais affaire avec la justice. Le médecin devra alors se déterminer, suivant la gravité plus ou moins grande de l'acte incriminé et suivant le caractère de réaction du malade.

C'est en effet surtout au point de vue de l'ordre social et des nombreux périls auxquels sont exposées les victimes des persécutés-persécuteurs que la question de la séquestation doit être

examinée. La société a le droit de se protéger contre les dangers éventuels auxquels l'exposent ces êtres malfaisants. Elle doit prendre des précautions pour éviter les malheurs qui arriveraient sûrement si le malade est laissé libre de poursuivre ses persécutions insensées.

Ce serait une bien grave erreur de croire que, sous prétexte de liberté individuelle, on doive laisser libres des individus qui, s'ils sont irresponsables n'en sont pas moins capables de commettre les pires excès.

Il n'est pas nécessaire, pour cela, d'attendre que le mal soit fait, et il est permis de dire que bien des catastrophes auraient pu être évitées, si l'autorité, mieux éclairée sur ses véritables devoirs, avait pris à temps les mesures nécessaires.

Le médecin devra donc se déterminer suivant le caractère du malade. Il n'y a pas ici de conduite à suivre ; autant de persécutés-persécuteurs, autant de cas particulier. Il ne faut pas perdre de vue cependant que tous sont également dangereux ; le processif qui encombre les antichambres des avocats, l'amoureux qui poursuit l'objet de ses rêves, peuvent présenter des paroxysmes où le délire s'exagère et où les réactions augmentent d'intensité.

Cette considération de chaque cas particulier est pour nous d'une importance capitale. Si le malade est exalté, violent dans ses revendications il devra être placé dans un asile non seulement par mesure de précaution pour son ennemi, mais encore dans son propre intérêt. C'est en effet la seule façon d'enrayer la marche de la psychopathie en préservant le sujet contre ses propres entraînements et en l'arrachant aux préoccupations continues auxquelles il s'abandonne sans contrôle.

Si le malade est calme, s'il ne semble pas dangereux pour la sûreté des personnes et s'en tient à envoyer des lettres injurieuses sans menaces, le médecin pourra conclure à l'irresponsabilité sans internement.

Dans un article publié dans « la Revue de médecine légale et de jurisprudence médicale », M. Vallon, médecin en chef de l'asile de Villejuif, fait connaître deux rapports concernant des persécutées-persécutrices, dans lesquels il conclut à l'irresponsabilité de l'inculpée, mais tandis que pour l'une il fait res-

sortir la nécessité du placement dans un asile d'aliénés, pour l'autre il émet l'avis que l'internement n'est pas nécessaire.

OBSERVATION XI (résumée)

Mme Z... dégénérée héréditaire avait tiré trois coups de revolver sous la fenêtre d'un hôtel habité par M. H..., ancien député, dont elle accusait la famille de l'avoir dépouillée de sa fortune. Sa haine datait de plusieurs années.

A la mort de M. H... père, la malade avait manifesté une joie inconvenante. Reportant sur le fils la haine qu'elle avait vouée au père, elle le poursuivait de ses récriminations et de ses menaces, englobant dans ses plaintes et ses accusations, toutes les personnes qui l'approchaient, les considérant comme des agents à la solde de son ennemi. Elle expliquait son acte en prétendant avoir fait une tentative de suicide, tentative mensongère d'après l'enquête. Son arrestation loin de modifier ses intentions de vengeance ne l'avait rendue que plus décidée à poursuivre par tous les moyens possibles la reconnaissance de ses droits méconnus. La malade a été internée dans un asile.

OBSERVATION XII (résumée)

Mlle X... se croyait depuis trois ans victime de machinations ayant pour but de l'empêcher de faire son commerce et « de la détruire moralement. »

Elle accusait six personnes de lui « envoyer par commissionnaires, par poste et autrement des écrits malpropres et incohérents qui dénotent des femmes vulgaires, des hommes immoraux et peut-être criminels », prétendant qu'on avait monté un complot contre elle. Or, il fut prouvé que l'auteur des lettres injurieuses n'était autre que Mlle X...

La malade accablait de réclamations le directeur d'une compagnie d'où elle avait été expulsée.

Arrêtée, Mlle X..., nie formellement avoir écrit les lettres en question qu'elle attribue à ses ennemis, entrant dans des détails interminables sur les persécutions dont elle se prétend l'objet.

Elle parle avec volubilité, mais ne se montre nullement agressive et reste mesurée dans son langage.

L'affaire s'est terminée par une ordonnance de non-lieu.

« Si je suis ainsi arrivé, dit M. Vallon à des conclusions opposées sur les mesures à prendre à l'égard des deux aliénées soumises à mon examen, c'est que celles-ci, bien qu'atteintes du même délire, avaient une attitude bien différente. Madame Z. excitée, violente, décidée à poursuivre ses revendications par tous les moyens en son pouvoir, me paraissait dangereuse pour la société, et spécialement pour la famille H., tandis que M^{lle} X. calme, posée, s'inclinant à l'avance devant les décisions de la justice, ne me semblait pas menacer la sécurité des personnes qu'elle avait longtemps ennuyées de ses lettres. »

Ainsi la question de la séquestration est absolument relative à chaque cas particulier. Cette considération est si importante que chez le même malade, en cas de récurrence, le médecin peut arriver à des conclusions différentes. Tel persécuté-persécuteur pourra un moment donné être laissé en liberté alors que quelques mois ou quelques années plus tard son internement devient une nécessité absolue. Comme exemple de cette règle de conduite, nous citerons le cas du malade C... dont M. le docteur Garnier, médecin en chef du dépôt de la Préfecture de police a bien voulu nous communiquer le rapport médico-légal.

Le sieur C... âgé de 61 ans mécanicien de la marine italienne, est l'inventeur d'une machine perforatrice qui porte son nom, invention qui ne l'a pas enrichi d'ailleurs.

« En 1885 un sieur B..., ingénieur devint adjudicataire des brevets relatifs à la perforatrice C. ».

La mise en vente de ces brevets était la conséquence de la liquidation de la société anonyme qui en était propriétaire et avait acquis ses droits en 1883 de l'inventeur le sieur C... Celui-ci, cependant émit aussitôt la prétention que la vente ainsi consentie n'était point régulière ; il harcela dès lors l'acquéreur de ses réclamations, et de ses accusations, lui intenta plusieurs procès qu'il perdit tous.

Ces succès ne le découragèrent pas, et il en vint à englober, dans ses accusations la plupart de ceux, qui, de près ou de loin furent mêlés à ces affaires processives. Les magistrats n'échappèrent pas à son animosité ; et comme l'avocat qu'il s'était choisi, hésitait à le suivre et essayait de le calmer il le désavoua publiquement.

L'exaltation de C... grandissait de jour en jour et l'administration avait à être appelée à s'occuper de lui en présence de ces menaces d'engorgement.

Le 14 juin 1892, M. le Garde des Sceaux, signalait les allures inquiétantes de C... à M. le Préfet de police dans les termes suivants :

« Depuis cinq ans, C. qui paraît être un inventeur malheureux adressé à ma chancellerie, un nombre considérable de plaintes, et les récriminations les plus vives au sujet de décisions judiciaires le concernant.

« Il persiste à venir dans les bureaux du Ministère, réclamant des poursuites contre les personnes dont il croit avoir à se plaindre.

« Le 11 de ce mois, il a, en présence des garçons de bureaux, proféré des menaces de mort contre les fonctionnaires, pour le cas où il n'obtiendrait pas de satisfaction. »

Comme suite à cette lettre de M. le Ministre de la justice, nous fûmes chargés, par le Préfet de police, de procéder à l'examen de l'état mental du sieur C.

L'inculpé nous était donc connu, et il n'est certainement pas superflu de reproduire ici l'opinion que nous émettions sur lui le 20 juin 1892, sur la demande de l'administration.

C... âgé de 53 ans, ingénieur atteint de surdité presque complète, se présente comme un inventeur méconnu, victime de nombreux crimes, de spoliation et de forfaiture. Il accuse les magistrats d'avoir introduit de fausses pièces dans les dossiers et d'avoir ainsi amené la perte de nombreux procès qu'il a engagés.

« C... fournit sur son invention de machine perforatrice, des détails assez précis, mais il paraît dupe d'illusions, et son esprit mal équilibré n'envisage les choses que par certains côtés. Quoiqu'il en soit, il proclame que son invention est, tout à la fois, le triomphe de l'ingénieur et de l'hygiéniste, car il se sert de ses machines pour faire respirer l'air comprimé, à ses ouvriers fatigués, afin de refaire leurs forces.

« C... a-t-il été, comme il le prétend, réellement spolié de ses brevets ? Ce qui est certain, c'est qu'il part de là, pour affirmer qu'on lui doit justice. Il s'exalte lorsqu'il parle des crimes commis, et des magistrats qui ont produit des fausses pièces.

« Réduit à une situation misérable, acculé par le besoin, il peut être amené à réagir à l'instar des persécutés-persécuteurs.

« Toutefois, dans ce moment, on parvient encore à le raisonner, à lui faire comprendre qu'il a eu tort de menacer. Il regrette, dit-il, l'attitude qu'il avait prise dans ces derniers temps et demande seulement qu'on lui vienne en aide.

« Il me paraît indispensable que C... soit l'objet d'une surveillance au dehors ; il promet de se tenir tranquille, mais il est fort probable

qu'il appellera de nouveau l'attention sur lui, et contraindra à prendre à son égard des mesures de précaution. »

Après une accalmie de peu de durée, C... reprit sa campagne de dénonciations et de récriminations menaçantes ainsi que cela résulte de la lettre suivante adressée le 16 juin 1893, par M. le Garde des Sceaux à M. le Préfet de Police.

C... adresse à ma chancellerie depuis un certain temps, des plaintes menaçantes à l'occasion de réclamations.

Il s'exprime ainsi : Après m'avoir spolié et protégé mes spoliateurs, le gouvernement peut me jeter l'aumône, celle-ci me servira à l'achat d'une arme pour mettre fin à mon martyre, mais avant moi, tombera quelqu'un.

Ces faits rappelés pour établir nettement ce qu'a été C... dans un passé relativement récent, voyons ce qu'il est aujourd'hui, d'après l'examen auquel nous venons de le soumettre.

L'inculpé, dont la surdité est toujours caractérisée, se présente avec l'air d'un homme très satisfait de lui-même, et sûr de son droit. Son attitude est convenable, douce, polie. La physionomie est vive, mobile, le regard ne manque pas d'intelligence. Dans l'ensemble pourtant, l'allure est quelque peu singulière et éveille l'attention.

C... appartient à une famille honorable, ses enfants sont fixés en Italie, où leur situation serait assez brillante.

L'un de ses fils est médecin, un autre est officier dans l'armée italienne.

Quand on demande à C... de donner quelques explications sur ce fait que ses enfants ont adopté la nationalité italienne, alors que lui-même est sujet français, il n'aboutit à rien de plausible ; il se borne à dire qu'il est originaire de la Savoie. Bien vite, du reste, il est pressé d'entrer dans l'énumération de ses griefs, et presque aussitôt il montre une émotivité excessive, malade ; il pleure, il sanglote, comme un enfant, en déclarant que c'est abominable de voir que tout le monde protège les faussaires et le criminel B.

Il y a aussi un député français, M. G. Il y a des lettres mensongères, des fonctionnaires des ministères, etc.

En suivant attentivement C., en analysant minutieusement son état d'esprit, on arrive à se convaincre que cet homme qui a été malheureux sans que nous puissions dire s'il a été l'artisan de sa propre infortune, est dominé par des idées fixes. Toute tentative, pour modifier ses convictions et lui faire accepter des décisions auxquelles un homme raisonnable doit se soumettre est totalement inutile.

La pensée a revêti, chez lui, cette forme systématique, qui le rend

immuable, quand bien même l'évidence est là pour lutter contre elle.

C., comme tous les processifs, a composé de nombreux et volumineux mémoires pour exposer ses griefs, et tenter la démonstration des iniquités subies.

De ces mémoires, il en existe un peu partout, au parquet, dans les ministères, à la préfecture de Police, etc., etc...

A notre intention, il en a rédigé un de plus, très détaillé, d'une centaine de pages d'une écriture compacte. C'est bien l'écrit d'un de ces malades, dénommés persécutés-persécuteurs en pathologie mentale. C. ne manque pas non plus à la règle, en élevant son cas particulier à la hauteur d'un événement devant intéresser le pays tout entier.

« En écrivant cette histoire, dit-il, dans un avant-propos, je juge que mon intérêt personnel n'est rien à côté de l'intérêt public, non seulement au point de vue des finances, mais encore de la morale et du respect de nos lois existantes et foulées aux pieds par des magistrats sans pudeur. Car l'on verra dans ce mémoire que pour protéger l'infâme B..., que l'on m'a dit être l'un de ces juifs que les magistrats protègent, les juges n'ont pas craint de faire des faux. C'est une chose qui ne s'est vue qu'en France, car, dans les pays les plus barbares, il ne se serait pas passé, en justice, des faits semblables à ceux dont j'ai été victime. A tout homme d'honneur et à tout patriote qui aime l'ordre dans la légalité et qui se conforme à la belle devise républicaine : liberté, égalité, fraternité, cette injustice paraîtra monstrueuse.

« Il faut que ceux qui souillent notre administration civile et judiciaire en soient à jamais expulsés. Cette épuration est nécessaire, je serais heureux si par ma constance et ma persévérance en mes réclamations, je pouvais contribuer à cette épuration. Je suis persuadé que le nouveau ministre de la Justice, lorsqu'il reconnaîtra les faits dont je suis victime, n'hésitera pas à poursuivre les magistrats indignes de leur emploi ; en les révoquant il extirpera les germes de la gangrène qui ronge la magistrature...

Si M. le Garde des Sceaux ne poursuit pas les présidents de Chambres et juges qui commettent des crimes pareils envers un citoyen qui demande justice, c'est le cas de répéter qu'il n'y a plus de justice en France, et il est bien inutile qu'il y ait un ministre puisqu'il laisse se propager l'anarchie dans la magistrature ; puis, qu'il laisse faire les magistrats, qui non seulement ne connaissent pas la loi, mais emploient leur autorité à protéger les délits et les crimes au lieu de les punir, etc. ».

C..., qui paraît avoir été mécanicien adroit et ingénieux dans la

construction des machines perforatrices qui portent son nom, n'a pas recueilli le bénéfice de son invention, et en cela il ressemble à tant d'autres inventeurs.

Il a donc été malheureux, et on comprend que ses infortunes, ses déboires répétés aient aigri son caractère et l'aient rendu enclin aux récriminations ardentes, aux faciles défiances. Mais C... a franchi cette étape, qu'on pourrait dire passionnelle, où peuvent s'attarder, quelque peu, les natures exaltées, sans qu'on mette aussitôt en cause la folie. Il a versé dans les interprétations délirantes.

Aujourd'hui ce n'est pas simplement la passion et l'erreur qui le minent, mais c'est bien le délire qui le domine. Aussi ne lui est-il plus permis de juger les choses comme tout le monde les jugerait, et d'apercevoir l'évidence là où elle est ; l'erreur se rectifie, mais non le délire. L'aliénation mentale ne se traduit pas d'ailleurs, en pareil cas, par ces signes grossiers, qui la fait reconnaître aisément même par les personnes qui ne sont pas familiarisées avec cette étude ; il n'y a pas ces troubles sensoriels ces hallucinations, dont la manifestation rend généralement claire, pour tous, la constatation de la folie.

Ici on a affaire à un homme indemne de ces troubles hallucinatoires, et pourtant, son intelligence n'en est pas moins asservie à des idées fixes sans cesse alimentées par des interprétations malades, idées fixes qui peuvent, d'un moment à l'autre, le pousser à réagir violemment à commettre un attentat contre les personnes.

Les persécutés-persécuteurs sont classés parmi les aliénés les plus dangereux, et leurs violences sont, à tout instant, relevées par ceux qui s'occupent de les visiter ou de les soigner.

Ce qui frappe chez C..., c'est, avec la naïve satisfaction de soi-même, la faiblesse réelle de l'intelligence. Cet inventeur ne limite plus l'étendue de ses découvertes, et presque à chacune de nos visites, il s'est empressé de nous montrer des plans, d'où il résulte, selon lui, qu'il a trouvé le secret de la navigation aérienne, et qu'il peut rendre, à son gré, les navires insubmersibles.

Tout n'est pas absurde, dans l'énoncé des projets et des idées fondamentales ; C..., possède même un certain talent de représentation graphique, mais, comme nous le disions déjà en 1892, il n'aperçoit pas les lacunes ; il ne voit les choses que par leur côté séduisant et s'illusionne sur le reste, tout prêt à accepter, comme des réalités démontrées, ce que son esprit a entrevu.

Persuadé de l'importance de ses inventions, il a de lui-même la plus haute idée, aussi sa situation misérable est-elle faite pour l'exalter considérablement. Il est convaincu qu'il est méconnu, trahi,

spolié, que, tous ceux qui sont appelés à se prononcer sur la légitimité de ses indications, et le bien fondé de ses accusations s'empres- sent de faire cause commune avec ses ennemis. Il les englobe dans son animosité morbide, et, il se dit à lui-même, que le jour où, fatigué de réclamer en vain, il s'érigera en justicier, il n'aura que l'em- barras du choix. Ce jour n'est peut-être pas éloigné, le délire est exacerbé, ici par une détresse physique dont ces sollicitations sont de nature à hâter le dénouement ordinaire. C. est parvenu à une suffi- sante excitation pour passer à l'acte. Or, il est bien certain, que, dans l'état mental où il se trouve, il échapperait à toute respon- sabilité.

S'il ne peut être puni, au moins doit-il être surveillé et traité. Nous disions, en 1892, dans notre rapport administratif que C. ne tarde- rait sans doute pas à contraindre l'autorité à prendre à son égard des mesures de précautions. Nous estimons que ce moment est venu et que la prudence exige qu'il soit pourvu, dans le plus bref délai possible, à son placement dans une maison de santé.

C'est son intérêt d'y être interné, attendu qu'il a besoin d'un trai- tement, et c'est aussi l'intérêt de la sécurité publique, puisqu'il sera ainsi mis dans l'impossibilité de nuire.

De l'exposé qui précède, nous nous croyons autorisés à dégager les conclusions suivantes :

1° C... est atteint d'aliénation mentale.

2° Il présente en même temps que de la faiblesse de l'intelligence, une exagération vaniteuse de sa personnalité, divagation ambitieuse et idée de persécution.

3° Il appartient à la catégorie des aliénés persécutés-persécu- teurs, malades indemnes généralement de troubles hallucinatoires, mais dominé par des idées fixes qui le rendent fort dangereux.

4° Ne pouvant, dans sa situation mentale, être déclaré responsa- ble de ses actes, C... doit au moins être traité comme malade dan- gereux et placé comme tel, par l'autorité administrative, dans une maison de santé.

Ce rapport médico-légal est des plus instructifs et montre combien il est difficile de se déterminer au sujet des persécutés- persécuteurs.

La séquestration de ces malades est chose assurément néces- saire, mais sur laquelle il faut se prononcer avec la plus extrême réserve. Si elle s'impose pour les persécuteurs criminels, elle est souvent tout aussi indispensable pour éviter au malade les pires extrémités.

Le médecin sera très circonspect sur la mise en liberté. Si le persécuté-persécuteur est calme et doit trouver à sa sortie des conditions qui permettent à son équilibre mental de se maintenir, la séquestration a moins de raison d'exister ; il en est tout autrement si le malade doit être exposé, aussitôt sa sortie, à retrouver son activité délirante.

CONCLUSION

I. Les persécutés-persécuteurs sont un groupe spécial d'aliénés dégénérés héréditaires chez lesquels prédominent les anomalies du sens moral et du caractère, et qui présentent généralement d'autres attributs physiques et psychiques de la dégénérescence mentale.

II. — Leur état vésanique est constitué uniquement par l'exagération paroxystique de leurs dispositions morales défectueuses : leurs préoccupations revêtent toujours un caractère obsédant et les actes qui en résultent sont commis souvent impulsivement.

III. — Les persécutés-persécuteurs sont des persécutés chez lesquels le délire revêt une marche extensive mais non évolutive.

IV. — Ils n'ont presque jamais d'hallucinations ; elles ne surviennent chez eux qu'à titre épisodique, et revêtent alors des caractères qui permettent de ne leur accorder qu'une importance secondaire.

Vu : le Doyen :

BROUARDEL.

Vu : le Président de la thèse :

A. JOFFROY.

Vu et permis d'imprimer,

Le Vice-recteur de l'Académie de Paris :

GRÉARD.

BIBLIOGRAPHIE

- Pritchard.** *Treatise ou insanity and other disord. affect.*, 1835.
Esquirol. *Des maladies mentales*, 1838.
Calmeil. *Dictionnaire de médecine*, 1839.
Marc. *De la folie considérée dans ses rapports avec les questions médico-judiciaires*, 1840.
Morel. *Traité des dégénérescences*, 1857. -- *Traité des maladies mentales*, 1860.
Casper. *Traité pratique de médecine légale*, 1858.
Trélat. *La folie lucide*, 1861.
Marcé. *Traité des maladies mentales*, 1862.
Falret (J. P.). *Traité des maladies mentales*, 1864.
Falret. (J.) *De la folie raisonnante ou folie morale*, 1866.
Voisin. (Auguste). *Annales médico-psychologiques* 1866, (observation de Paganel).
Compagne. *Traité de la manie raisonnante*, 1868.
Solbrig *Crimes et folie*, 1867.
Beer. Sur le délire quérulent (*journ. gén. de Vienne*, 1869).
Legrand du Saulle. *Le délire des persécutions*, 1871.
Tardieu. *La folie*, 1872.
Taguet. Les aliénés persécuteurs (*Annales médico-psych.*, 1876).
Moreau. *La folie jalouse*, 1877.
Lasègue et Falret. (J.) La folie à deux, *Archives générales de médecine*, 1877.
Krafft-Ebing. *Irrenfreund*, 1876. *Allg. Zeitschrift für Psychiatrie* 1878., *Lehrbuch der Psychiatrie*, 1890.
Falret. (J.) *Société médico-psychologique*, 25 février et 28 juillet 1878.
Lasègue. *Etudes médicales*, 1885.
Legrain. *Du délire chez les dégénérés*, 1887.

Pottier. *Etude sur les aliénés persécuteurs*, 1886.

Regis. Les régicides, *Revue d'anthropologie criminelle*, 1890.

Ball. *Du délire des persécutions*, 1890.

Magnan et Sérieux. Les aliénés persécuteurs. *Revue générale des sciences*, dec. 1891.

Ballet et Garnier. Un faux criminel, *Revue d'anthrop. criminelle*, 1891.

Magnan. *Leçons cliniques sur les Maladies mentales*, 1893.

Ballet. Les persécutés familiaux. *Bulletin médical*, 1893.

Ballet. *Traité de médecine*.

Magnan et Sérieux. *Le délire chronique*.

Magnan et Legrain. *Les dégénérés*.

Vallon. Les persécutés-persécuteurs, *Revue de médecine légale et de jurisprudence médicale*, 1895.

Hitzig. *Querulantenwahnsinn*.

